

Comité
Oolong
L.L. de Mars
Antoine Hummel
Joachim Clémence
La revue *Enculer fiction*
est une publication *Chien*.

Contacts :
revue.enculer@gmail.com

Siège social *Enculer* :
association Chien,
19, rue de Quineleu
35000 Rennes.

La maquette est de
Joachim Clémence,
L.L. de Mars &
Pierre-Marie Shwabe.

Les graphismes additionnels
sont de L.L. de Mars.

Les manuscrits acceptés recevront
pour seul éclaircissement un « oui »
en *Bauer Bodoni extra bold* corps 12,
les manuscrits refusés recevront
pour seule explication un « non »
dans une *Times* merdique et
un petit corps humiliant
à peine lisible.

couverture : *Sainte Ursule et ses compagnes*
(détail) Rhin supérieur - vers 1450

ENCULER

fiction



p.8

p.6

p.27

p.30

p.19

p.38

p.54

p.56

p.59

p.65

p.66

p.76

Dépôt légal troisième trimestre 2007

n° issn : 1955-1533

Illustrations: Pierre-Marie Shwabe (*les cycles du rachat*), Joachim Clémence+L.L. (Kinski),
L.L. de Mars (*Chez Honda, Le cassis...*), C. de Trogoff (*Critique et tactique encore*), Antoine Ronco (*Traverser*)

Jean-François Savang
Critique et tactique encore

Julien Pauthe
Soins intensifs

Stéphane Batsal
Des mois avec des poussins

Maurice Trécul
Terroir

Jean-Michel Berroyas
Internationale Mutique

L.L. de Mars
Les cycles du rachat

Charles Pennequin &
L.L. de Mars
Playlist

X

Chez Honda
Le cassis jamais le fruit

Antoine Hummel
Sakaryia Razi II

Ludovic Bablon
Kinski - extrait II

Joachim Clémence
La lettre du huit mai
Notes pour Sakaryia Razi
(à E.B.)

Oolong
Traverser

Julien Pauthe *Soins intensifs*

Je décrirais l'unité en insistant sur les tubes, ceux qui forment les meubles métalliques et ceux qui donnent cette lumière perpétuelle et blafarde, comme un lieu à éviter à tout prix. Les soins intensifs ne sont pas faits pour qui veut garder le souvenir apaisé d'un proche. L'absence de pudeur y est un dogme farouche, rendu naturel par les vitres dont les murs sont faits plus que d'autres matériaux. Au travers de ces baies vitrées ce ne sont pas seulement les râles des autres comateux et les cliquetis du matériel électronique veillant à leur extinction qui vous parviennent, mais surtout la vue, à laquelle vous ne devriez avoir aucun droit, du désespoir de gens qui regardent mourir les leurs. Et eux non plus ne devraient pas vous voir là, à ce moment : la perte d'un être qu'on aimait n'a rien à faire avec la colle grégaire.

Cet aspect communautaire, ce rapprochement totalement incongru de solitudes épuisées par la peine, vidées, est l'élément quotidien des médecins et l'accoutrement aseptique de rigueur dans ces mouroirs technologisés renforce lamentablement l'angle collectif sous lequel ils vous appréhendent. Nous sommes les parents : une bande d'emmerdeurs en blouse verte, les chaussures enveloppées de chaussons vert pastel en tissu synthétique, un bonnet du même aspect enfoncé sur la tête et qui ne comprennent pas leur langage, qui geignent à tout propos et pour tout dire gênent essentiellement les médecins, comme un parasite irrationnel ayant résisté à l'asepsie des lieux.

Terre froide donc. De la tuyauterie, des loupottes, des points verts traceurs d'encéphalogrammes, le crépitemment rêche des aiguilles reliées aux différents appareils sur le papier listing qui en sort, où elles tracent des courbes abscones pour nous. Évidemment pas de prières ni d'au-delà à évoquer ici, tragique à la trappe. Les médecins sont entre gens sérieux, le sordide leur va mieux.

Ils préféreraient être seuls avec leur matériel résistant et indocile, l'indocilité suprême du matériel consistant à mourir malgré leur compétence. Si ces morts n'étaient pas, comme je le crois, vécues comme des échecs personnels par les médecins, les hôpitaux seraient équipés en conséquence : des chambres où l'on soit seul une dernière fois. Mais sans doute les médecins n'aiment-ils pas la solitude ; peut-être n'est-elle pas vraiment pensable pour eux (comment peut-on vivre, si la vie n'est qu'une suite d'échanges, comme une cellule qui ne serait plus poreuse...) ? Ils comptent après tout parmi les principaux chantres des bonheurs du progrès technique planétaire comme horizon parfait du destin humain ; et pour cette idéologie la solitude, et par-dessus tout le goût qu'en éprouvent certains, sont des maladies. La maladie des hôpitaux c'est la mort parce que la mort est toujours l'affaire, à sa fin méconnaissable, d'un solitaire.

Pour la morgue on dit la chambre de présentation, le funérarium ou je ne sais plus quelle tartuferie correcte, funérarium ayant ma préférence puisqu'il montre le déplorable goût de ces histrions de médecins pour le latin de cuisine jusque dans leur pudibonderie. Et la morgue est évidemment le bâtiment le plus éloigné de l'unité de soins intensifs, le plus à l'écart du complexe hospitalier.

Confrontés aux parents, car il n'y a que des parents pour les médecins, légalistes avant tout, ils ont à quitter leur langage professionnel – leurs internes à l'écoute –, pour dire la mort et ils se défilent honteusement. Non seulement les principaux intéressés n'ont souvent pas eu l'occasion de s'y préparer, non seulement leur recueillement ou leur peur angoissée appaurent obscènes à la technique triomphante, mais, alors qu'ils n'y peuvent plus rien, les parents et amis eux-mêmes ne sont informés que brutalement et de façon lacunaire. On leur donne sciemment de fausses informations, par culte acharné de l'espoir, par amour insensé de l'acharnement thérapeutique, et il faut se battre pour sortir de cette spirale de dénis, pour lut-

ter contre cette déontologie délirante tout droit sortie d'une hypocrisie de chrétien refoulé. L'acharnement hypocrite des médecins à vous parler de leur bonté et de l'intérêt de leurs malades écoëure comme la bienveillance des châteurs professionnels.

Il n'y a bien entendu aucune haine personnelle pour quelque médecin que ce soit dans ce qui précède, peut-être une énorme lassitude, sans doute du mépris. Et j'en connais de remarquables, brillants et intelligibles, réellement dévoués à essayer d'alléger le fardeau de leurs contemporains, et nous en connaissons tous.

Mais il faut avoir vu la médecine présomptueuse, faire sa mise au rancart du malade, du patient en tant que totalité humaine, le réduire au sac à symptômes en niant farouchement ses ultimes désirs et jusqu'à la honte d'en avoir. Même des futiles, surtout des futiles ; a-t-on idée de vouloir partir en rose ou en bleu ?

Il court dans la médecine et ses usages, même au corps défendant des praticiens, cette idée ultime qu'il y aurait surtout des mauvaises morts, voire que toute mort serait pour finir une incongruité d'un autre âge. Ose-t-on mourir, disparaître bêtement à l'ère des biotechnologies ?... Comme c'est archaïque, irraisonnable, clown. Puisque enfin nous serons tous ce dernier clown, ayons la décence de l'être bien à l'écart, sans pompe ni émotion, à peine une ombre de religion pour ceux qui y tiennent. Et ce n'est pas qu'un matérialisme cynique régnerait enfin là-dessus : si cet évanouissement n'est plus qu'un chuchotis de couloir (« les draps du huit à changer »), une petite affaire aussi furtive qu'un rendez-vous de pissotière, n'allez pas croire que la vie les intéresse pour autant, c'est à son amélioration qu'ils travaillent.

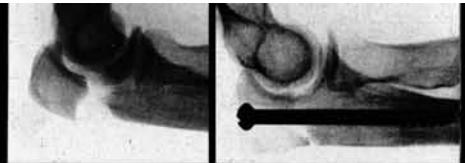
Ainsi le voile sur la fin, l'abandon des rites, religieux ou laïques, n'est pas le signe d'une improbable dureté d'âme, d'un stoïcisme surgi d'on ne sait où. L'humanisme technologique nous ménage cet effet-là : occupé qu'il est à nous bricoler des fantômes performants, que peut lui foutre où et comment ils s'en vont finir ? Que ce soit tard venu, discret et oubliable.

Tard venu et les spectres (entendons-nous, je parle de vous et de moi) n'auront pas à se demander s'ils perdent leur temps, n'auront pas à improviser de ces fulgurances qui apprivoiseraient cette question et, à défaut d'une réponse, les laisseraient heureux d'une révolte ou d'un livre écrit – ou même et surtout d'avoir perdu leur temps avec art.

Discret – parce que nous avons tous su une fois que la leçon est amère.

Oubliable, que la production s'enchaîne sans heurts, celle des vivants par les vivants, ou ce qui en tient lieu. Que la reproduction, la chaîne sexuelle, dont on s'efforce à gommer peu à peu le sexe, justement, lui qui nous parle si abruptement parfois de notre limite ultime, que ce chaînage humain ne s'affole pas. Du souvenir on risque de devenir égoïste, de se défamiliariser, se désocialiser, d'aimer la vie et autres perversions...

Voilà notre nouveau statut transitoire. Nous naissons d'une scénographie inconnaissable, tissée des hasards de la rencontre de deux individus parmi la myriade, du moment de leur accouplement et d'une loterie de spermatozoïdes. Fascinés par cette incontrôlable origine nous basculions dans une nuit et cette nuit et ce coup de bascule fascinaient ceux qui nous survivaient. De ces deux pôles et du regard portés sur eux : mythologies, religions, récits, musiques, art, vie. Nous viendrons d'une discrète transaction, d'abord familiale (pour la décision), puis bancaire (mais remboursée socialement, sauf trafics prévisibles pour les demandes spéciales, les détails extravagants). Un léger épisode manipulateur, puis nous serons là, voutés, en somme heureux. Nous partirons par la porte de service, à toute heure. Du camouflage de ces deux accros délicats à la trame du train-train : rien, l'ennui, feuilletons, morgue.



*Qu'est-ce que c'était une "vie réussie" ces dernières décennies ?
C'était une vie de travail réussi. Quand on gagnait de l'argent on
avait réussi sa carrière.*

*Il va maintenant falloir renouer avec une certitude anthropologique
qui anime l'espèce humaine depuis son origine et qui est que
l'homme n'est pas uniquement fait pour travailler. La preuve c'est
que ça le fatigue.*

Alain Caillé

LA LOGIQUE MÉDIATIQUE VOUDRAIT NOUS FAIRE CROIRE QUE LA RÉALITÉ EST SON DISCOURS et qu'il suffit qu'elle incarne l'espace critique pour faire la démocratie. Mais l'illusion est spectaculaire ; elle vit de dispenser un plaisir compensatoire : celui de la confiscation du politique.

La démocratie ne se résume pas aux procédés, aux rituels, ou au seul politique comme fondement universel de la valeur. C'est une recherche et une réflexion morale continue et signifiante de toutes les activités humaines. Il n'y a pas de mode d'emploi de la démocratie : elle est ce qu'on fait du politique. Et, la frontière est poreuse entre le relais médiatique

du politique et la mise en scène du politique. Il y a des forces et des intérêts en présence. Et aussi une conception du politique qu'on ne veut pas voir : une politique du sujet et du minoritaire ; une politique de la littérature critique du langage qui agit sur nos conceptions théoriques de la société.

Difficile de percevoir, dans l'écrasante domination du réalisme qui associe le politique, le médiatique et l'économique, le bruissement d'une éthique qui prendrait sa valeur concrète avec le sujet. Penser la société avec le poème est particulièrement dérisoire dans un système où la notion de sujet paraît désincarnée du politique, où les valeurs dominantes sont celles de la puissance et de la force.

Pour l'empire, l'insignifiant n'a pas de valeur politique intrinsèque : elle lui vient extérieurement avec la force économique et l'amplification médiatique. Car l'empire, c'est la domination du sujet dans la théorie du

signe, la réduction du sujet à un insignifiant politique ; contre « l'acteur » qui fait l'« homme-signe » du spectacle politique.

L'insignifiant, dans l'espace, c'est la sortie du signe, l'extériorité médiatique. Le signe, à tous les coups, transcende la valeur de l'insignifiant. Parce que dans l'idéologie

de l'empire, le sens se fait dans les signes et ne dit rien de l'insignifiant. Tel est politiquement le miroir de la représentation. Ce qu'il y a à dire du social est aussi idéologique que le sujet.

L'esthétique en est un passe-partout ; elle voit l'art dans tous les effets d'apparence, comme une propriété spectaculaire du signe. L'esthétique est une politique de l'effet de l'art, un

habillage idéologique ; elle se contente d'appréhender les œuvres d'art dans la hiérarchie du discours par rapport à l'image, où le vrai est un discours interne du visible, où l'harmonieux émane de la conformation du sujet à l'utopie et à l'inconnu dominants. L'esthétique montre l'idée d'un sujet de l'art comme valeur de symbolisation éthique et politique, sans lui conférer la capacité historique et critique de transformer ses modes de lecture, sa théorie, son épistémologie : l'organisation de sa signification dans le signe.

Elle fait de l'art un discours de valorisation narcissique, le reflet transcendant de la société sur le sujet, un mode de conformation à une image globale. L'esthétique libérale s'accommode fort bien des conceptions marxistes : dans ce qu'elle constitue d'une représentation structuraliste de l'économique ; en édifiant la domination des valeurs de la société sur le sujet ; dans ce qu'elle symbolise, à travers l'art, d'une reproduction des échanges sociaux.





Par l'universalisme de sa valeur, l'esthétique Paris-Londres-NewYork-Tokyo libère la capacité de l'économique à transcender des idéologies politiques différentes, contrairement aux structuralismes d'état qui aboutissaient à des rapports strictement totalisants de la valeur. La logique spéculaire de l'individu-société, l'héroïsation esthétique des marchandises ont cédé l'espace à de nouveaux temples de l'art officiel. Avec l'esthétique, il n'y a pas de dissidence ; parce que l'esthétique comprend la transgression et que l'autorité est esthétique : l'art est partout où il est institué, selon les critères de sa médiation, qu'elle soit économique ou poétique. Ce qu'il y a avant, après, on ne sait pas trop. S'il y a un autre art, tant qu'il n'a pas reçu sa qualification politique, il n'existe pas. Car le modèle esthétique de la valeur occidentale est celui des compteurs boursiers. Le marxisme poursuit historiquement le libéralisme par sa négation du sujet. L'idée d'une valeur totale trouve désormais son intérêt non plus dans l'accumulation réelle des biens, mais dans l'infini de leur valeur symbolique.



Si le marxisme a permis de libérer le continu politique du sujet et de la société, il n'en demeure pas moins qu'il constitue le digne refoulé de l'esprit libéral et de la réduction individualiste du sujet, la volonté d'une grandeur politique de l'empire. L'économie impose cet ordre de grandeur, une démesure de la valeur qui fait passer sa politique pour une métaphysique, c'est-à-dire pour un infini de sa propre puissance.



L'insignifiant en fait ici la critique, le sujet inconnu de la guerre dans le langage.

Avec l'esthétique, l'économique habille la totalisation de la représentation ; et la totalisation de sa raison est aussi un ordre du langage : il calcule dans l'élément métaphysique du signe.

Le poème, à travers ce qu'il fait penser mutuellement du sujet et du social, montre la situation critique du politique. Il fait l'éthique du politique. Platon témoigne que chassé de la cité, il revient par la fenêtre. Il défait par le sujet l'intégrité représentative de la cité, l'image d'ensemble que voudrait retenir l'histoire.

Pasolini contre Platon reconstitue le rapport solidaire entre sujet, poème et société. Il a l'amour du peuple qui fait la cité, l'amour de cet insignifiant qui fait le politique dans sa manière de vivre. L'assassinat de Pasolini transcende la force critique du poème. Il rappelle la difficulté pour l'éthique à faire le politique. Le sujet survit à la mort physique dans le poème : parce que le sujet n'est pas l'homme en soi mais l'historicité de son rapport à d'autres sujets dans le langage ; il est à la fois dépouille historique et sociale, à la fois œuvre-vie et transformation historique ; dans un vivre supérieur qui prend avec tout le peuple la force du poème. Il est insignifiant en ce sens qu'il n'est plus désormais réductible à la métrique politique du signe. Pasolini, c'est pas la trans-

gression : c'est la politique du peuple, même quand il est sale et morveux. Il y a une force Pasolini qui continue le poème de son œuvre. La mort de Pasolini montre que le poème agit sur l'éthique du politique, agit sur la réalité contre la fiction de l'éthique séparée du politique.

Contre la démocratie réduite à ses procédures, aux incantations et aux signes de son fonctionnement, je renvoie à la démocratie du langage telle qu'elle implique l'éthique et le politique avec le poétique¹.

Dans l'attention au particulier, prendre l'art et la littérature au sérieux impliquerait donc d'écouter ce que les œuvres ont à dire, ce qu'elles transforment historiquement et socialement des valeurs collectives : ce qu'elles bouleversent des théories d'un temps donné, de la valeur ou d'un inconnu du sens ; une nouvelle de Borges comme le « Pierre Ménard, auteur du Quichotte » peut très bien changer notre rapport au temps et faire du langage une question posée à l'historicité par le sujet, l'invention d'un temps de l'écriture critique des réalismes théoriques et des évidences institutionnelles fixées dans le langage. Le *Pierre Ménard* déränge la catégorie Cervantès.



Une œuvre littéraire ou artistique continue l'invention de notre rapport au présent. Il n'y a de temps que du langage qui fait notre historicité. L'œuvre transforme ce que nous sommes en tant que sujet, socialement dans le langage, par l'invention de ce qui fait le langage dans le poème. Qu'est-ce à dire ? Que quelque chose continue à se faire du poème qui est l'historicité de son invention : où l'aventure d'un sujet dans le langage fait le devenir social du poème, le devenir social des transformations de sa valeur de sujet à sujet, ce qu'il change des manières de

penser. La manière dont la poétique borgésienne transforme la réalité du *Quichotte* ouvre ainsi au chef d'œuvre de Cervantès l'historicité inédite d'une nouvelle invention ; un nouveau rapport qui fait le continu problématique entre réalité et littérature : où *Pierre Ménard* fait la situation critique de l'institution du chef d'œuvre par la réinvention de son inconnu ; il fait, autrement dit, la situation critique de la réalité par le poème.

Dans une perspective qui appelle le langage différemment, une peinture transforme aussi la manière dont nous percevons les choses. L'abstraction en peinture, par exemple, nous a appris à reconnaître que nous étions gouvernés par la figuralité du langage et non par son activité propre. Nous sommes pris plus souvent dans ce qu'il nous fait voir que dans ce qu'il invente de notre pensée. D'où l'imaginaire théorique que l'art est un langage et qu'il parle à la place du sujet ; que l'individu génétique de l'œuvre d'art est le sujet ; que l'inconnu qui fait le sujet de l'œuvre d'art est un rapport ontologique entre l'homme et le monde, une métaphysique de la société.

L'art n'est pas ventriloque du langage. Et il y a un empirisme de l'art qui est celui du langage : dans ce qu'il fait dire ou non en faisant d'autres sujets, dans l'invention d'un mode de penser inédit, la transformation historique du sujet en signifiante collective. Il n'y a pas là retour sur interprétation. Le sens caché n'est pas un sens donné mais il est un sens à découvrir de l'inconnu de l'art à l'inconnu du langage. C'est la recherche de l'expérience du sujet dans le langage, l'invention continue de sa formulation qui est à la fois son expérience et son historicité. Quand il n'y a plus rien à chercher d'une œuvre d'art, quand elle n'invente plus rien des modes de penser, elle se dissout dans le silence du langage en même temps qu'elle ne dit plus rien des rapports du sujet au social. Elle fait place à l'invention d'autres manières de penser le langage avec l'art, à une autre invention artistique du sujet et de la société dans le langage.

En l'occurrence, la situation du langage dans l'art conceptuel est surtout instrumentale ; elle se résume pour l'essentiel à une mise en scène conventionnelle de la théorie sémiotique et non à une véritable invention des catégories du langage. En cela, l'art conceptuel fait peu la situation critique des théories dominantes de la signification. Il a surtout découvert une esthétique du langage. Il a le langage conventionnel de la philosophie : d'avoir cherché la pratique de sa théorie dans la notion de

concept, il est passé à côté du langage. Peut-être plus que l'abstraction qui cherchait encore comment le langage était possible par rapport à la peinture.

Penser le pictural a mis en évidence le problème de la représentabilité du sujet et du monde dans le langage, le problème de l'invention de ce rapport ; il montre une situation de l'inédit du monde dans l'inconnu du dire qui en fait la recherche avec le sujet. J'entends, par exemple, avec la peinture, des phrases se faire et dont l'inconnu ne s'est pas encore déposé dans le langage. Et accompagnant la transformation du sujet, la peinture se change dans le langage. Elle montre avec le sujet un inconnu du langage, l'ouverture discursive d'une historicité. Quel inconnu la peinture découvre-t-elle qui n'est pas l'inconnu que nous connaissons? La peinture nous apprend l'infime du sujet, l'extension du travail du langage dans le silence qui fait corps avec l'époque. Y a-t-il même le bruit d'un monde sans le langage, au point de sa disparition? L'art nous renseigne précisément sur l'état du monde à l'épreuve de l'infime du sujet et de l'inconnu.

Nous continuons à apprendre de l'inconnu que la peinture fait au langage.



Prendre l'art au sérieux, c'est prendre au sérieux son utopie, l'utopie de son dire. C'est écouter comment le sujet peut être critique du politique et de l'économique, entendre comment le poème peut être critique des modes de penser qui font l'éthique et le politique. C'est difficile de suivre le poème au point où il agit sur la conception du politique. Et si le poème invente l'inconnu d'un dire, d'un regard ou d'un faire,

c'est dans une conception du langage interprétant de la société. Si le poème manifeste l'exploration et la transformation mutuelle du sujet et du social, c'est parce qu'il bouscule les théories du langage qui tiennent la poésie pour un exotisme du quotidien et qui font son statut signifiant dans la naïveté des enjeux de pouvoir et d'altérité. Ce qui doit changer, change par le sujet. Un poème n'est pas insignifiant au sens où il ferait changer, directement, la décision d'un actionnaire. Il est insignifiant parce qu'il met au jour le point où le langage fait la sortie du signe ; il tient ce qui fait l'inconnu au réalisme historique et social, il fait le risque critique des grandeurs et des décadences.

L'attention portée aux œuvres, au travail historique et social de l'art et de la littérature est celle de l'insignifiance du poétique dans les représentations de l'éthique et du politique ; c'est sa situation faite critique. On peut toujours imaginer une société sans art ni littérature. Mais ce serait déplacer l'insignifiance dans l'absence, ce qui n'est pas pareil. L'absence, c'est faire la présence absolue, c'est retourner au signe.

Et de fait, s'il n'y a pas un impact « direct » de la pensée artistique sur la société, le point de vue des œuvres d'art nous importe au sens où il est critique et révélateur des manières de penser dans le langage : il ne constitue pas un savoir donné, mais un enjeu aporétique similaire à la démarche socratique, des rapports entre sujet et société, entre éthique et politique. L'art apparaît en ce sens comme une manière de révéler des problèmes, et de nous découvrir sujets les uns des autres. Il ne fixe pas un savoir mais une conduite à tenir.

Ainsi, penser le continu éthique et politique implique de penser avec les œuvres le rapport entre sujet, langage et société, pour découvrir ce qui fait l'invention et la transformation de l'historique par la pensée critique. Où l'œuvre d'art est, en même temps, œuvre de pensée et de langage, l'expérience et l'historicité particulière d'un sujet. Parce que l'expérience historique et sociale se fait dans le langage. Parce que l'œuvre, en tant qu'elle transforme mutuellement le sujet et le social, est un enjeu à la fois théorique et critique. D'où le point de vue stratégique du langage.

Il y a donc une activité de la pensée artistique critique des phénomènes sociaux et politiques, critique même des conditions économiques de la valeur et des configurations signifiantes qui font les représentations données. Cependant, cette activité ne se fait pas selon les



catégories traditionnelles du sens ni dans la perspective politique du monde donné. D'où le peu de visibilité de l'insignifiance dans la domination du signe. L'écoute y passe pour l'invisible.

Le poème ne respecte pas les lois du marché. Dans le poème, la temporalité prend toute l'histoire et la société en même temps, dans un seul sujet ; ce qui interprété dans la logique du signe fait passer le sujet pour un absolutisme, pour de l'orgueil romantique, pour du pulsionnel à contrôler, à minimiser dans la raison. Un poème va dans une même pensée d'Homère à Kafka ; de la manière de Mandelstam à celle de Michaux. Alors que le temps se fractionne dans l'institution du réel comme ce qui est connu : c'est Parménide avec Platon contre Socrate.

Il y a à découvrir avec l'invention artistique, une politique de la valeur comme recherche de l'éthique du politique, critique des enjeux de la consommation et du m a r c h é .

Précisément, ces enjeux qui limitent l'inconnu à la recherche du connu sont à penser, d'autant qu'ils revendiquent comme fonctionnement une conception faible du sujet ;



une conception égologique du sujet complémentaire des théories individualistes et dont la rationalité est limitée en tant que singularité sociale. La valeur économique qui fait sa théorie du politique dans l'éthique de la valeur d'échange oppose l'intérêt commun au sujet. La domination de sa valeur fait de sa rationalité le modèle de toutes les rationalités. Le sujet est ainsi fragmenté, entre sa naturalité désirante, compulsive, passionnelle, inconsciente et sa réduction dans le champ économique à l'intérêt individuel et au machiavélisme politique.

En d'autres termes, la valeur économique tient au sujet dans la réflexivité de sa domination : comme miroir des moyens techniques aptes à faire oublier le réalisme de la survie dans la performance esthétique ou scientifique, comme mise en œuvre narcissique de sa capacité

d'organisation et de contrôle du sens. Le sujet réduit de l'individualisme économique est moralement condamné à l'épanouissement libéral, c'est-à-dire à une conception qui tourne le dos à l'inconnu, à l'imprévisible et à l'aporétique : autonomie et émancipation du sujet apparaissent contre l'inconnu que le poème fait au politique, dans l'univers bordé du choix rationnel. Comme le dirait un proverbe bouddhiste : « à homme libre, univers libre ». Le poème est de cet acabit quand il cherche avec le langage ce qui le fait politique du sujet.

Penser le politique selon les critères du sujet, c'est faire valoir une politique de la vie au lieu d'une politique de la survie.

On tend à présenter l'éthique comme une conduite à tenir conformément à la loi et non comme un enjeu critique du politique. D'où la conception abstraite de l'éthique réduite à un discours coupé de l'action. D'où le différenciel et la régionalisation des points de vue du sujet, de l'art et de la littérature dans une temporalité plus ample de la vie sociale. La politique de l'éthique est urgente pour délimiter le droit dans l'idéal d'une image sociale conforme à son projet politique, l'urgence n'a plus de justification politique dès lors qu'il s'agit de penser l'éthique du point de vue du sujet.

Pourtant l'éthique est à la mode. C'est une valeur aussi mondaine que le « savoir-vivre » qui distingue les valeurs de l'homme civilisé du sauvage ou du primitif. Où le sujet civilisé est l'homme des représentations dominantes du monde, conscient, volontaire, unitaire, pour reprendre les termes de Meschonnic, rationnel et normatif.

Bien sûr, il ne saurait y avoir d'activité humaine sans éthique ; l'éthique est dans la nature de l'homme et, pour cette raison, le primitif, le pauvre, le déviant-inconscient, l'anémique sont englobés dans la rationalité supérieure de l'homme du monde industrialisé. C'est sa bonté intrinsèque, sa capacité à voir dans l'oubli des catastrophes une manière d'aller de l'avant ; c'est la beauté du primitif, sa signature originelle, son côté premier et indivisible.

La posture est codée. Il faut être l'homme de la tradition philosophique occidentale pour en être conscient ;

pour dispenser les leçons d'éthique et d'universalisme aux peuples des autres de l'éthique. L'éthique du progrès technologique et du mondialisme politique font le centre de cet universalisme post-colonial, le commerce équitable de la pensée dominante. Il y a à la fois « l'homme du monde » comme la « musique du monde » est la musique du tiers et des rationalismes minoritaires, et « l'homme du monde », sujet absolu dominant tous les sujets que constitue le mondialisme économique-politique. Un homme du monde qui en cache un autre : un homme d'un monde à l'autre, de plusieurs mondes : une manière économique et politique de faire monde, dominant toutes les autres.

Car dans sa rationalité supérieure, le citoyen de la société occidentale a une responsabilité normative à l'égard de tous les êtres humains : c'est son universalisme. D'où la logique libérale qui tient à la structure du signe, à la transcendance des nations dans la valeur économique : « quand les riches s'appauvrissent les pauvres meurent ». La mesure du signe est la démesure métaphysique de ce qu'il signifie de l'infini du pouvoir. Et l'éthique est l'odeur de la démocratie : sa politique implique une économie et une écologie des représentations sociales dominantes.

Notre propos n'est pas de définir ici ce qu'est l'éthique mais de situer quelques-unes des questions qui font l'éthique problématique. Il y a un usage courant de l'éthique qui en fait une notion acritique. C'est l'éthique considérée séparément du politique : non pas comme une mise en rapport du sujet et du social, mais comme environnement du sujet dans la société. Ce qui fait l'universalisme de l'éthique et sa superposition naturelle en mondialisme.

L'éthique est diffuse dans toutes les activités humaines et fait débat du moindre rapport politique. Aussi, l'instrumentalisation et le contrôle de l'éthique constituent-ils un enjeu stratégique du politique. De sorte qu'il suffit simplement d'en appeler à l'éthique pour être déjà dans la manipulation de ses effets et des pouvoirs qu'elle légitime ; tantôt affichée comme un argument-marketing, tantôt exhibée comme une formule magique de la bonne conscience politique. L'enjeu premier d'une éthique critique du politique s'efface au profit d'une éthique de l'apparence et de la médiation politique, au profit d'une esthétique économique-politique, dont la démocratie fait l'emballage du marché.

L'éthique tient sa vertu de l'homme. En tant

qu'« animal politique », l'homme de l'éthique est civilisé d'avance. Le monde connu fait son rapport social avec les autres. Il voit le monde avec la conscience réflexive qui fait de lui-même la reproduction de la nature avec les autres. Ainsi *de facto* la société est vertueuse de s'attacher à l'homme comme institution de la valeur.

Il y a une conception théorique du langage qui tient à l'éthique comme enjeu critique du politique. À la différence de l'éthique qui fait la solidarité politique entre sujet, langage et société, l'éthique communicationnelle pense l'émancipation sociale du sujet dans la parole partagée de l'intersubjectivité. Les rhétoriques qui réduisent la démocratie à l'expression de l'opinion font croire à la moralisation du débat dans la séparation médiatique du politique et de l'économique.

On constate les effets de compensation morale qui font de la mondialisation une nature économique, le grand englobant de l'éthique et du politique, c'est-à-dire une stratégie fatale de l'économique sans point d'achoppement pour la critique. Il y a une éthique des bons sentiments et de l'empathie qui passe pour être critique du politique et qui, à contre-effet, contribue à renforcer sa puissance. L'éthique est ainsi reconnue pour la puissance d'illusion qu'elle confère à la puissance économique et politique : l'éthique fait désormais ses preuves comme moyen de contrôle.

Les théories actuelles n'opposent plus sujet et société aussi systématiquement qu'à l'époque où dominaient les conceptions holistes de la société. Règne une certaine confusion entre éthique et politique depuis que la société, décrétée comme interprétant de toutes les significations sociales entretient la confusion entre individu et sujet.



En fait, nous pourrions risquer que les théories qui ont postulé la société comme une forme totalisante d'individus ont eu pour incidence politique de conduire aux formes totalitaires de domination, de représentation et d'expression. Où la représentation de la société comme sujet absolu devait par-là même contribuer à l'effacement du sujet dans l'individu, à la dévalorisation politique du sujet. Je parle ici d'une temporalité historique, d'un mode d'organisation politique des échanges où la société est considérée comme une forme englobante de toutes les activités sociales.

En d'autres termes, les enjeux séparés du sujet et de la société se sont raccordés pour former un continu stratégique entre éthique et économie, entre le bien moral et les biens de consommation.



L'éthique prolifère donc comme un naturalisme politique. La volonté de mettre de l'éthique partout, d'en faire la condition d'une rationalité établie est déjà une manière d'en fixer la représentation collective. L'éthique n'est plus seulement revendiquée de la part des classes populaires comme mode d'opposition ou de résistance à un pouvoir : elle est devenue un mode de légitimation politique des pouvoirs qui fondent ensemble les critères de l'économique et du politique, une pratique stratégique de domination et de contrôle.

L'éthique, dans sa version libérale, est devenue le moment où on réussit à convaincre un salarié qu'il est viré, non pas à cause de son incompétence personnelle, mais pour contribuer à la survie de l'entreprise et garantir ainsi sa compétitivité. C'est de comprendre que le

choix rationnel est imposé par l'idée, somme toute marxienne, d'un structuralisme économique. L'éthique est ici une stratégie du politique. Elle passe pour la négociation du sujet avec l'extériorité métaphysique qui fait la transcendance de la rationalité économique, le mythe de sa « main invisible », en même temps que la négation de la critique.

Le comble du détournement axiologique, c'est d'accuser le salarié de faire passer son intérêt individuel avant le collectif, de postuler que sa résistance est un égoïsme. La politique de l'éthique est un moyen de faire passer la conception fatale de la valeur qui fait le pouvoir économique pour un consentement politique du sujet. La société libérale implique donc la morale à un haut degré d'exigence politique.

En d'autres termes, comme les conceptions de l'économique et du politique ont changé, la conception de la liberté et les critères de l'éthique sont à penser autrement. Reconnaissons que s'il y a une expression totalitaire du pouvoir aujourd'hui, elle diffère radicalement de ses représentations historiques. Les États ont bien peu aujourd'hui les moyens d'être totalitaires au sens où ils n'ont plus vraiment le pouvoir de constituer une institution fermée de leur politique ; débordés, traversés de toutes les injonctions au mondialisme. C'est dans la logique historique des anciens totalitarismes que des enclaves totalitaires subsistent encore comme des régimes militaires et autarciques.

Se poursuit pourtant une pensée de la totalisation où le « post-totalitaire », pour reprendre le terme de Jean-Pierre Le Goff², n'est pas un dépassement du totalitarisme, mais sa transformation historique et sociale selon des nouveaux critères éthiques, économiques et politiques ; selon une nouvelle organisation symbolique des rapports du sujet à la société.

En outre, comme dans tout système de signes, la totalisation passe par un recensement fini d'éléments, par une fermeture symbolique de la société dans un seul but, une seule idéologie. Alors effectivement la fin des idéologies a bien eu lieu dans la réduction à une idéologie unique, à une seule utopie. La catastrophe du totalitarisme aura été son passage à l'acte : d'avoir voulu faire une politique de l'identité en dehors d'une éthique de l'altérité première, d'avoir confondu le peuple avec l'antisémitisme *völkisch*, d'avoir fait l'autre radical dans l'extermination.

Le totalitarisme n'est pas un accident, mais une épistémologie longuement réfléchi et dont le travail d'inconscient théorique est toujours à l'œuvre. C'est peut-être la logique même des sciences sociales qui est en cause par ce que le théorique a rendu historiquement possible du politique. Les théories sociales qui continuent de séparer l'éthique du politique, le sujet et la société continuent la revendication symbolique et métaphysique des valeurs totalitaires, un sentiment d'infini mêlé à la puissance océanique d'une possession entière de soi, d'une conscience absolue.

D'où la nécessité de penser la société au point faible du sujet avec le langage, de montrer son écoute sociale dans l'art et la littérature et de reconnaître la nécessité de penser les théories de la société par ce qu'elles font de l'art et de la littérature. D'où le poème comme contre-pouvoir et le sujet comme une résistance à toutes les formes de totalisation politique : « La poésie plus que tous les autres arts du langage (...) est révélatrice toujours de ce qu'on fait du sujet. En quoi elle est un contre-savoir »³

Ce qui suggère un totalitarisme moderne n'est pas visible, *a priori*, dans la répétition historique d'un État fort, ni même dans le contrôle d'une totalité définie, mais dans une conception métaphysique de la valeur, sorte de « mauvais infini » économique et social, qui fait du mondialisme une nouvelle distribution des pouvoirs et des modes de contrôle.

Le « totalitarisme » est ici, au sens premier du terme, une volonté de domination financière sur les échanges économiques.

Il y a bien un continu théorique des pratiques du totalitarisme politique à l'hypothèse d'un totalitarisme économique ; la conception des totalitarismes histori-

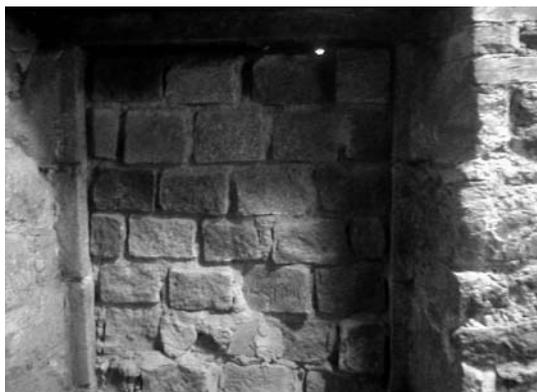
ques constituent, en effet, avec les théories sociales totalisantes – c'est-à-dire dans la pensée d'une société politique par la représentation économique de la valeur – un même risque politique pour le sujet.

La « tradition » du totalitarisme, pour démythifier sa conception limitée à des effets de rupture politique, tient sa généalogie épistémologique dans une pensée unifiante de la théorie. Elle confond dans son principe de domination l'éthique, le politique et l'économique ; elle prend tous les rôles : là où leurs rapports devraient être d'ordre critique, et inventer la valeur sociales, ces modes de penser deviennent répétitifs et tendent, par leur instrumentalisation, vers la conservation d'une seule idéologie. La seule révolution ici, comme nous l'ont bien fait comprendre les idéologues de la pensée dominante, c'est le libéralisme mondial, l'universalisme libéral, la réduction de l'humanisme à des enjeux économiques et sociaux, la métaphysique financière.

L'« altermondialisme » est ici un peu comme le livre de Goldstein : il fait croire au pluralisme et à la résistance là où l'économique réunit, dans sa conception de la valeur, le politique, l'éthique, la critique, la théorie ; il fait l'opposition là où on l'attend et dans les termes de l'expression du pouvoir.

Si l'économique a des allures totalitaires, c'est parce qu'on ne peut pas penser les autres valeurs sociales en dehors de sa représentation idéologique actuelle, que son seul parti est le libéralisme, que les médias sont un instrument efficace de sa propagande. La différence énorme avec les totalitarismes historiques est dans la nature de la terreur : si l'idée du ghetto perdure, la police secrète s'est socialisée aujourd'hui dans le renseignement général et la surveillance recréant ainsi, par un effet de panoptique social, les conditions de vie limitée à la survie. Voyez combien les valeurs classiques du *rap* sont libérales, combien le *rock* est binaire en croyant qu'il fait du rythme. Le maintien de l'ordre est la mauvaise conscience de la société libérale, alors il fait dans le style rebelle. Cependant que le libéralisme s'inspire de l'anti-psychiatrie et des valeurs de 68, des effets de contre-savoir de l'art et d'une esthétique sociale et historique des institutions, d'une politique humanitaire et d'une éthique de l'entreprise, le rêve du prolétaire reste englobé dans celui des valeurs libérales d'être capitaliste à son tour.

Si l'économique paraît totalitaire, c'est parce qu'il est pensé socialement comme l'activité d'une totalité d'individus ; parce que le collectif est totalisé, recensé, pros-



pecté ; parce que cette totalité est investie par une minorité d'individus qui s'en font les sujets, c'est-à-dire qui en possèdent à la fois l'histoire et le langage, la capacité de contrôle et de transformation ; cette minorité qui fonde l'éthique de la vie dans la survie, représente en même temps le modèle de l'homme conscient, réaliste et rationnel ; l'élite d'une organisation fictive de la pensée du politique.

L'économie libérale n'impose rien, elle donne le choix entre *Paic* et *L'Oréal*. Elle impose par sa conception du choix rationnel et des logiques sociales son propre infini métaphysique. Personne n'est obligé : le bal du roi est ouvert à tous pourvu qu'ils soient habillés.

Une sorte d'inconscient de la puissance totale semble habiter et transcender l'histoire des théories de la « puissance » économique-politique.

La musique symphonique est sans doute moins totalitaire que l'antisémitisme ou que les compétitions sportives basées sur les racismes ordinaires. Son idéal de la nature humaine est peu tribal pour autant, et défie le primitif par l'effacement d'un certain rapport à l'autre qu'il constitue en faveur d'une conception universaliste de l'harmonie. Je veux dire par là que nous ne devons pas en rester à la psychologie d'un traumatisme des mots et du langage. Le « totalitaire » doit continuer à être problématisé après les totalitarismes historiques, dans les formes de pensées et les idéologies totalisantes, dans l'éthique sociale la plus généreuse fut-elle, de sa conception du sujet ou de l'altérité.

Comme le mentionne Jean-Pierre Faye à propos du terme « totalitaire », « le mot lui-même, l'adjectif semble avoir auparavant existé : il est attesté dans l'usage des assemblées générales des sociétés par actions... Est dite « *totalitaria* » une séance où le quorum est entièrement



respecté. La transcription de ce lexique – emprunté aux sociétés anonymes du capitalisme – sur le terrain politique de l'État, les historiens allemands les plus rigoureusement attachés à ce domaine l'attribuent à Mussolini ». Nous devons nous défier, évidemment, des rapprochements abusifs qui voudraient nous faire croire à la répétition totalitaire, ou à l'échappée « post-totalitaire ». Ni avant, ni après, tant qu'on en parle nous sommes dans l'histoire du totalitarisme : si ce n'est comme politique au moins comme question, comme enjeu critique d'une éthique du politique. Un peu de l'orage est passé et les totalitarismes d'état n'ont plus la popularité révolutionnaire dont le populisme a fait la représentation démagogique. D'où la difficulté de trouver le peuple que ce soit comme principe éthique ou politique.

Le problème semble *a priori* de laisser croire que l'éthique, le politique, le poétique, l'économique et le médiatique sont autonomes alors qu'ils agissent les uns par rapport aux autres : il y a une poétique du langage qui fait le libéralisme politique et que montre particulièrement le médiatique : des stratégies de l'éthique, une instrumentalisation des valeurs sociales dans le modèle économique.

Si on ne peut pas parler aujourd'hui d'« état totalitaire », au sens policier du terme, on y retrouve des conditions parentes dont il faudrait sans doute débattre. Je reprends ici l'argumentation de Faye concernant les conditions qui ont abouti à concevoir la notion d'« état total » développée par Carl Schmitt ; elle me semble également problématique des rapports entre démocratie et marché, quand l'état total apparaît sous la forme d'un pouvoir total de l'économie sur l'ensemble de la vie sociale :

« cet État fondamentalement neutre à l'égard de l'économie et de la société [poursuit Carl Schmitt], cet

État libéral de la non-intervention se modifie de fond en comble, à mesure que l'État s'accomplit ainsi comme donneur de lois : car maintenant l'État est devenu la simple « auto-organisation de la Société ». Ainsi s'efface la différence entre la Société et l'État – et ainsi tout problème économique et social devient immédiatement *étatique*. S'abolit la séparation entre le politique, qui relève de l'État, et les domaines apolitiques de la Société : pré-supposé de l'État neutre. Devenue ainsi l'État, la Société doit devenir sans fin un État de l'économie, un état de la culture, du bien-être, de la prévoyance, du placement. Elle s'empare du rapport social tout entier »⁵

Ce passage est à lire évidemment dans une optique qui n'argumente pas en faveur de l'étatisme radical, mais dans ce qu'il donne à penser de la séparation ou de la confusion entre économie, politique et social, des conséquences qu'il représente pour une éthique de la société : on sent bien que la « pensée unique » est un problème pour penser la critique et que faire passer une politique économique pour l'économie même disqualifie le politique par rapport à l'éthique. La volonté est totalisante. Et peut-être avons-nous atteint un stade du développement économique dont nous reconnaissons, révélé par les mondialismes humanitaires ou catastrophistes, qu'il est devenu « sans fin un État de l'économie », une politique sans fin de l'économie libérale.

Subordonnée aux stratégies du politique et de l'économique, l'éthique perd ainsi sa force critique. Elle est réduite à l'application d'une morale politique, à un programme idéologique. L'éthique désigne, faiblement, le consensus moral entre des interdits fondamentaux et la lecture interprétative de la loi. C'est l'éthique de la conformation du sujet au social. Dans cet esprit, l'interprétation dictée par les normes sociales détermine l'autorité du sujet. Elle postule le sujet idéal dans « l'individu », modèle abstrait et unitaire d'un sujet moyen, dont l'éthique fait le social même : un sujet totalisant dont le culte de la personnalité n'aura été que le guignol politique, l'emblème de la puissance théorique et pratique d'une culture prise au piège du plaisir de sa domination.

Au pire, l'éthique est un enjeu stratégique et normatif de l'autorité. Elle passe symétriquement pour une naïveté du sujet. C'est l'argument du réa-

lisme : le sujet en proie aux passions n'est pas en situation rationnelle de faire l'éthique. Il s'agit d'instrumentaliser le sujet à des fins de légitimation politique, de faire valoir une position sociale dominante à travers l'éthique, depuis une conception psychologique du sujet : c'est une question d'intégration du sujet.

Le sujet de la motivation profonde fait la théorisation psychologique du sujet dans le social, son interne-ment-englobement dans la politique de la société. C'est le sens épistémologique de la subordination du psychologique au sociologique, où la voie royale de la société est faite de l'intériorisation de l'activité du sujet. Cherchez le sujet à l'extérieur : dans sa singularisation n'apparaît plus que la généralisation individuelle, sa solitude politique. Où le sujet, finalement, fait l'esthétique d'une représentation empathique de la vie sociale et non l'enjeu effectif d'une pensée du politique. C'est ici le politique qui fait la valeur de l'éthique. Qu'on ne s'étonne pas du manque de relation ou de lien social, là où domine la survie. La politique qui passe pour une affectivité du collectif à l'égard du sujet ne fait qu'instituer les nouvelles de son autorité. En témoigne, à l'opposé des totalitarismes policiers, la récupération d'une éthique des valeurs maternelles, d'éducation, d'attention et de protection, dans les méthodes de contrôle politique.

C'est l'évolution de l'allégorie politique qui fait le totalitarisme de *Big Brother* dans l'englobement symbolique de *Big Mother*. Désormais *Big Mother* fait la « Barbarie douce ». Le totalitarisme d'aujourd'hui a affiné sa psychologie du sujet. « Ce que veut l'opinion n'est certes pas « *Big Brother* vous surveille » mais sans doute « *Big Mother* veille sur vous ». Et même, ne voit-



on pas apparaître un État qui rêve pour nous, une maman qui nous rêve? »⁶ · « *Big Mother* est non seulement un pouvoir maternel, mais un pouvoir maternant »⁷ . Bientôt, il ne sera plus nécessaire de penser par nous-mêmes : sous prétexte de confort et de facilité, sous prétexte du bien qui nous porte au Walhalla politique. Devant l'éternelle tétée, nous n'aurons plus conscience de la violence des dominations. Le contrôle du visible et du médiatique garantit désormais la fusion du sujet et de la société : il tient en même temps l'absence de relation critique entre sujet et société, l'absence d'une politique du sujet.



1 Je renvoie évidemment au travail d'Henri Meschonnic et notamment à *Politique du rythme politique du sujet*, Verdier, Lagrasse, 1995 : « Cette solidarité impose à la poétique de se déployer en anthropologie historique du langage, sans cesser, au contraire, d'être l'étude de ce qui fait que la littérature est la littérature, la poésie, poésie. L'art du langage est un poste d'observation unique, parce qu'il se situe au défaut du signe, pour reconnaître le fonctionnement des pratiques et des concepts du langage et du social. La théorie du langage, dont la nécessité pour une conception d'ensemble de la société est de plus en plus reconnue, ne sera pas la même selon qu'elle part de la linguistique et laquelle, de la philosophie et laquelle, et rencontre ou non en chemin la littérature. » (pp. 19-20)

2 Dans son ouvrage, Jean-Pierre Le Goff fait la critique du « prêt à penser » économiste que constitue la réduction des maux de la société, au « totalitarisme des marchés » ou au « libéralisme totalitaire » : « Le mal-être existentiel et social des sociétés démocratiques n'est pas en effet une simple affaire de "dictature des marchés" et de manipulation des médias. Il renvoie à un processus de déshumanisation et de désagrégation qui constitue comme le point aveugle des sociétés démocratiques européennes aux prises avec leur héritage culturel et politique » (Jean-Pierre Le Goff, *La démocratie post-totalitaire*, La Découverte, Paris, 2003, p. 13-14). Il prévient toute réduction totalitariste de la démocratie en rappelant que le phénomène

totalitaire est historiquement lié au « mal radical » de l'expérience des camps d'extermination. Néanmoins, il repère des traits communs au totalitarisme et à l'idéologie de la modernisation comme la « création sociale-historique permanente » et la « transparence à soi de la société qu'il reprend à Claude Lefort, où « "coupable" est celui qui fait obstacle au progrès naturel ou historique » (Hannah Arendt), où « les individus sont constamment sommés d'être "actifs" » : « Le totalitarisme, souligne justement H. Arendt, est un système dont les éléments concourent à forger un univers imaginaire et à le protéger de l'« impact des faits ». L'entretien d'un « état d'instabilité permanente » – à l'intérieur de l'organisation, des institutions et dans la société – participe de cette logique » (Ibid., p. 28). Comme le totalitarisme, le modernisme économique-politique tend à la dissimulation de son pouvoir réel dans les représentations informelles de son organisation et de sa médiatisation sociale.

3 Henri Meschonnic, op.cit., p. 168.

4 Jean-Pierre Faye, *Théorie du récit – introduction aux « langages totalitaires »*, Hermann, Paris, 1972, p. 61.

5 Ibid., p. 53.

6 Michel Schneider, *Big Mother, psychopathologie de la vie politique*, Odile Jacob, Paris, 2002, p. 61.

7 Ibid., p. 58.



Maurice TRÉCUL

1
je pousse quelque chose dans la côte
à gauche la haie n'existe plus

convergence des vallées et mamelon
temple Pennimus

entre deux rangées d'arbres l'ombre au
milieu

debout dans la barque numéro trois
tient une perche
la rivière est un fleuve (la Seine)
les bains froids

le bord est un chemin sec l'été

mon père m'a poussé en pleine mer
pour m'apprendre à nager
mon père n'avait pas de bateau contrai-
rement à ses amis

je repère l'endroit où marchent les pro-
meneurs roulent les charrettes
promenade agréable notamment dans
sa version landau

l'autre tranquille à l'ombre : « on apprécie
les frondaisons à cette époque »

Terroir

le dernier planté à surveiller personne
mais dévoué
- je reste au chaud pour voir combien
de temps je tiens

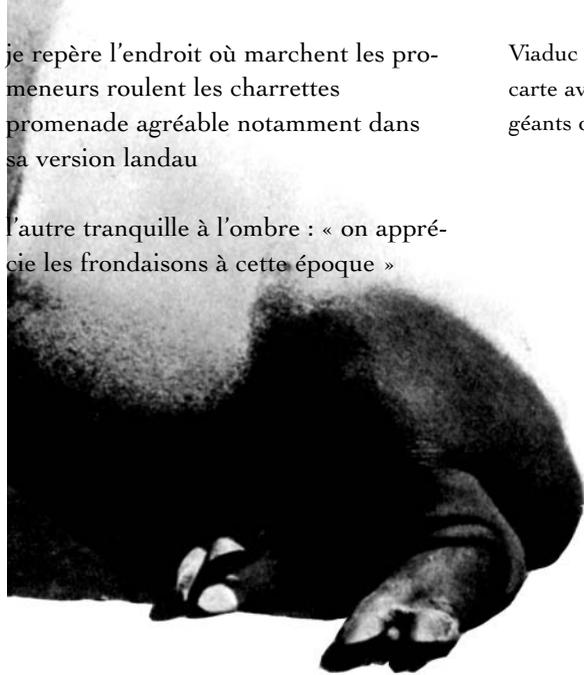
2
mère de famille décède dans un accident de
la circulation, mur de têtes, y a-t-il trop de
béton

3
sous le pont
l'ombre portée par son couvre-chef empêche
d'apercevoir sa figure
le ru passe là
femme affairée à collecter les végétaux pour
midi étudier flore locale trouver coin à
l'écart

Viaduc (pont, j'espère que tu recevras cette
carte avant mon départ, des pique-niques
géants ont été organisés



19





4

le valet :
ratiocinait au lieu de bien apprendre
notamment en présence de brachycères
dont il s'amusait à arracher les ailes
dans son bain

puis grattait du luth pour plaire à son
chevalier suisse
mais trop tard

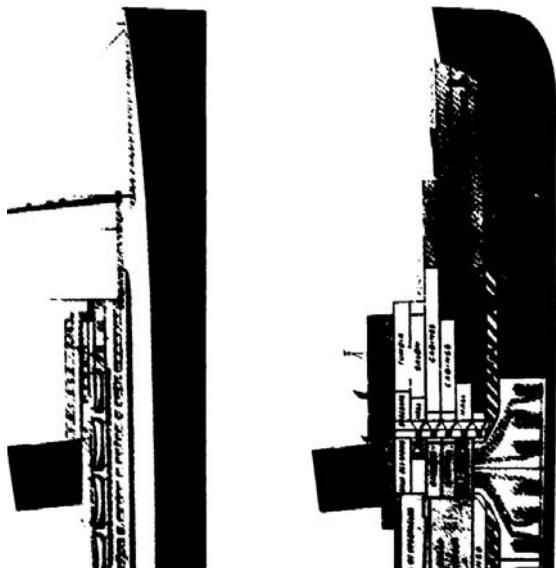
- vous fûtes dans le vase indu
- n'était-ce pas plutôt un lézard
ou bélier

ressassait en sarouel au milieu du salon
des vers
s'accompagnant

le chevalier :
- au feu

5

le CES seul au milieu des terrains agri-
coles
car notre travail a un sens
bureau marocain et fausses poutres
pour créer concrètement une mare
« naturelle »
- il est temps de faire du compost !
des planteurs assassinés à la machette



6

le chemin mène à l'église : à gauche cal-
vaire
à droite pierres tombales + bâtisse
et partout des arbres en automne

quand on ouvre les volets le matin on
voit le cimetière

continuer catéchisme en vue de confir-
mation mais je ne voulais plus y aller
car
je préférerais fumer dans les buissons et
rigoler avec les filles
au lieu de prendre une claque

vérification in situ : une frange les man-
ches trop longues une chaussure noire
dépasse de mon aube

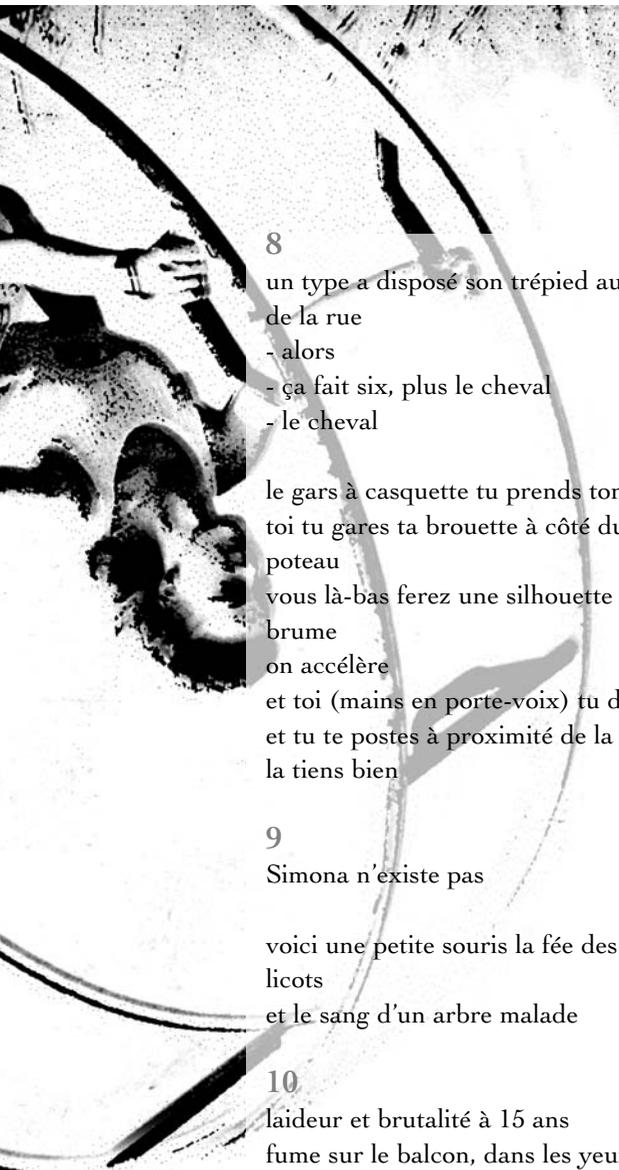
7

dimanche matin chaussettes parka
- je ne mangerai plus, j'irai courir dans
la brume, sous la pluie, la nuit
hier encore faisait doux
- inconcevable que la seconde moitié se
déroule comme la première
- j'arrête
puis il s'allonge en travers du trottoir

Brusque irruption de l'hiver
qui le trouvera
ici, c'est la zone industrielle



2



8

un type a disposé son trépied au milieu
de la rue
- alors
- ça fait six, plus le cheval
- le cheval

le gars à casquette tu prends ton balai
toi tu gares ta brouette à côté du
poteau
vous là-bas ferez une silhouette dans la
brume
on accélère
et toi (mains en porte-voix) tu descends
et tu te postes à proximité de la bête tu
la tiens bien

9

Simona n'existe pas

voici une petite souris la fée des coque-
licots
et le sang d'un arbre malade

10

laideur et brutalité à 15 ans
fume sur le balcon, dans les yeux je ne
sais jamais quoi dire, l'incendie n'a
laissé que les murs, chevauchée sur le
lavabo, le chien silencieux découvrez le
chien, il ne faut pas y penser mais ça
peut arriver

le fils tente d'abattre le crucifix

les fleurs régulières petites groupées en
têtes globuleuses ou épis cylindriques,

avion en papier écrasé dans ma haie
peut faire sourire mais cette famille est
vaste sont des robiniers, a été découpé
et jeté dans un fossé
la situation alarmante s'améliore pour-
tant tout allait bien

la voiture folle traverse la cour de
l'école
la voiture folle
dans l'école
la bagnole
est folle

11

décapités à la hache le
11 août
le grand cèdre

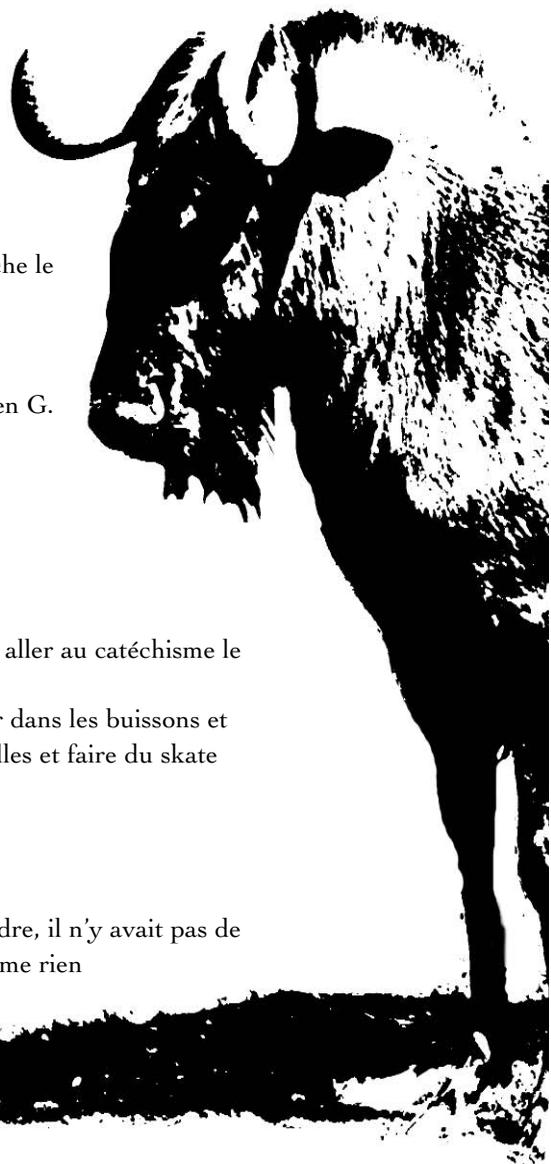
Roger B. et Lucien G.
résistants
déportés

décapités
hachés

je ne voulais plus aller au catéchisme le
mercredi
je préférais fumer dans les buissons et
rigoler avec les filles et faire du skate
Place B & G

j'habitais là

avant le grand cèdre, il n'y avait pas de
petit cèdre, et même rien



0 21

pelouse plate, portique d'entraînement

on arrête B & G
on les déporte

tous les jours je vois les têtes

la nuit je fume par la fenêtre
on voit ma tête entre les branches

12

monsieur Jeunot tient l'épicerie-merce-
rie
les femmes les filles et les chiens visages
graves prennent la pose

fillette au milieu de la chaussée
garçonnet à chapeau sur un vélo
d'adulte et au loin un nain tire un cha-
riot

remonte les denrées pour sa patronne

1 on fait les courses
2 on veut bien sortir de la boutique pour
la photo
3 on n'est pas là pour rigoler car qui va
faire la tambouille

Jeunot
l'hygiène de son échoppe c'est pas pour
les chiens

ma mère m'attend mon père balaie la
rue
je descends de bicyclette sinon je tombe
avec un peu de chance on ne me verra
pas

- commencez par ramasser vos bestioles
sinon ça va faire flou
ma ville n'a pas toujours été telle que je
la connais

la mairie et son clocher-vedette
anéantit église XIIème château
Renaissance

on offre aux jeunes mariés et aux nou-
veaux habitants une série de cartes pos-
tales anciennes
la collection montre à quel point ma ville
a changé

au recto : la vieille image (des poules, un
chien, homme à moustache, femmes en
robe)

verso : aujourd'hui

le maire écrit

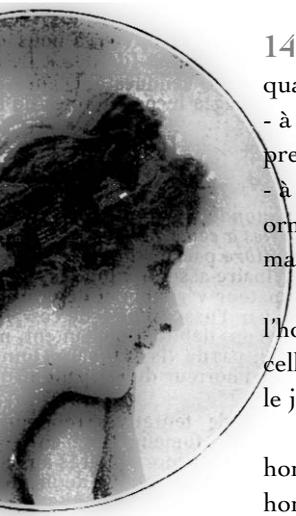
« le présent ne s'explique que par com-
paraison avec le passé »
« les images, autant que les paroles et les
écrits, en sont la trame »

quand je me promène dans ma ville je ne
pense pas assez aux phrases du maire

13

- bien d'avoir maison et famille mais je
m'enfuis (post-it sur le frigo)
enfile manteau tous les dimanches, vers
dix heures, couché par terre
croit s'en aller mais échoue dans la Z.I.
- douce, j'emporte ma montre, et toi le
pavillon





14

quadrivium carrefour mais carouges :
- à droite, les charrois se rendaient au
pressoir
- à gauche, au four du seigneur (1410)
ormessons : ormes détruits par une
maladie

l'homme en tablier : les mignonnes, y a
celle de mon voisin.

le jambes croisées : ma nièce

homme-tablier (renfrogné)
homme appuyé mains dans le dos
femme-chignon se penche
femme qui ne veut pas voir mais elle
m'a vu

j'ai des gants et une pince
je connais ma ville
je participe au ramassage citoyen des
papiers

mes parents installés en 76
est-ce habiter longtemps au même
endroit qui fait mon appartenance

si bergfrid, berfroi, beffroi, campana,
campanil, campanile, et clocca, cloche,
clocher

le chapeau de la mairie lui-même
rehaussé d'un toit pagode
ma mairie customisée
contribue à modifier le tempérament
comme si chacun le portait

1790 : 530 chapeaux

1880 : 821

1968 : 2600

1999 : 10816 (mais tous ne l'arborent
pas)

ma petite ville frondeuse

hasard guidant les pas de mes parents
vers le verger

Madeleine avait plusieurs terrains

maison en construction, l'été caniculaire
dans une caravane
et la finale de Glasgow

plus tard j'achète un pavillon

15

rue de la planche part du troquet
rue de la flotte mène au château d'eau

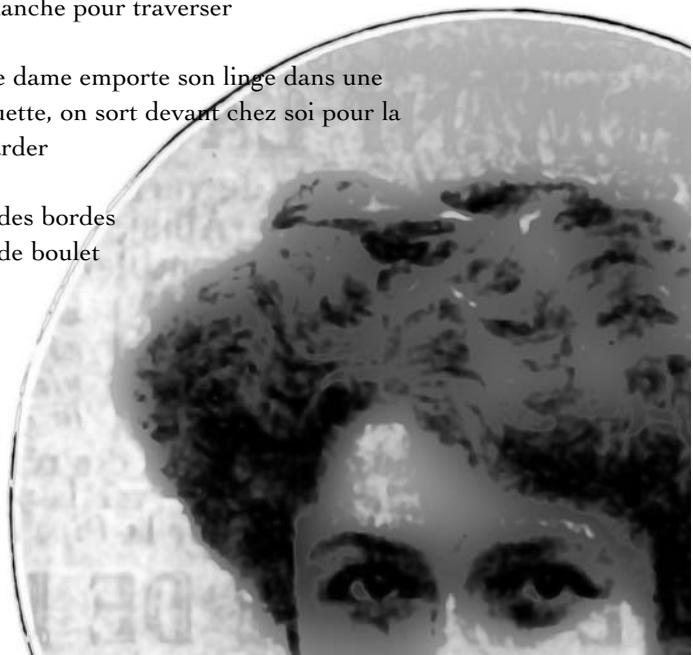
rue de la planche est un simple chemin
de terre avec des trottoirs pavés
rue de la planche est un chemin boueux
qui descend vers le ru
sauf si on remonte du ru

ru rue de la flotte
la planche pour traverser

cette dame emporte son linge dans une
brouette, on sort devant chez soi pour la
regarder

ru des bordes
rue de boulet

23



rue des carreaux
rue du four
rue du bûcher
rue des bûcherons
rue des vignes
rue du grand pressoir
participent de la ruralité

rue de la flotte
rue de la Noue
rue de Seine
rue du port
rue de la mare aux champs
rue de la mare à Quénette
rue de la mare à Gondré

terre + eau = boue
cette dame salit ses souliers

elle a l'habitude
tel Jeunot disposant méticuleusement
fruits et légumes sur son étal

ma ville ne dispose pas d'une devise
comme « Fidèle à ses murs jusqu'à
manger des rats »
elle a une identité visuelle, un sigle logo

en janvier 1910 on missionne un com-
mando
but : aller en province et dérober un
capuchon pittoresque pour la mairie

j'ai ma pochette

mes rues (suite)

le batracien urodèle ne se brûle pas en
traversant les flammes
sa peau noire avec taches jaune vif
la nuit, sort de sa cachette
secrète un venin toxique par des glan-
des situées derrière la tête
l'amphibien est un démon au moyen-
âge
cependant François 1er : Notrisco al
buono. Stingo el reo
est lent

16

- place du 14 juillet y avait la maison de
mon copain Edmond

- quand on a monté la côte à vélo, on
fait une pause

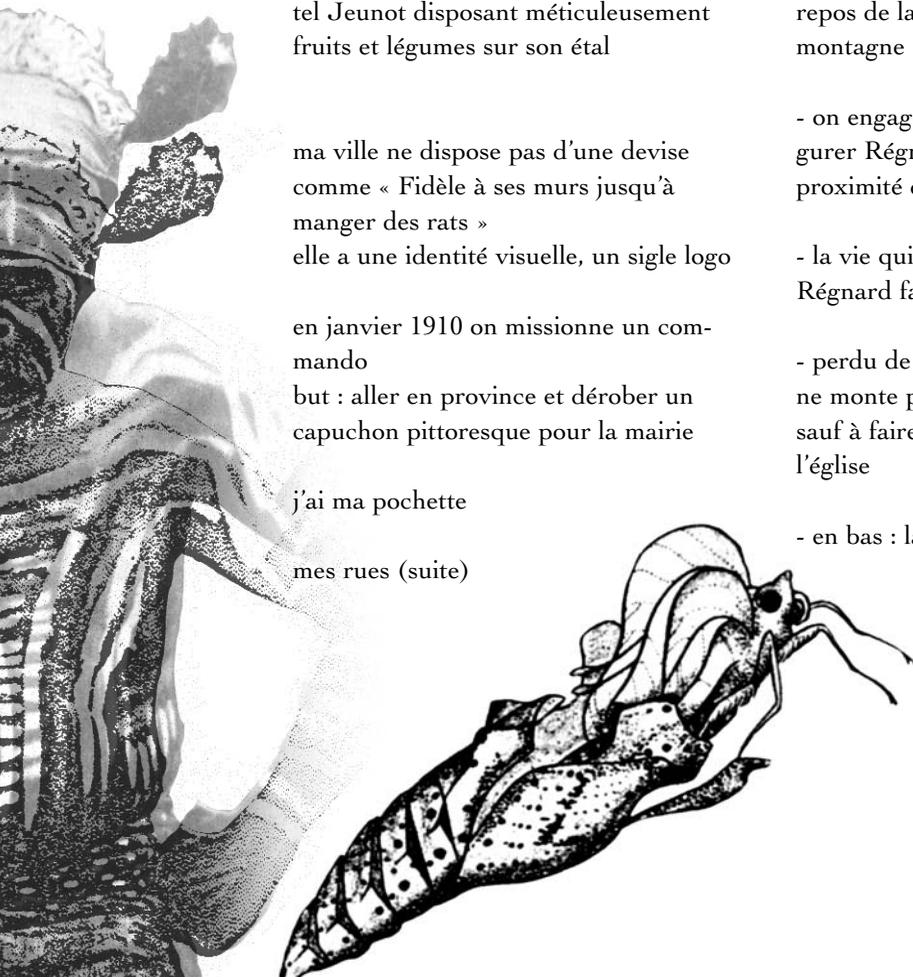
- café-resto Régnard n'existe plus « Au
repos de la Montagne »
montagne : 2-3 lacets

- on engage des travaux afin de reconfi-
gurer Régnard en logements
proximité du lycée

- la vie qui régnait
Régnard fait son beurre

- perdu de vue mon copain Edmond
ne monte plus la côte à vélo
sauf à faire une halte à mi-chemin :
l'église

- en bas : la Seine





monsieur G.
palmarès 30 rescapés
pu dire, sa journée terminée :
- basta ! moi, je remonte
m'en jeter un chez Régnard

pendant sa conscience professionnelle
l'empêcha de quitter les BAINS avant
fermeture :

- si c'est pour avoir un noyé sur la
conscience

- maintenant Germain G. est une halle
des sports

- mais Edmond avait un 103 SP

mes sœurs l'appelaient « Monmon »
Ed

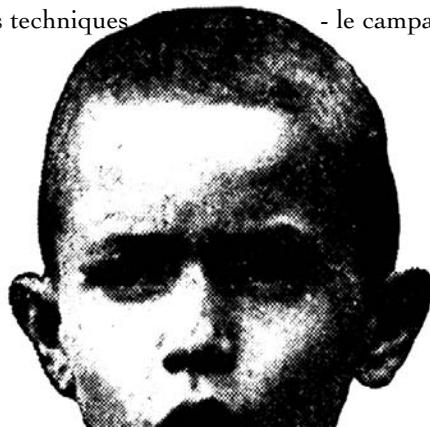
- une fois, j'ai fait un soleil avec mon
vélo mais c'était pas là

VERDURE

pelouse anormalement usée
le peuplier
buissons pour fumer en cachette
la verdure fabrique en elle-même du
vert
le grand cèdre

LOISIRS

ramasser des pissenlits
étudier les fiches techniques



on court avec un bandeau sur la tête
le vieux français
promener Floquette

PERFORMANCES

rester debout dans une barque en plein
soleil

monter les courses dans la Montagne
graver des inscriptions

le prêtre creuse un souterrain
faire du covoiturage avec un inconnu
dont on souhaiterait faire son amant
préparer chou en écoutant son époux

17

- chemin parcouru ensemble, déjà beau,
mais là vraiment (enregistré sur une
cassette)

bras le long du corps, jambes serrées, le
froid saisit d'abord les extrémités

- fondrai dès le premier rayon de soleil

18

Jacqueline, elle est jolie ta petite robe
tu restes près de moi

pendue en forêt elle voit mieux les
branches

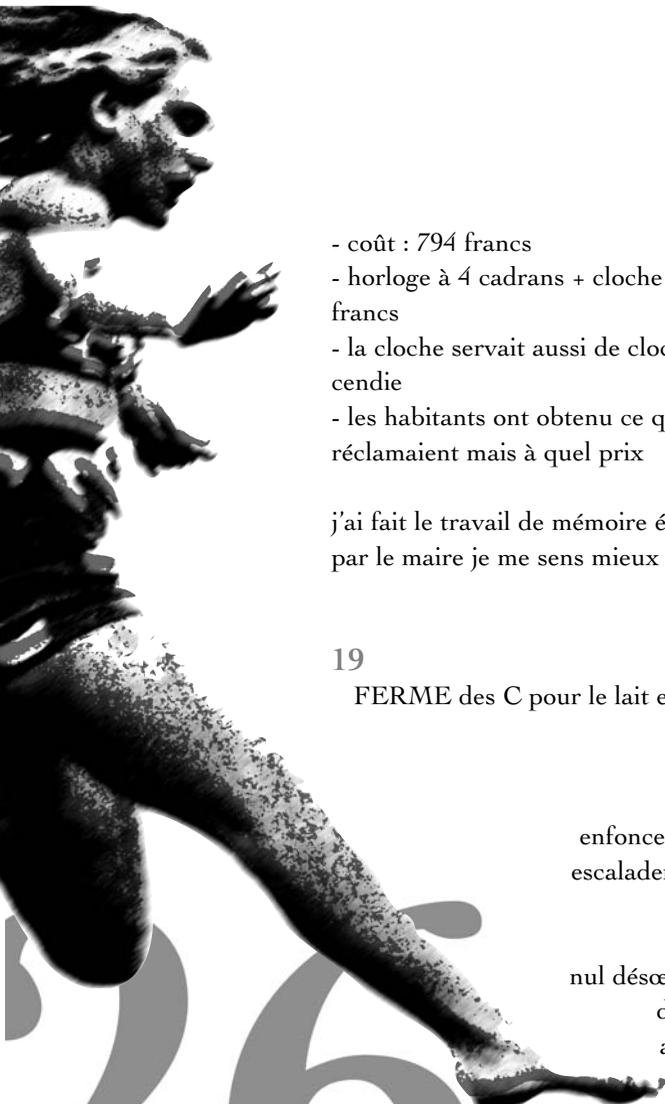
le 5 août je me rends à la bibliothèque :

- la mairie actuelle a été bâtie entre
1847 et 1849

- le campanile fut ajouté en 1911

25





- coût : 794 francs
- horloge à 4 cadrans + cloche : 1290 francs
- la cloche servait aussi de cloche d'incendie
- les habitants ont obtenu ce qu'ils réclamaient mais à quel prix

j'ai fait le travail de mémoire évoqué par le maire je me sens mieux

19

FERME des C pour le lait et fromage
blanc
pissenlits

enfoncer chapeau
escalader portique
flonflons

nul désœuvrement
dépression
alcoolisme

la bourgeoise accompagnée de sa bru rétablit sa coiffure avant d'aller salir ses bottines

- madame C, vous voudrez bien me donner des œufs
- ça m'étonnerait car c'est ici un cinéma

20

souvent je cherche mes mots
si je cherche mes mots c'est mal parti
si c'est mal parti j'irai moins vite

ce mur qui n'est peut-être qu'un muret n'obstrue pas la rue mais il faut le contourner

les deux rues réunies donnent la rue Bouton-Gaillard
au milieu, la maison de Stéphane
on a supprimé le muret

la maison de Stéphane n'a pas toujours été la maison de Stéphane & Laurence

la maison est un trapèze
je me figure un salon à la forme improbable et un parquet rapiécé

21

- commencé par perdre mes cheveux, dents déchaussées, pattes-d'oie
- Douce, par quoi ça a commencé
- tu t'ennuies

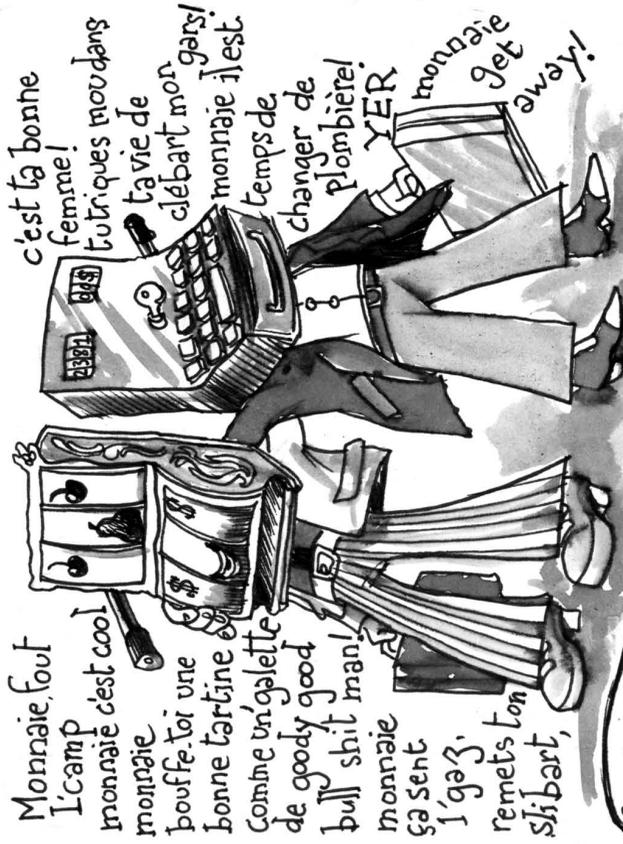
- mieux de fermer les yeux sur le ventre, bouche ouverte
je n'irai plus
mieux au milieu de la route



1^{re} phase.



2^e phase.



Monnaie, fout
 L'camp
 monnaie cest cool
 monnaie
 bouffe, toi une
 bonne tartine
 Comme un'galette
 de goody good
 bull shit man!
 monnaie
 ça sent
 l'gèz.
 remets ton
 sli bart,

c'est ta bonne
 femme!
 tu triques mou dans
 ta vie de
 clé bart mon
 gars!
 monnaie il est
 temps de
 changer de
 plombière!
 YER
 monnaie
 get
 away!

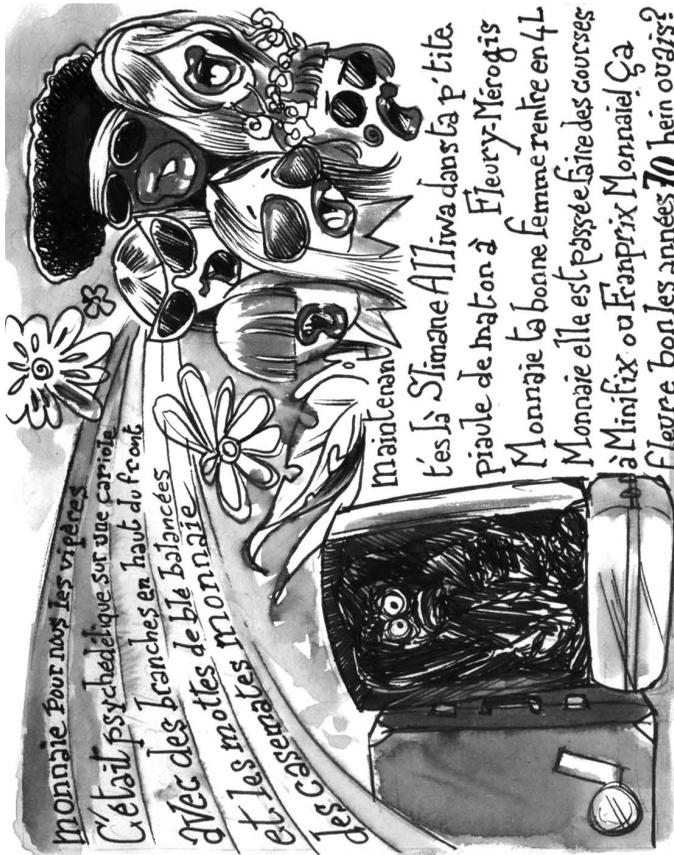
fout l'camp par derrière la lucarne tu vises comme
 tu peux les pieds d'vant t'as chié sur la comptabi-
 lité Slimane ou Karim cest pareil tés un vil-
 lage ton vieux il va à l'usine comme le mien
 il prend l'car monnaie monnaie !!!

Bouffe-toi les Couilles
 Slimane Alliwa!! il y a
 encore des mecs qui
 sèchent dans tes caves
monnaie!!! away!!!
away!!! hou hou!!!
ye ar!

2:14
 (couplet new wave)
 (je dezîr)
 (dü tabà)
 (désigarèt)
 (ün bwät dàlümèt)
 (ün pip)
 (uⁿ brikè)
 (düfë silvüplè)
 (là fümé vüjèntèl)



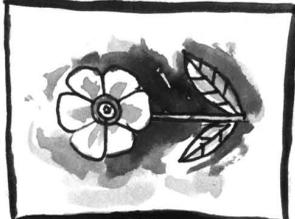




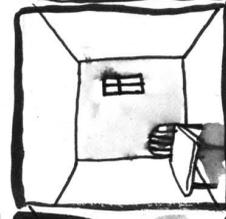
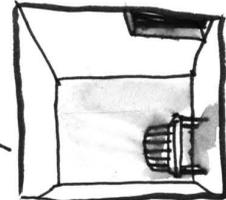
Monnaie!
 dis, Slimane!
 get away!
 houhou!

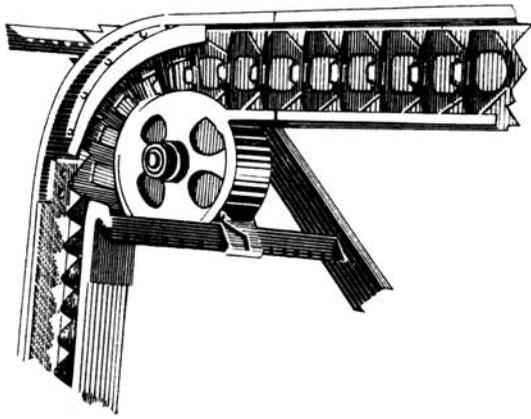


Salé bougrnoule!
 c'est toi qui as piqué
 mes deux pièces
 de 50 balles hein?
 Year! monnaie!!!
 Year! espèce de
 fannier!!!



get away!!!
 Monnaie!!!
 hou hou!!!
 away
 away!



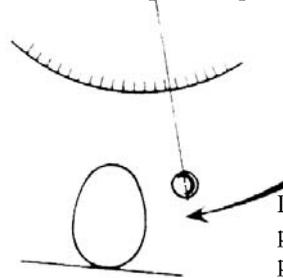


STEPHANE BATSAL

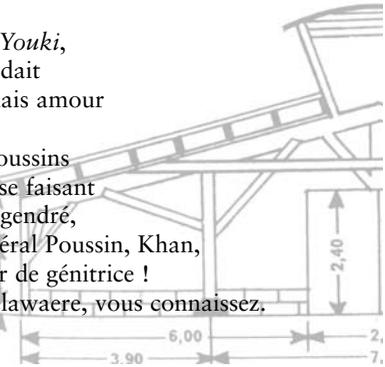
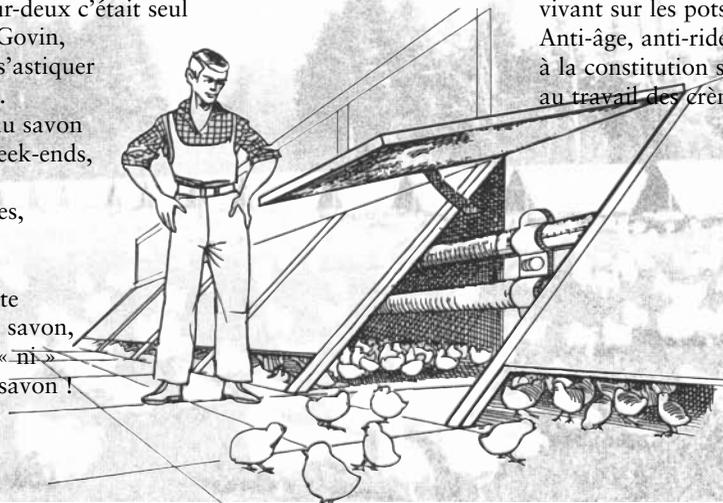
Avec mon désir d'émancipation en devenir-poussin – incessant comme tout désir et toute émancipation –, de transformer mon âme – non mon corps, car la souffrance en métamorphose est atroce – en grand Khan des poussins faisant vassaux ses propres désirs et ses propres animaux, et chevrotant avec hésitation, Mommon me prit pour fou, je parle de vrai fou : comme une personne consentant à se faire appeler *mon poussin* et qui répond : oui Mommon, sans inquiétude, pas même pour la propriété – alors que, littéralement cela touche au sujet. Et jamais pourtant elle n'appela Fleuri *mon fou*. Ni *mon grand fou va !* Ni *ton innocence me rend folle Fleuri !* Elle le prit comme tel pourtant, alors que *Monsieur Youki* sirotait sa double impasse (Saint-Raphaël ou Cinzano-sans-glace, loin des années 70).

Donc Mommon achetait des cibles en carton et dessinait des poils avec un stylo, dans le bas de la cible nue. Autour du *huit*, épars, sur les côtés, apparaissait quelque duvet doux descendant doucement, dévalant graduellement les chiffres jusqu'au pauvre *un* – qui aujourd'hui signifie zéro en euros. Puis cela devenait fourni pour pas dire luxuriant – entre le *huit* et le *un*. Cela représentait la barbe de *Monsieur Youki*. Jamais su où était le visage, non ! La barbe devait le figurer j'imagine. En tous cas, habilement, elle y plantait ses flèches, comme Nina qui avec amour m'enlevait des points noirs – avec amour et par amour pour une peau nette. Mais c'était que de la haine, – pas de la haine envers *Monsieur Youki*, de la haine pour elle-même qui perdait son amour, ou découvrant que jamais amour n'avait existé – haine. De la haine. Des fléchettes dans la barbe, des poussins devenant sa propriété, des poulets se faisant l'amour d'elle-même, un canard engendré, moi, Fleuri, Fleuri Delawaere, Général Poussin, Khan, Grand Khan des poussins ! pouvoir de génitrice ! – impossible pour Fleuri, Fleuri Delawaere, vous connaissez.

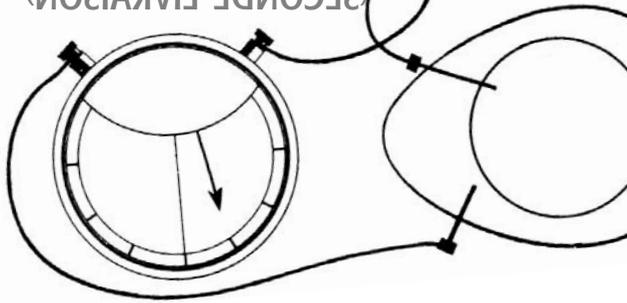
Fleuri se sentait seul durant cette période, loins étaient les Concours de Délivrance, loin était *Monsieur Youki* un week-end sur deux – même pendant le week-end-sur-deux c'était seul Fleuri, sans Guitou et sans Pat Govin, sans Mère Trotteuse pour bien s'astiquer dans l'étang et polluer avec joie. Pourtant Fleuri ne pensait pas au savon mais lorsqu'il revenait de ces week-ends, c'était les cibles. Les cibles je, je veux dire les Cibles, Les Cibles, le jeu des Cibles, mais tout seul dans ma tête à subir le jeu. Sans Pat ni Guitou ni la branlette – autant dire rien, même pas de savon, et peut-être est-ce pire tout ces « ni » – me demande si préfère pas le savon !



Poussin de revues féminines avec de la colle, poussin de stick gras sur les lèvres, poussin verni et à hauts talons fins écrasant un poussin – pauvre image de poussin. Sur les pots de crème anti-rides, poussin vivant sur les pots de crème anti-rides. Anti-âge, anti-rides d'expression, pour le *oui* à la constitution sans expression – le droit au travail des crèmes anti-rides d'expression.



DES MOIS AVEC DES POUSSINS
(SECONDE LIVRAISON)

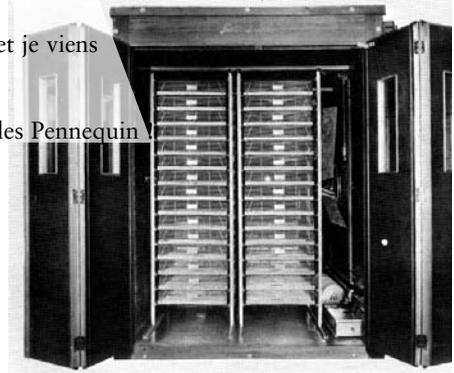


Voilà le gras adipeux et les week-ends,
l'huile s'écoulant de sa bouche
quand *Youka* parle – Pat Govin appelait ça
exprimer le gras. Exprimer, c'est quelque chose.
S'exprimer c'est autre chose non ?
Bien sûr il disait cela ma parole
entendue, après ma belle description du manger-*Youka*,
alors c'était bien moi qui parlais
par sa bouche – pourtant j'aime *Youka*.
Et Fleuri est content de se voir
capable d'aimer, oui, capable d'amour.

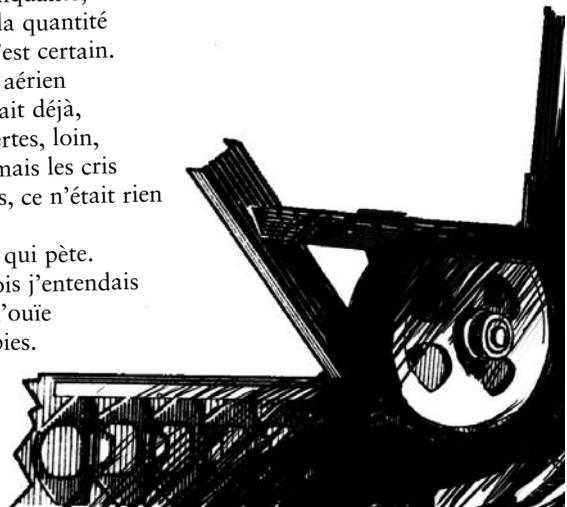
Parfois, le week-end-sur-deux on allait au foot
– vas-y les gars, cours après le ballon,
et vas-y les polonais qui se jettent
dans la surface – comme quoi la surface
n'est pas sans profondeur. *Les Vitchs*
on les appelait les polonais (Vasnovic, Pétrovic),
et vas-y plonge dans la surface. Cinéma !
« A mort *Les Vitchs*, salauds de polonais »
– voilà ce qu'on entendait (gradins, courses).
Un jour Fleuri (c'est moi) parla
des *Vitchs* à Guitou (vents d'anus) :
« tu connais *Les Vitchs* toi ? Dans la surface
ça plonge et l'arbitre marche à-fond ».
Après un long pet de réflexion, Guitou :
« Lévic, c'est un juif-polonais du LOSC ? »
Ah Guitou ! Il ne plonge pas celui-là
dans la surface, il y reste fixé.
Sinon on mangeait gras, Nina a expérimenté
la cuisine de *Monsieur Youki* d'ailleurs,
plus tard, évidemment, puisque c'était après.
Bien gras, avec la *Madame Youki* (*Youka*)
– nouvelle dame, qui parle beaucoup par amour –
qui pignochait dans le saumon de Poupa,
et le poisson, comme le menton fuyant,
finissait par filer dans l'assiette *Youka*.
Je me disais : « Les Cibles ! Les Cibles !
Vas-y fléchettes dans la surface du saumon !
Vas-y le gras qui gicle sur Mommon
qui atteindrait sa cible, le centre gras,
le « dix » qui la oint – exaucée Mommon ! »
Tout ça dans ma tête à Fleuri,
et sans curé puisque divorce, sans communion
– car la secte est rosse et joue
clairement du sabot au cul des pèlerins
inclinés vers le cercle fragile et blanc.

= 2 030 ☾ ☽
= 2 031 ○

Une fois je rentrais, un dimanche soir.
Horrible les dimanche soirs – retour en GS,
Citröen, vert métallisé. Je descends : une pie !
Je marche, rencontre une pie haute tension
– sur un câble. Putain j'me dis.
Une pie seule ça porte malheur une
pie seule ça porte malheur, nombre impair,
putain, bon dieu, je me dis ça.
Les signes ! Et sans avoir lu Angot !
Bon dieu où sont les savons et
les poussins, où sont les poussins ! Angot
putain, c'est que de la superstition
sans en être, des signes rendus invisibles.
Elle est forte Angot – signes rendus invisibles.
La pie, elle crie sur un câble,
seule, nombre impair, porte-malheur, et je viens
de sortir de la GS Citröen verte
de *Monsieur Youki* et c'est dimanche.
C'est métallisé, atroce, aide-moi Charles Pennequin !

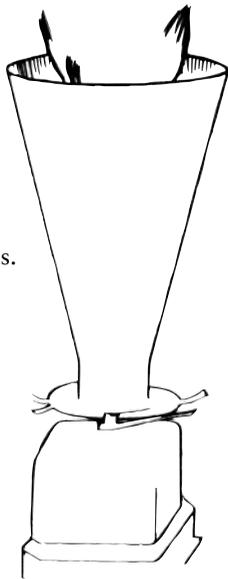


Bon, la pie, j'ai compris, appris
depuis, j'ai vu et bien observé :
le jour où j'en ai vu
des tas en nombre impair qui hurlaient
autour d'une congénère morte, elles étaient
je sais pas entre trente et cinquante,
c'était impossible d'établir la quantité
– mais en nombre impair c'est certain.
Je les ai aperçues du métro aérien
et sans les entendre ça hurlait déjà,
puis les portes se sont ouvertes, loin,
elles étaient loin pourtant mais les cris
étaient effrayants, puissants, ce n'était rien
à côté un *Vitch* qui se jette
dans la surface, un Guitou qui pète.
Et portes refermées cette fois j'entendais
encore et encore sans que l'ouïe
ne soit en jeu. Salopes de pies.

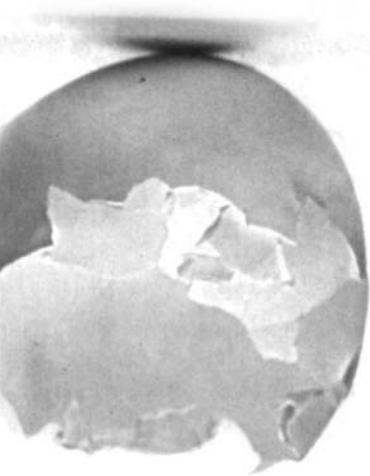




Et dans le noir souterrain j'entendais encore et descendu je retournai là-bas à-pieds. Bon dieu, putain, je me disais ça, Pat Govin, Guitou, les Savons de Marseille, sang de l'enfer en pur anglais, vraiment c'est ce genre de choses que je me disais – Pat Govin, Guitou. Et là j'ai trouvé du silence et une pie morte. Qu'est devenue l'autre pie ? C'est comme canards les pies : à deux ça marche bien mais toute seule, en nombre impair : fuck ! (C'est pas que je sois bon en anglais, mais Stickie m'a appris). Donc je sortais de la GS Citröen, marchais sous un câble et une pie parut, elle me figea. Je me figeai sous la pie, sous son cul invisible. Bouche ouverte comme un pèlerin, ébahi évidemment, je regardais sous la pie – bouche ouverte je regardais sous la pie et elle chia. Elle chia non dans la bouche ouverte de Fleuri Delawaere mais dans l'œil. « Elle devait viser mal » a pensé Fleuri. Moi, j'ai un doute – comme vous. Ça criaille dans ma tête à Fleuri. Evidemment ma vision du monde se modifia même nettoyée ce que la pie chia.



Bon, la GS, dimanche soir, la piechia dans l'œil et Mommon qui prépare Jeu des Cibles, dessinant poils du bouc (dans tous les sens), elle était colère, partout des poils comme sous l'aisselle d'une allemande, mais rien de naturel là, la colère elle avait, la haine – Mommon prête à donner de la fléchette (donner de la dague, foutre en con ; un peu cette langue-là que j'utilise). Donc, j'arrive et elle me voit avec mon lapiechia dans l'œil. « Ah ! » dit-elle – et vlan, une pointe de fléchette tordue sur le carrelage. Elle s'approche de mon lapiechia suintant de ma tête par le trou de mon œil – moi, je pensais : c'est une nouvelle forme de poussin sauvage en chiure de pie, ça me faisait fléchir – car les pies ont pas de raie, c'était visible de dessous avant la décharge – donc je fléchissais, fléchissais, mais rien n'en sortait vivant. Il s'est alors passé deux choses extrêmement liées entre elles. Mommon a dit : Pauvre petit canard ! Qu'a-t-il fait encore ce fuyard peu au poil de Popa ? Pas Popa j'ai dit, mais pie ! Surtout, elle m'avait trouvé un nouveau nom de basse-couche, nouveau nom de code, mais pas FX-18, ou Bond, James Bond, elle voulait encore coder – loi, constitution, prescription – et tout ça crisper Fleuri, ça irriter – même si Bond est un gros code. Mommon risquait fort de se faire savonner avec des coins de Marseille assez durs. L'émail rose de la passoire refluit, avec les gratignures, la mort de Saturnin et tout le reste – mais je calmait ma tête à Fleuri, il valait mieux.



« Mais c'est une chiure de pie ! » elle hurla, lâchant le reste des fléchettes. Je l'attrapai alors par les cheveux qu'elle avait encore – ça arrête pas de pousser, même raide dans la terre. « Non ! C'est pas chiure de pie, femme ! – étais-je guéri pour la nommer ainsi, péremptoire ? C'est mon lapiechia, ça veut dire GS verte, dimanche soir et nouvelle forme-poussin, gras de Youka, menton fuyant et Jeu-des-Cibles, signes rendus invisibles, ne plus entendre Guitou (vent anal) ni voir tous mes coupains, Lapiechia c'est *Les-Vitchs* dans la surface, Marseille en cubes, nombre impair et gras, canard, poulet, passoire émaillée et non Chiure-de-pie ! C'est Lapiechia. Je vous présente Lapiechia, madame, rangez vos fléchettes et le Jeu-des-Cibles. »

= 2 032

Le Lapiechia, rien à voir avec pie,
 sa façon de chier sur l'œil
 à Fleuri, Lapiechia c'est le point
 de rencontre de toutes les connexions invisibles
 qui éclatent et laissent Fleuri fixé là
 alors que les connexions continuent sans moi,
 chevillé dans l'éclatement. Lapiechia ; devenant nom
 propre, ou plutôt commun, d'éclatement pétrifié
 du Fleuri, ça fait des trous autour
 sans que je sache, autour de moi,
 mais pas dans le monde qui dure.
Tout est foutu, comme dit inlassablement Cioran,
 avec l'éclatement pétrifié fini la discontinuité !
 Ne pas naître poussin, poulet, canard sans
 cane, boiteux, claudiquant, spécieux, comme une passoire
 écaillée – c'est ça que sentit Fleuri,
 malgré les mamelles ; sans Stickie, au début
 il claudiqua. Il traîna sa papatte, poupouilla
 sa papatte, sans Gilbert pour la lécher,
 sans opportunité aucune de coiffer sa houppie
 de lapin punk, Fleuri fit des crêtes
 dans le vide, rôts dans le désert.
 Bière, blanc d'œuf, rien ne tint
 – pas de crête et juste des brèches.
 Et *studio line* (en gel) était loin !
 Non, c'est une blague : les cheveux,
 s'ils se dressaient sur sa tête,
 marquaient l'effet de toutes les publicités
 – le soin que ça prenait à montrer
 tout ce qu'on faisait pour nous,
 nous satisfaire ; montrer des choses déjà adoptées
 par tous. « Mes couilles » disait vertement Fleuri.
 Image, métaphore, allégorie ; manifestement le hérissément
 capillaire
 surgissait en interne, en pointe et piquant.

LES AVANTAGES DES POUSSINS DÉMARRÉS

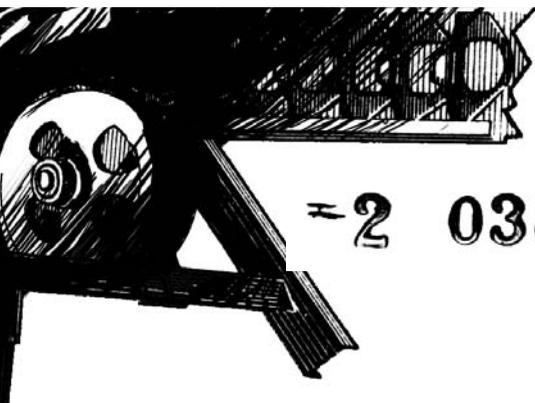
J'ai lâché cette femme au bout
 d'un moment, on s'en doute,
 avec pleins de cheveux arrachés en main,
 et j'ai retrouvé la génitrice Gengiskhanide
 mais sans politique sociale, gardant juste despotisme,
 n'ayant pas lu Grousset, et moi
 comme vassal obéissant au suzerain – pauvre las !

Donc, Fleuri voyait rarement ses coupains voisins,
 eux couraient déjà la poulette, la caille
 – comme *Monsieur Youki* mais les vraies cailles, déguerpissant
 à l'approche de leurs lourds barrits
 qui résonnaient dans les rues du quartier
 – ça changeait de voix les Pat Govin,
 Guitou (longs pets – *bien que*) et Gégé,
 c'était la doléscence et la boutonnade.
 Le gel déjà figeait leurs mèches rebelles,
 leur houppie, ou dessinait sur leur nuque
 l'engrelure d'une fine queue, ridicule
 dans les années quatre-vingt comme aujourd'hui
 dans les bleds de la Grande-Ceinture parisienne.
 Ils échouaient non moins dans la vénusté
 des sculptures capillaires que dans le discret :
 remontant, décollant une couille, la main glissée
 dans la poche en tentant de tendre
 une fesse vers l'arrière pour dégager
 l'aine, de la déscratcher du scrotum.
 Leur geste raté faisait entendre le craquement,
 le scratch du décollement. *Jean serré* oblige ;
 leurs cuisses étaient moulées dans le tissu
 américain comme un ministre irakien en 2005.
 Ces gestes les faisaient grandir au moins
 le temps de remonter leurs garnitures mais
 ça fabriquait du blanc sur les plis,
 qui devenaient pelucheux ; ça se délavait salement
 au niveau des burnes contraintes, aux endroits
 où leurs doigts tentaient de les remonter ;
 ça boulochait à tel point, croyez-en Fleuri,
 qu'on les surnomma les *Frères Bouloche*.
 J'oubliais la zone fessière, raclant ciment,
 asphalte, tant on s'assied à terre
 à cet âge – glander tel un prurit,
 déprimer au moindre signe acnéen ou acnéique,
 les sports favoris à quatorze quinze ans.
 Mais je disais, tout à l'heure :
 « Guitou (longs pets – *bien que*) », *bien que* :
 c'est qu'à l'époque Guitou
 entreprit de retenir ses pets pour cause
 de fumelle, il étouffa intentionnellement son art,
 et ne délivra plus qu'en présence
 de commensaux masculins aptes aux sons viciés
 – lorsqu'il en parlait, c'était rare,
 on aurait dit du Freud peu simplifié
 n'ayant jamais eu vent des pets.
 Répression, renonciation, plutôt que production non *rentable*
 – terme moins en vogue à l'époque.
 La civilisation ne pète pas ; la fumelle
 n'est traversée d'aucun vent pollué ;
 je pète pas ; tu ne pèteras point.

2-034



Et Guitou ne péta plus du tout.
(Plus tard, il épousa une dulcinée superbe
qu'il dragua très sincèrement sans péter
et, au bout de quelques temps, bêtement,
tous les matins et tous les soirs
il ne péta même plus avec nous
mais juste en présence de son épousee.
Il essaya bien avec nous, sa dulcinée
étant outrée, et ce n'est pas
qu'il ne pétait plus avec art :
il n'y avait simplement, selon Fleuri,
plus d'art aucun dans son pet).



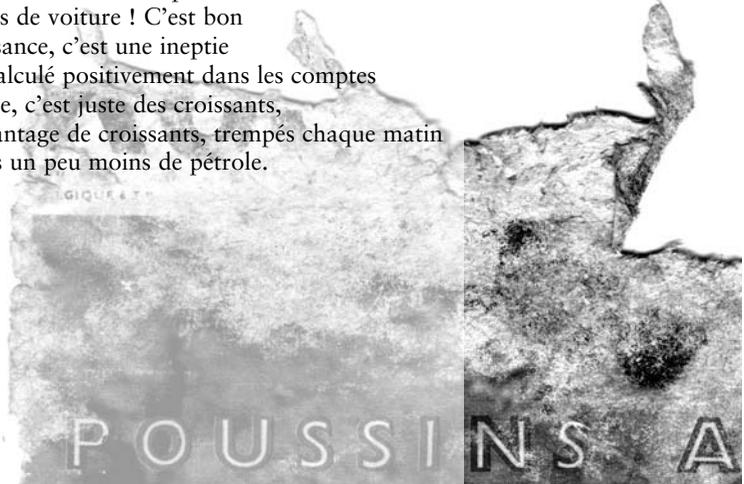
2-035

En dehors de ces vents, moi, Fleuri,
Fleuri Delawaere, à cette époque je désirais
être moulé dans des pantalons, être méché
ridicule, géliné du crin et autres conneries
– boucle d'oreille (une seule), longs cheveux...
Plus précisément, je voulais faire, être pareil
que les coupains, mais Mère Porteuse désirait
un Fleuri à elle, tout aussi ringard
mais à elle et obéissant à elle,
et avec Jeu-des-Cibles et autres pures conneries,
mon canard ! je rigole quand tu pètes !
Je n'ai adhéré ni aux uns
ni à l'autre, et adolescent je
suis encore – et recherche ineptement mon poupa
rendu muet, pourtant naturellement assez peu locace.

La boucle d'oreille, les *jeans* serrés,
j'ai porté tout ça, dix ans
après, ou bien davantage, plus ridicule encore,
la mèche moulée et la couille boulochée ;
la mini-vague sans aucune possibilité de surfer ;
la veste à épaulettes, froncées à la couture ;
le cul usé sans anus, sans sphincters
et collé bêtement aux pires concepts Freudien.

Et il en est aujourd'hui ainsi, même
si dans sa façon de s'habiller Fleuri
semble être adapté et ne relève pas
son col de chemise – pas les pointes,
qui viendraient chatouiller les ailes du nez
mais l'arrière, juste sur la nuque.
Choisir de bonnes fiancées, goûts en vogue,
et les faire habiller Fleuri bien comme-il-faut,
lui faire grandir l'apparence, le responsabiliser
– un échec évidemment, pour Fleuri et elles.
Les couilles boulochées quinze ans trop tard,
ou un *jean* porté aux dimensions contemporaines,
il est impossible de le faire décoller.

Les périodes de savon de Marseille succèdent
aux périodes poussins de rouge à lèvres,
et les morsures de Lapiechia viennent pigmenter
ces temps et ces absences de temps,
les trous de mémoire ou son hyper-présence.
Monsieur *Youki*, lui, a revendu sa GS
verte depuis longtemps. Sa Ma-Poule a possédé
des maisons, des cuisines aménagées, des voitures,
obéissant comme Stickie au marché, et fière
de faire jouer la concurrence, de participer
à la croissance – avec un vrai plus :
trois accidents de voiture ! C'est bon
pour la croissance, c'est une ineptie
et pourtant calculé positivement dans les comptes
– la croissance, c'est juste des croissants,
toujours davantage de croissants, trempés chaque matin
dans toujours un peu moins de pétrole.



POUSSINS A

Mais nous n'en étions pas là encore, du temps de la GS Citroën. Il y a eu une période savon sur quoi tout cela glissait – et même si cela obscurcit il fallait bien parler des alentours, de ce qui arrivait pendant, avant et après. Elle fut intense et dangereuse.

Fleuri, occupant toujours son appartement blanc – sans

Aides mais avec des milliers de poussins méchants furieux et sauvages plein la tête – mit en œuvre d'installer en urgence un plancher entier en savon de Marseille – total hard ground in soap from Riviera, avec mon drôle d'anglais from Stickee ! Il tablait encore sur une bonne protection

et, la folie n'étant jamais étrangère à l'économie et à la politique, Fleuri habitant un dernier étage d'immeuble décida que le plancher suffirait à préserver largement sa santé – c'est-à-dire sa façon de penser. Suffisant, pensait-il, de se préserver des contemporains et de leurs belles idées modernes, technologiques, portables, sécuritaires, culturelles, rentables, hédonistes.

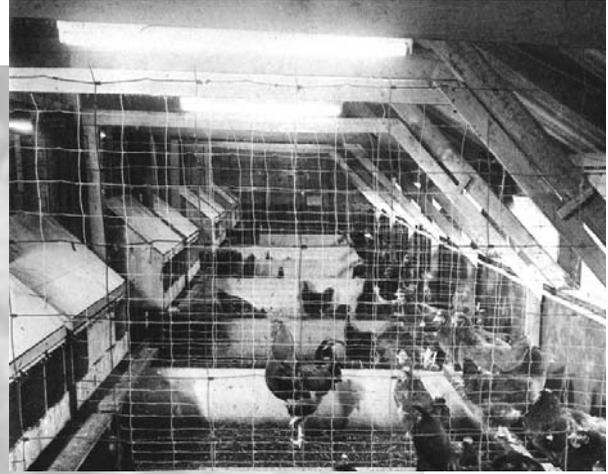
Un bon plancher en savon bien épais, voilà ce qui courait sous Fleuri et sur quoi glissait tout le reste du monde.

Il agença toutefois une plinthe – même matière, importée vraiment de Marseille – qui l'amena à scier les portes au ras des gonds.

Il les souda grâce à sa technique, mouillant les faces et les arêtes connexes.

Ça me protégeait le duvet à fond et l'étendue était belle et régulière, le pourcentage d'huile apparaissait cette fois, sculpté à la surface de chaque bloc

et s'en détachant comme un discours conceptuel, répété, inscrit dans l'œuvre même !



A ce propos, le directeur des Aides est venu une fois, voulant me convaincre d'adopter une nouvelle fois un Aide, et il est carrément tombé en arrêt sur le plancher en morceaux cubiques moulés. En tant que Fleuri, j'étais également impressionné par sa visite, car un directeur est une sorte de chef, un peu comme nous – Guitou, Pat Govin et Gégé – du temps qu'on était les chefs. J'ai même insisté avec obstination, histoire de rire, car je sais que Directeur des Aides ce n'est pas vraiment être le personnage principal d'une chefferie. Mais j'étais ému et à peine la porte ouverte je me suis précipité quelque part dans l'appartement blanc et j'ai vidé mon casque troué. C'est la fameuse passoire rose émaillée, écaillée, celle qui a tué mon canard, celle qui faisait filtre dans la préparation de la boue à contraindre les poussins avant de les libérer en pissant dessus. Je l'avais conservée comme un bijou de famille, si je peux dire ça. Donc je me la suis posée là-haut, sur la tête – et c'est lointain parfois cette chose ! et revenu dare-dare dans l'entrée j'ai salué le dirlo :
« mon sergent ! C'est un grand honneur ! »

C'est ça que j'ai dit
et répété durant son passage – mon sergent !
Putain, il serrait les dents mon sergent ;
j'arrêtais pas de le saluer avec
la main ouverte et les doigts tendus
vers mon casque-passoire, au garde-à-vous, et « Rompez ! »
je m'ordonnais parfois devant ce militaire
défroqué et muet – car il n'ignorait
pas que rien n'était à rompre
chez Fleuri, que tout glisserait à jamais
sur lui et sur son corps abstrait.
Il marchait prudemment sur les savons comme
sur des œufs – alors que je marche
avec mes sandales tous les jours là-dessus,
le matin surtout - et je le voyais
se crispier à mes « rompez ! », mes « sergent ! »
clamés sans retenue, l'homme avait peur
de sursauter sur le plancher en relief
– mais que l'idée obsédante de lisse
ne quittait pas ! Je lui ai parlé
de son problème, j'ai dit bruyamment :
« Mon sergent ! N'ayez surtout pas peur,
c'est solide le savon de Marseille ».
C'est là qu'il a parlé
d'œuvre, désignant le plancher. Il refusait,
se refusait de l'altérer, et admiratif
qu'il était le dirlo ! Il parlait
de sa lisibilité – à cause du pourcentage
de corps gras, ou bien de base,
je l'ignore, je n'y connais
rien en savon. Donc de la lisibilité
de l'œuvre, de l'installation conceptuelle.
Et il me proposa de rencontrer, plutôt
qu'un Aide nouveau, le Grand Chef
(selon ses propres termes, je l'assure)
d'un Centre d'Art avec majuscules.
Putain j'ai dit, il me faudra
alors beaucoup de poussins, de vrais poussins.

J'ai crié Lapiechia dans ses yeux
arrondis et son visage en pleine stratégie
de combat romain – peu importe la carapace.
Pas connaître Lapiechia lui ! Absent du dossier !
Alors lâche le dossier Mon Sergent, rien
de rien d'une vie à Fleuri
là-dedans ! Rien d'un artiste, et rien
d'une œuvre dans le plancher glissant.
Je grattais le savon comme la terre,
avec un pied, mon pied de taureau
– et pas avec un pied de chien,
pour recouvrir quelque chose, comme une merde –
trouver la rage, en rencontrer une veine
et sauter à la gorge avec les mots
au moins, ou produire de fins copeaux
de protection et les faire tomber légers
en pluie entre le dirlo et moi.
C'est à ce moment qu'il
aperçut les sandales mauves à hauts talons.
Bouche bée il a cru, a pris
en tous cas cela comme cru, vrai,
du brut à écrire à la main
dans le dossier (le mien) avec gloire.
J'ai vu alors ses yeux pétiller
et son corps se déplacer en appartement
– il recherchait les traces d'une femme,
m'a-t-il avoué ensuite, selon ses termes
(« je vous avoue que je croyais trouver... »)
avouer, croire... pourquoi pas sécuriser sa pensée !
et fouiner, flairer les placards et sentir...
Echec Mon Sergent : Fleuri porte les sandales
que vous voyez. Nulle femme, nul autre
pied que le mien en ces sandales.
Je les porte du lever au moment
de la douche. Ça éloigne les voisins
de douze centimètres, ça protège à fond,
et, ce qui est primordial, ça ramène
Fleuri, notamment mes talons, à la hauteur
des plinthes et des bas de portes
situés ici plus hauts que partout ailleurs.

Quel genre de poussins ? il a dit.
Mais ! Il en a plein mon dossier
de mes poussins ! Il veut que Fleuri
parle ! contrôler ! voir où en est Fleuri
avec ces putains de petits animaux dorés !
C'est redevenu vite Directeur des Aides,
ça veut faire un point quelque part
dans ma vie à Fleuri ; il connaît
mes poussins, qu'a-t-il besoin me demander ?
J'ai baissé la tête à Fleuri
avec une grogne d'écume bord bouche,
dirigeant les pieds-pointes de mon casque-passoire altéré
vers lui : « Je vais percer, mon sergent ! »
Des concepts oui, et pas de conceptuel ;
des poussins d'accord, et pas psychanalysés ;
des animaux aussi, et pas cultivés Mon-Sergent !



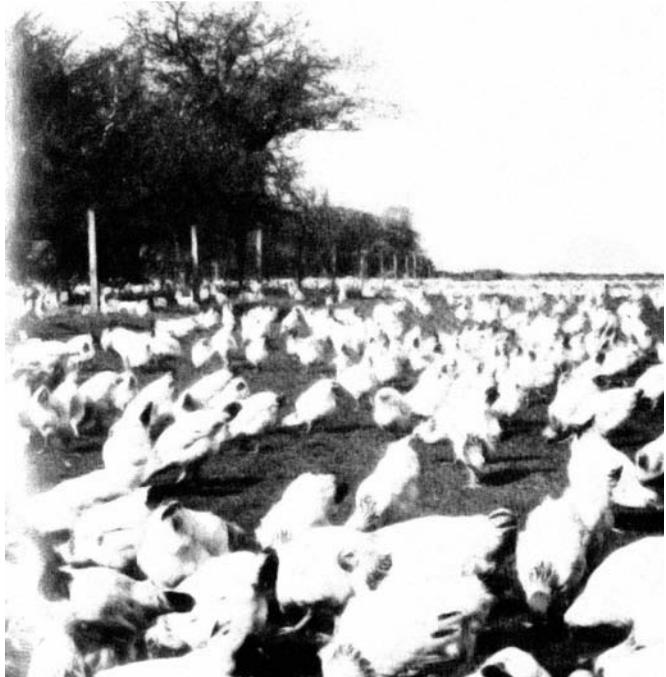
« Vous voulez tester l'altitude, Mon Éminence ? »
Mais sa grimace hautaine me fit voir
la hauteur qu'il prisait : le dédain.
Ou peut-être pensait-il que je le prenais
pour un slip d'une marque connue
dans les années quatre-vingt sacralisant les couilles
et, plus psychanalytiquement, la bite – le phallus !
– car la psychanalyse a oublié les couilles
et étayé le phallus, le totem psychanalytique.
Enfilant les sandales moi-même, je lui fis
part de ce que j'avais gardé
pour sa fine bouche d'Eminent cardinal,
de Sa Sainteté Mon-Sergent-Chef, et, le punissant
du dédain m'élèvai de douze centimètres,
me lavant ainsi de sa grimaçante offense.

« C'est la Loi du talon, Mon-Sergent ! »

Il demeura droit comme un « I », paraissant
avoir capté la plaisanterie, tandis que Fleuri
se gondolait en se déplaçant – ne pratiquant
les talons hauts que depuis quelques jours.
Depuis les hautes sphères de la féminité
Fleuri Delawaere délivra donc un autre pan
du sens de sa hauteur alliée aujourd'hui
à celle de la surface savonneuse protectrice.
C'était évident – il fallait pourtant expliquer
tout à Mon-Sergent, de *a* à *z*.

Une attaque de poussin sauvage serait amoindrie,
perché sur mes sandales, de tout effet
de surprise. Le guet-apens ne fonctionnerait pas
et grâce aux talons l'assaut duveteux
ne serait alors possible que de front.
Et l'embuscade était envisageable : le poussin
se dissimule aisément, le poussin est vicieux,
la teinte du poussin s'assortit avec
la couleur du savon de Marseille et
le fait passer inaperçu – c'est dangereux.
Mes talons lui faisaient perdre l'avantage
de sa taille, le voir venir permettait
que je l'écrase de la semelle,
l'embroche d'un coup de talon,
et l'étouffer dans la cambure était
aussi une solution dans la dure bataille.
Après, il serait toujours temps d'admirer
le vert-olive du savon avec le jaune
blond et doré du petit animal mort
et les giclées rouges de la violence.
Mais le dirlo avait oublié l'art
et se tapait de la couleur, oublié
les grandes majuscules du Centre d'Art ;
c'est que le mien s'était
fait minuscule et c'est ce qui
le faisait exister – après avoir été inexistant
pour moi exposé dans les Grandes Lettres
par le dirlo. Tout s'était retourné :
il ne voyait plus et je découvrais.

2-037



2 · 036

Après son départ – en fanfare ; n'importe
quel Sergent aurait exigé un bon clairon
même aphone, en tous cas brillant – Fleuri
demeura toute la journée sur ses talons
hauts et coiffé de son casque-passoire, car
le dirlo, s'il était parti, avait
laissé planer le danger dans l'appartement.
Une vague traînée d'avion militaire supersonique
fâcheuse, insistante, qui ne se dissipe pas.
L'air puait, ça toussait – Guitou lui-même
(pets éternels) en aurait été salement indisposé.
Fleuri fit les cent pas – en faire
vingt ou six-cents peu importe, l'impatience
compte avant tout dans l'expression ; attente...
Il n'attendait rien pourtant et plutôt
s'attendait à quelque chose. La différence
c'est l'inconnu : si on attend
c'est que c'est du connu,
s'attendre est inconnu – et certes paranoïaque.
Probablement attend-on davantage de soi dans
s'attendre à, qu'attendant les autres.
Voilà, Fleuri était à l'affût plutôt
qu'en attente de combat, aux aguets,
sur le qui-vive, toujours prêt – Mon Sergent ! –
comme les scouts, mais sans le foulard
– non-problématique puisqu'enroulé autour de son cou
et plutôt catholique – Fleuri eut la colique.

Il demeura donc sans Aides, avec appartement
blanc, poussins écrasés, et icône de dirlo
transpercée.

L.L. de Mars
Les cycles du rachat

Bien. Je propose que nous marquions un certain temps d'arrêt. Il n'y trouve rien à redire. Il regarde sans regarder, à gauche de mon oreille. Si vous y tenez, pas de problème pour moi. Oui, oui, j'aimerais assez ; juste un retrait. Pas de problème, je vous ai dit : pas de problème. Ok... Nous serons à une distance raisonnable pour observer à la verticale du mur, à hauteur d'oeil — sans le troubler — le vol stationnaire de la conscience. Laissez les détails pour l'instant, nous aborderons plus tard la question de ce qu'il va bien falloir se décider à appeler sa véritable *substance*, vous voyez? Sa détermination dans l'espace... Ce genre de petites choses qui vous donnent un certain accès à l'aménagement du monde... Et nous continuerons sur cette voie? Oui. Nous continuerons sur cette voie. Nous habiterons ici, à la fin de ce texte ; peu importe le temps qu'il faudra pour en venir à bout, peu importe le nombre de lectures zébrées pour en épuiser — même pas les propositions mais tout bêtement — le rythme, la mesure, le débit (il a l'air gêné, il me montre du doigt — en l'isolant d'une boucle dans l'air — une lettre du cartel). Oui. Les lettres elles-mêmes ; exactement. Ce sera votre unité de mesure si vous en voulez une. C'est vrai qu'on voit mieux la fin venir dans ces conditions, c'est vrai que ça adoucit la lecture. Les petits cailloux le long du chemin, si vous vouliez y accrocher une image familière. Pour une autre image, si vous préférez les images plus raffinées, des écrous noués par des bandes de plastique ou de tissu. Ça dépendra moins de votre sens de l'orientation que de votre disposition à l'inconnu. Et au bout du chemin, nous habiterons ici. Dans le musée.

Puisque nous nous sommes déjà engagés dans le musée sans être pour autant préparés à une rencontre — un retable, une prédelle, une vierge polychrome ou encore le fin témoignage d'une piété quotidienne traversée et éclairée un jour par le goût (*c'était un jour avec un saint-esprit léger dans le ciel et du vent dans les oliviers blancs*), découpée et collée dans un carnet, *membra disjecta* — voilà ce que j'appelle une rencontre! — sans nous être encore débarrassés de ce qui nous reste collé aux semelles (avec sur les épaules le poids, encore, de nos manteaux fantômes) ; puisque nous sommes en quelque sorte dans le sas où se diffuse le chant affaibli — lointain encore un peu — du musée, et puisque nous dandinons sur le carrelage en damiers, redoublés par la propreté impeccable du hall, alors attardons-nous sur tout ce que nous sommes censés faire disparaître par le regard : murs — évidemment lézardes ou taches ou peintures ou raccords ou inscriptions ou gaines sur les murs — cloisons, plafonds et planchers, la plupart du temps cadres autour des tableaux et socles sous les vierges de bois peint ; 1) les zones d'empêchement fixées — par des lampes malencontreuses, par des fenêtres rongant les bords des tableaux d'une mousse lumi-



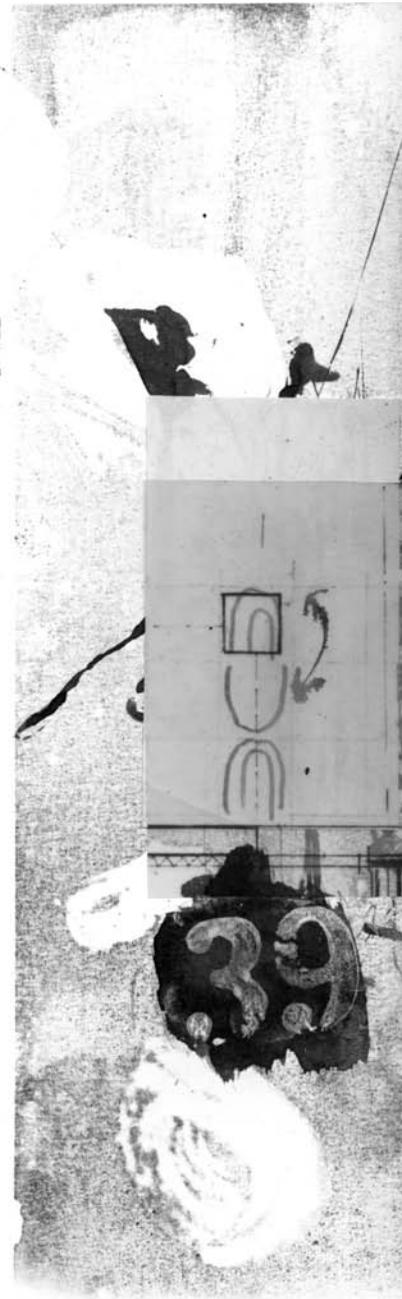
neuse, des vitrines hachant peintures et dorures dans des pièges de lumières -, et 2) les zones d'empêchement mobiles des ombres portées, des silhouettes, des chocs fluides et silencieux de convois d'ombres sans visages que nous nous acharnons à essayer de rendre transparents sans y parvenir. Tout ceci sans oublier : les craquements du parquet, les rappels à l'ordre pour un flash, un doigt trop près d'un tableau qui déclenche une alarme — « Et les conversations ineptes... » — et les conversations ineptes, oui, comment pourrait-on les oublier?, les conversations ineptes, les rapprochements hasardeux d'un profil de condottiere avec celui de la tante d'Aurillac, des coloris de Giusto di Menabuoi avec ceux du salon, ces centaines de phrases trouées par lesquelles fuit l'apparition des choses — ce sont eux les colliers de chair irrattrapables en mitose qui disloquent le monde en croyant le consolider, bruits de bouche dits mots piquant la tapisserie déjà bien molle de l'entendement — les conversations ineptes mais également les conversations définitivement non-ineptes : ce sont celles qui font vaciller notre petite raison à nous ; quelques traits imprévus ajoutés à la toile, et la voilà alourdie d'un sens avec lequel il va falloir désormais compter, quittes à le contester, tout ça pour une érudition très légèrement au-dessus du silence ; juste ce qu'il faut au-dessus de notre silence ou de nos phrases pulvérisées dans leur manque d'audace par lesquelles, pourtant, nous comptions bien éblouir celui qui nous accompagnait. Et enfin, les odeurs de parfum toutes plus dégueulasses et inconvenantes les unes que les autres dans un musée qui ne devrait sentir que la cire des peaux momifiées et le poil d'ermite, les quelques glissements de gosses impatientes que les tortures de Dirk Bouts ou les mystères italiens ont cessé de surprendre, les couleurs gueulardes de notre siècle et leurs associations jetables sur les vêtements des visiteurs.

Nous nous en tiendrons à : neuf émanations. Après, pourquoi continuer à compter? L'enfer suppose implicitement la dizaine ininterrompue, non? Imaginez-vous pauvre aimant positif galopant, amoureux éperduement de votre semblable rigoureusement positif pareil ; vous le traquez, le suprenez au bain, sautez pour l'embrasser et c'est une détonation silencieuse, voilà votre grenouille éjectée par sa mêmété irréductible. Chaque nouveau saut vous épuise et ne réduit pas d'un centimètre cette distance entre vous.

C'est elle que vous allez devoir appeler «amour», ou «raison».

Bon, hé bien, c'est pareil, nous en sommes à peu près là : "neuf" nous ramène irrémédiablement à la porte du musée et c'est reparti pour un tour de manège. Nous la poussons à nouveau, apercevons pas très loin devant nous, après le guichet et le cordon, environ un mètre soixante au-dessus du sol, le vol tendu paupière battue à peine de la conscience.

Neuf parce qu'il faut bien s'assigner une mission, puis un *modus operandi* pour la mener — nous n'avons pas la possibilité de changer les horaires d'ouverture et de fermeture du musée, alors nous trouverons mieux que ça, mieux qu'un inventaire des salles, des écoles, des siècles présentés, mieux qu'un décompte des collections et bien mieux qu'une histoire de l'art qui n'est jamais que l'écho amoindri de l'autre, la grande — neuf ce



Konrad Witz - Musée de l'Oeuvre de N.D. de Strasbourg
Sainte Madeleine et Sainte Catherine — détail

qui sera à la fois bien suffisant pour nous égarer — car ces émanations seront des lieux, maintenant nous le savons — et ce qui nous laissera tout de même encore assez de ressources pour arracher la conscience à son vol de rapace. Et peut-être pour voir le tableau qu'elle obscurcit là-bas, devant nous, qu'elle masque de ses battements gris, amples, le tableau que nous sommes venus chercher au Musée de l'Oeuvre de Notre-Dame de Strasbourg.

Convenons que ce sont les neuf pas qui nous séparent d'elle, et nous aurons notre comptant de mystère, nous-aussi. Nous aurons notre propre arbre fiché dans le ventre pour visiter notre propre vie en traînant les pas ; des oiseaux lourds, des enfants à moitié idiots, en alourdiront les branches ; et avec un peu de chance une étoile de papier découpé sera fiché à son sommet par un peintre. Si nous ne cédon pas à la médiocrité, le peintre sera bon. Sinon, il sera décorateur, comme à peu près tous, mais nous n'en souffrirons pas : ayant démérité, nous n'aurons pas non plus développé la faculté de juger. Nous irons adjoindre notre couenne à la farandole pâteuse venue dans le musée — vous commencez à percevoir au long de certaines plinthes sa germination, son étendue changeante, son plan déplié un peu plus à chaque pas — train congelé des égarés venus constater Boticelli à Florence, constater Michel-Ange à Rome ou constater De Vinci à Paris.

Notre petite affaire faite, nous pourrons mourir à nouveau parmi les nôtres. Mais aujourd'hui vous m'accompagnez pour le grand jeu, le grand frisson, nous allons faire une rencontre, une vraie rencontre. Ce sera un tableau, dont les contours dessinent maintenant faiblement une Annonciation, neuf pas devant nous.

Commençons petit, avec ces neufs émanations perturbatrices, ces neufs petits inconvénients, de ceux qui hérissent la route de tout visiteur de musée.

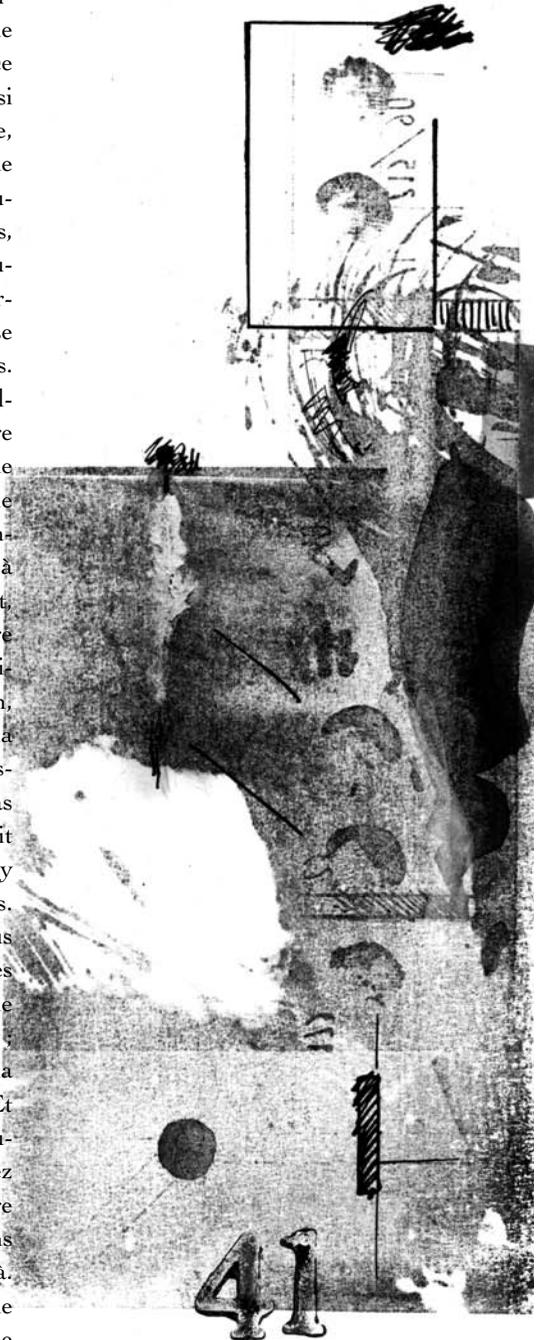
Nous ne gagnerions rien à faire de ces émanations des régions ordinaires de l'agacement muséal. c'est la règle : mauvais textes = mauvais cut-up. Il nous faut un agacement à la hauteur de notre ambition. Nos amis n'ont-ils pas eux-mêmes en commun des exigences sans appel sur la qualité de leur bonheur? Et sur la qualité de leurs ennemis? Hé oui. Voilà. À chaque fois que vous vous posez la question, voilà ce qui les rassemble. Un minimum de cohérence : nous sommes bien venus ici pour nous grandir un peu, ce n'était pas que le prétexte de boire une orange chaude à la cannelle ni d'augmenter notre collection d'images, nous avons fermement décidé un moment que nous allions nous élever. C'est ce qui nous a fait lever ce matin. Et il y a de quoi faire, ici. Deux de ces tableaux ridiculisent pour l'éternité la prétention de tous les négoces du monde, de tous les mariages du monde, de tous les manifestes du monde, de tous les voyages, réformes, marchés, nations, de toutes les guerres du monde à s'ajouter au sens, à l'histoire, à l'Immense Définition Éternelle Anthropologique ; n'importe quel pape, empereur, président d'entreprise ou de république est un corniaud indigne de laver les pinceaux de Konrad Witz, n'importe quel événement est indigne de s'ajouter au corps d'une humanité dont la peinture de



Konrad Witz occupe toute la place. Roi? Président de république? Peau morte, pellicule tombée, égarement de cellules surnuméraires à balayer de l'anatomie humaine. Le monde est tout ce qui reste quand on a cessé de parler de peinture, c'est-à-dire d'humanité. Un léger flottement au-dessus de la table et des cafés, un animal roulé dans les respirations et les fumées de cigarettes qui suivent une bonne conversation. C'est le monde : un sentiment de vide suspendu entre nous au-dessus de nos têtes inclinant à une tendre pitié. De ça, plutôt que nous sommes au courant, oui! Sans quoi, ce n'est certainement pas une pinacothèque que nous aurions choisi, aussi loin de chez nous, aussi peu prestigieuse : un cinéma aurait fait l'affaire, aussi bien, ou quelques acides, des champignons mexicains, un tour de danse, une bonne baise. Mais vous m'avez suivi jusqu'ici ; et c'est pas seulement par curiosité. Des milliers de satisfactions minables, décevantes, échangeables, vous auront beaucoup plus miné qu'une vie sans joie ne l'aurait fait : les artifices rendent incroyant, et la visite au musée est votre dernière retraite, la dernière possible avant le plongeon le retour et la prise rapide dans la terrible lourdeur des hommes.

C'est certain, que vous allez devoir concéder beaucoup, qu'il va vous falloir renoncer à deux trois milles trucs pour voir décoller du mur autre chose que quelque vagues silhouettes peintes. Je ne suis même pas sûr que cet abandon vous plaise tant que ça. Au début, sans doute ; mais vous ne manquerez pas de vous apercevoir assez vite combien tout ça va vous rendre seul. Plus vous tenterez de faire de cette expérience une histoire à raconter, un moyen d'approcher un visage amical ou un club accueillant, plus vous devrez convenir que le silence est plus efficace pour vous faire des potes. Regardez-les : ils se barrent en courant vos interlocuteurs désirés, ils vous trouvent abominable, abominablement chiant. De toute façon, vous venez de vous rendre compte qu'au moment de leur adresser la parole votre mâchoire est tombée par terre. Allez-vous vraiment la ramasser? Depuis combien de temps exactement une conversation ne vous a pas fait jouir? À quoi bon... Si nous retournions voir plutôt ce délicieux petit tableau, hein? Le petit tourbillon orangé de la crucifixion de Barthélémy d'Eyck? vous voyez? C'est parti. Neuf fois.

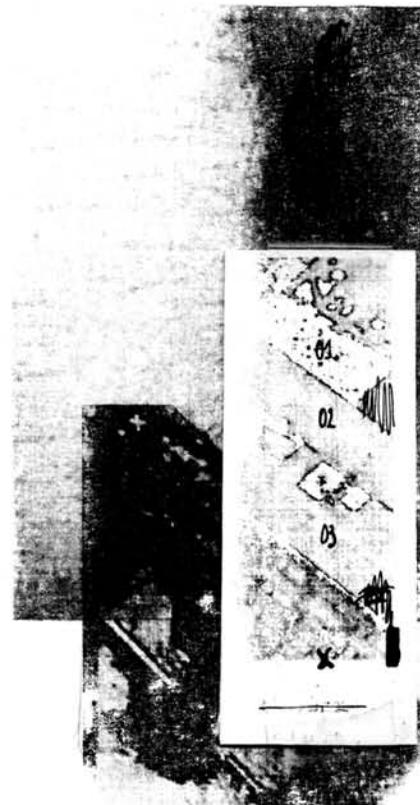
Et puis de toute façon c'est trop tard, il ne fallait pas commencer : vous pensiez consacrer votre regard à des petits moments d'évasion, des petites retraites privilégiées et hop, retour au bercail? Raté : le regard excède le regard et vous voilà voyant *tout* sans discernement possible, avalant *tout* : les plus petits détails clinquants du monde visible vous en révèlent toute la puissante abomination continue ; l'œil du jugement n'a pas de paupière. Et que la perspective du gain éventuel ne vous réjouisse pas plus car non seulement vos chances de victoire sont faibles mais — et vous le comprenez enfin — la valeur de cette fortune est soluble dans le regard de tout autre que vous. Tant que vous n'aviez pas fait le chemin, vous pensiez sans doute à quelque chose comme un apprentissage. Et vous êtes nu, déjà. Cette menace de dépouillement ne vise pas vraiment à vous inquiéter : elle est vouée à nous conduire une première fois, allusivement, vers le but de



notre visite ; prenez-là pour un mirage, un signal fugace dans lequel vous pourrez déjà apercevoir le déshabillage de la conscience auquel nous nous préparons... Neuf fois, nous l'éplucherons ; nous l'effeuillerons des travestissements qui ont fini par former autour d'elle une coque si impénétrable que plus personne ne sait ce qui bat si faiblement derrière cette armure ; on aura préféré balancer la conscience dans les vieilles lexicologies faute de savoir où aller désormais avec elle... Elle avait fini par provoquer un sourire assez emmerdé. « La conscience ? mais putain vous débarquez mon vieux, la conscience, franchement », effectivement, on doit avouer que fardée neuf fois comme une pute transcendante ou biologique ou phénoménologique ou cybernétique etc., qui aurait envie d'être vu pendu à son bras ? Il y a des régions péquenaudes en pensée où personne n'a très envie de salir ses bottes. C'est injuste, oui, c'est injuste, mais la plus belle fille du bal peut elle-aussi finir sa carrière dans les champs à épouvanter les piafs avec une branche dans le cul.

« Il nous faut un agacement à la hauteur de notre ambition », voilà ce que j'écrivais un peu plus haut. Oui, je veux pour nous de grandes perturbations, de grands empêchements, ce sera le prix à payer pour sortir de ce musée TROUBLÉS, c'est-à-dire HORS DE NOUS. Sinon rien. Les bruits de bouches provoquent des démangeaisons partout, mais nous sortirions abaissés de notre errance si nous choissions pour obstacle ce qui se fait passer pour de la parole humaine et qui n'est que la boîte à pharmacie de l'entendement. Une toute petite errance, d'ailleurs, une quête de salle de bain. La plus puissante émanation perturbatrice d'un musée n'est rien moins que l'apparition d'un autre musée, d'un pan de mur caché dans un mur, d'une résonance familière en repli dans une résonance blanche que l'on croyait inconnue, d'un sol de mosaïque arpenté quelques milliers de kilomètres et quelques années plus tôt fossilisé miraculeusement dans le pavement d'un tableau ; c'est Perugia à Munich, La Flandre à Venezia, une tesselle qui déchire le rideau de l'espace et du temps, un bon tour de mauvaise main. Ou le contraire. Cet émerveillement a lui-aussi un prix, nous l'appellerons donc : le *prix du prix à payer*. Ce sera chaque jour un peu plus profondément dans le goulot. Mais putain comment pourriez-vous souffrir de la solitude qui est la condition optimale d'apparition du tableau qui nous attend ? Vous commencez à y voir plus clair ? Oui, je commence à vous suivre. Bien. Oui, très bien, nous allons insister jusqu'à l'usure, jusqu'à la rupture de toutes les bandes, sur cette traversée-là ; nous traverserons donc neuf salles d'un musée déplié comme une monade un jour de Jugement où nous assisterons ni plus ni moins à neuf strip tease de la conscience sur une petite musique de fond à l'italienne, une âpre croisière fendant le corps même de l'amour (vous reconnaîtrez au passage quelques maillons fauchés à la *Vita Nova*) ; et nous pourrons peut-être, enfin, voir un tableau. Bien. Vous êtes nu. D'accord.

C'est dans cet état de nudité que je vais vous laisser, à l'entrée du musée.

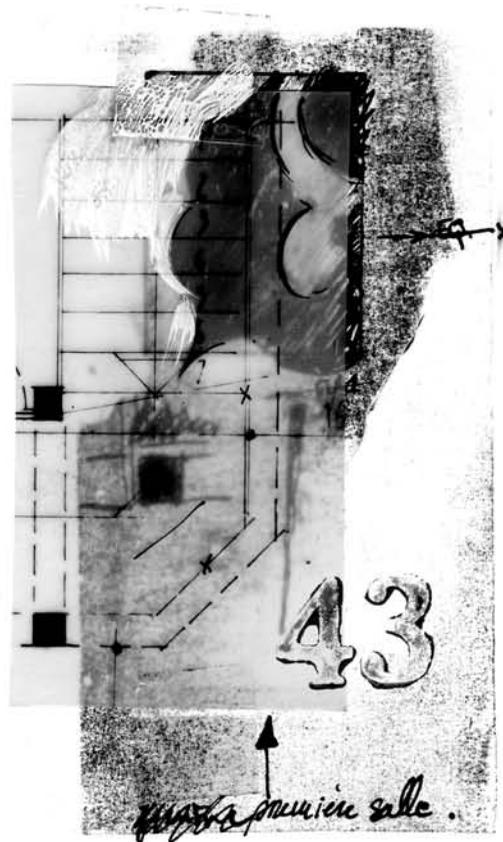


42

Je vais poursuivre seul le chemin, franchir seul le guichet où on m'informe que la petite *Madonna con Bambino* de Lorenzetti est enfin restaurée ; et je vais vous demander de m'attendre là. Avec pour seule explication cette déclaration obscure, dont il vous faudra bien vous satisfaire : même si tous ceux qui en possèdent les clés et qui en cadennassent les salles vous affirment le contraire, on n'entre pas nu dans un musée. Ni déguisé. Je vais donc passer devant et dégoter de quoi vous couvrir.

J'avance, et à chaque pas les battements d'ailes sont un peu plus indistincts : c'est une vibration rapide, grise, oscillant sur un axe invisible, derrière laquelle quelques taches organisent un début d'histoire ; les lacérations haineuses, profondes, les griffures qui se sont acharnées sur les figures humaines n'ont pas réussi à en dissoudre complètement les contours ; ce sont donc des corps évidés de leur peinture qui grésillent ; les emplacements des yeux, du coeur, du sexe surtout, sont saturés d'entailles nerveuses. Le Saint-esprit vissé sur le bras tendu de la silhouette de gauche a échappé à la rage des iconoclastes, allez savoir pourquoi... On supposera l'oiseau trop innocent, ou trop visiblement plein de lui-même — un oiseau de proie éduqué à la chasse — pour suggérer un sens symbolique digne d'être détruit. Pourtant, il n'est pas réellement vissé à son maître et ce détail — qu'une attention irritée par la charge du décor et des figures, par la destruction des décors et la destruction des figures, noyée dans ces perceptions concurrentes du petit tableau de bois (son histoire, l'histoire qu'il sert et son historicité) ne peut que manquer — saute maintenant aux yeux : le faucon, aveuglé pourtant par son capuchon de cuir rouge, quitte son maître pour fondre dans un instant sur la silhouette de droite. Il n'est pas un oiseau, mais un *départ*. Malheur à lui si les iconoclastes avaient été plus attentifs, il n'aurait pas manqué de se défouler sur un *départ* aussi lourd de menaces : le bouillonnement de la *Chair à venir* est peut-être masqué par le maphorion de la mourante, il cache mal sa nature abominable : c'est une soupe de vers qui dévore le ventre et déforme le tissu blanc. Impossible de savoir si la couleur du tissu a elle-aussi subi les sales tours agressifs du temps et des barbouilleurs, ou si le tableau fait dans le ciel de Dieu qui couvre les épaules de la Vierge une béance terrible. Comment une *Annonciation* est-elle devenue une dormition épouvantable? Mystère. Le volet semble avoir été peint de la même main que *l'ensevelissement des onze mille vierges*, mais impossible de savoir où je me trouve... Il ne devait pas avoir de vestibule avant le corridor des fresques du musée de Brera... Un archer décoche une flèche pour protéger le corps de Marie des attaques de l'oiseau. Tracé sur l'éternité, ce trait semble passer à côté de sa cible : en prolongeant sa course du regard, il semble que la flèche soit destinée à une figure hors du champ. Une seule chose est sûre : parmi les copeaux de bois grattés et tombés au sol sous le petit tableau rhénan, je distingue nettement les miettes de la raison qui tenaient à son cul les plumes de notre conscience arrêtée dans son vol.

Puisque je ne suis pas encore trop loin de vous, que je suis à portée de

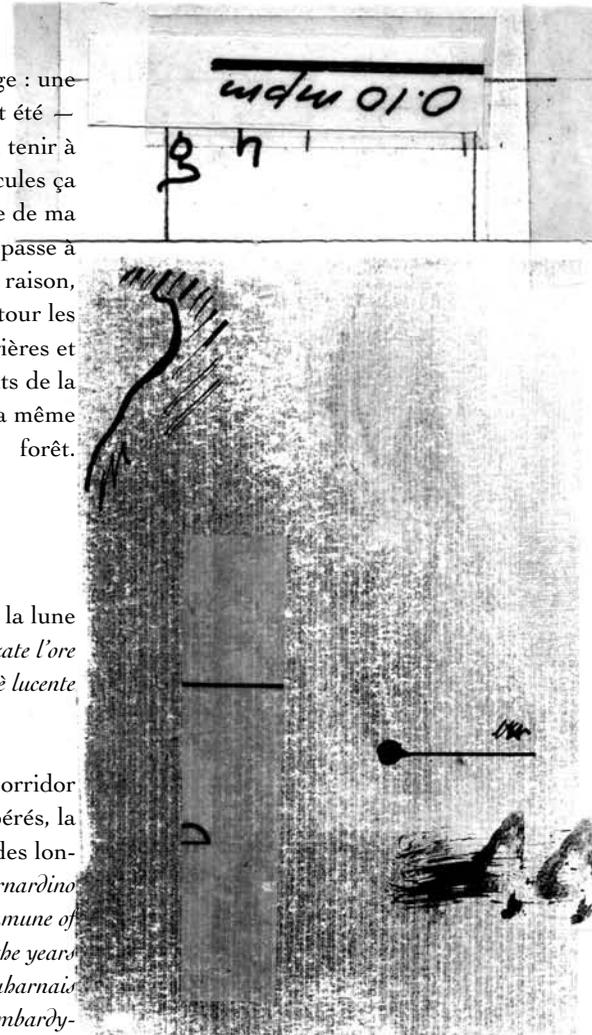


voix, je peux vous préciser encore une fois la finalité de notre voyage : une à une vont être proposées des manifestations possibles — elles l'ont été — de la conscience ; vous voyez, je ne crains pas d'être brutal, de m'en tenir à la pesante matérialité de tout ça, roulements billes d'acier ou vésicules ça dépendra, de vous les montrer en pleine lumière dans la paume de ma main, sans trucage, pas un fil qui dépasse pour des tours de passe-passe à la con : le poids, la taille, la couleur, les écailles de la conscience ; la raison, qui éclairera chacun de ces pétales tombés au sol, viendra à son tour les rejoindre. Chute en vrille des phénomènes et des molécules, des prières et des articulations logiques, des perceptions et des agencements de la mémoire, qui sont autant de soeurs destinées à l'abandon dans la même forêt.

1) la lune

*Gia era quasi che aterzate l'ore
del tempo che onne stella n'è lucente*

La première salle qui nous ouvre au musée de Brera est un long corridor lumineux. Le sol y vibre comme une patinoire de pas réverbérés, la lumière y est puissante sans blesser les contrastes ni les nuances des longues séries de fresques de Bramante, de Luini. « *The frescoes by Bernardino Luini from the Villa Pelucca in the vicinity of Monza, now part of the commune of Sesto San Giovanni and converted into a nursing home, entered Brera in the years 1821 and 1822, when the building, residence of Viceroy Eugène de Beauharnais during the Napoleonic period and passing into the hands of kingdom of Lombardy-Veneto in 1816, was about to be sold to private individuals.* » Si nous n'avions pas laissé les grains de voix humaine se dissoudre et se disperser parmi les photons, les molécules de faux parfum français, la poussière, la confusion des pensées, des interrogations confuses de la foule, nous aurions appris avec quelle brutalité les fresques avaient été détachées pour être reportées sur des panneaux de bois ; dans quel désordre elles avaient été choisies, semées avec désinvolture à Berlin, à Washington, au Louvre ; nous aurions appris à maudire l'empressement de Stefano Barezzi pour ces craquelures nombreuses écalant comme un oeuf dur les couleurs et la chaux. Et nous n'aurions plus rien vu. Nous aurions suivi une piste de phénomènes en chassant une autre. Nous ne serions pas parvenus à nous rendre translucide le serpent de chair et de tissu hérissé de fanions rouges duquel siffle pour s'atténuer aussitôt dans la bouillie de murmures et de claquements de sandales la voix aiguë du guide anglais. Le démembrement hasardeux du cycle des fresques troue les phrases du guide de longues périodes blanches dans lesquelles s'insinuent les routes, les voies ferrées, les paysages traversés, les entrées de tous les musées ou vient s'éteindre, dans la plus grande



confusion, le sens supposé de ce gigantesque puzzle. Ces moments de troubles sont idéaux pour commencer à séparer l'indéfini, tracer dans la soupe indistincte moléculaire le fil par lequel nous allons pouvoir isoler des entités dans le corridor de Brera. Pour commencer, au moins deux entités.

La suspension de la parole du guide est accompagnée par un grésillement accentué de la conscience, bain de bactéries dont le milieu naturel est l'oeil du spectateur. Elle s'y développe au chaud, s'y épanouit, tapisse la rétine.

La conscience, nourrie de ces lacunes de la parole humaine, commence à ouvrir entre le train des touristes et la fresque un espace par lequel peut se glisser le sens. Le trait de coupe enfin opéré entre ces deux flux, c'est dans

le détachement vif d'une semelle prise d'un faisceau de fils de bitume chaud que les silhouettes des visiteurs se décollent de leur double peint : nous découvrons, derrière chaque promeneur venu constater ici que la peinture ne peut rien pour lui, une silhouette ferme s'ébrouant, libérée de son fardeau américain, japonais, allemand.

Les baigneuses aux cheveux de principe, seule touche de principe dans une peinture hors de tout principe — perdues si loin d'une iconographie disloquée par l'histoire que leur actualité (pour toujours) est celle du bain et du bain seulement — offrent à la conscience un deuxième état de la séparation (la naissance d'Adonis n'est plus qu'un sifflement incompréhensible dans la gorge du guide).

La chair bouillie et amorphe des touristes a besoin du sol pour tenir en vie, elle flotte à l'abandon au-dessus de paires de jambes variqueuses et molles et blanches et lourdes à l'endroit où des corps de baigneuses en suspension

— séparant pour nous entre le bas et le haut, à la hauteur des reins — dessinent le cadre de ce qui vivra toujours et celui de cette masse de matière humaine qui commence déjà à faire flaque pour la conscience.

Sans se défendre à peine, guide et voyageurs ont perdu le rythme, éclatent à leur tour hors de leur continuum, renvoyés à l'indistinction. Dans un bruit de mastication qui perturbe et agace le travail de la conscience, chacun d'entre eux est happé par les jointures du carrelage du musée de Brera.

La première baigneuse éprouve la fraîcheur de l'eau et ne s'y enfonce qu'au genou. La seconde baigneuse clôt cette première parenthèse du bain clapotant à ses fesses. Au premier tiers de la fresque, un premier tiers du convoi disparaît dans des claquements de bulles et des chuintements de chien malade. La troisième baigneuse aux fesses puis la quatrième au nombril puis la cinquième à la cheville puis la sixième à la cheville puis la dernière hors du bain, toutes, deux à deux, ouvrant et fermant les parenthèses à des profondeurs inconciliables, fesse à fesse, cheville à cheville, et bien entendu, infiniment, celle qui vient avant, et celle qui suit après.



Bernardino Luini - Musée de Brera (Milano)
fresque des jeunes filles au bain (naissance d'Adonis)

2) mercure

*di fuor mostro allegranza
et dentro dallo cuore struggo et ploro*

Input 1. Ce n'est pas la salle attendue. **output** 1.hein?

Input 2. Ce n'est pas la salle du petit **output** 2. Christ

Lorenzetti où nous nous sommes préparés à
voir frétiller le pied grassouillet de l'enfant
Christ enfant

enmailloté (nous nous sommes affutés depuis
les livres : nous avons déjà les pieds en tête —
Jesus

ils pointent depuis sept cent ans d'un cocon
bleu zébré d'un ruban large et blanc — et éga-
lement le périmètre,

Input 3. ou bien nous nous attendons à être **output** 3.

avalés par l'oratoire de Mocchirolo mais rien
de tout ça, ce n'est pas non plus la salle des
bleus giottesques ce n'est pas la voûte peinte
creusant le musée

Input 4. Celle que j'avais prise pour du **output** 4.
Giusto de Menabuoi Padova?

Input 5. Le couloir s'est redoublé, le corri- **output** 5. ?

dor de Brera s'est ouvert sur le mot corridor,
c'est le mot corridor dans lequel je me suis
engouffré, marchant un bon moment dans
l'obscurité juqu'à ce que mes yeux taquinés
par un bouillon insaisissable en assemblent les
taches lumineuses ; et c'est le corridor
inverse, c'est celui de la fin de la visite, c'est le
dernier couloir du palais aux diamants qui le
poursuit, qui prend sa place

Ferrara?

Ferrara, Palazzo Dei Diamanti

Input 6. On pourrait imaginer que la **output** 6.

matrice est vidée à fond, épuisée, raclée
comme une peau tannée, que le XVIIe siècle
ne pourra que hoqueter une scène tellement
rejouée, brûlée à Strasbourg intacte à Venise
écaillée à Florence redoublée à Assise, on s'at-
tend à un ferme ennui, à une danse d'ours pié-
tinée ; mais une telle matrice est infiniment
ouvragée par le sens, elle ne se laisse pas
lâcher. On n'en finit pas avec elle ; chaque

Simone Martini, Uffizi, Firenze

Fouquet, Condé, Chantilly,

Duccio, Pinacoteca Siena,

Fra Angelico, San Marco, Firenze,

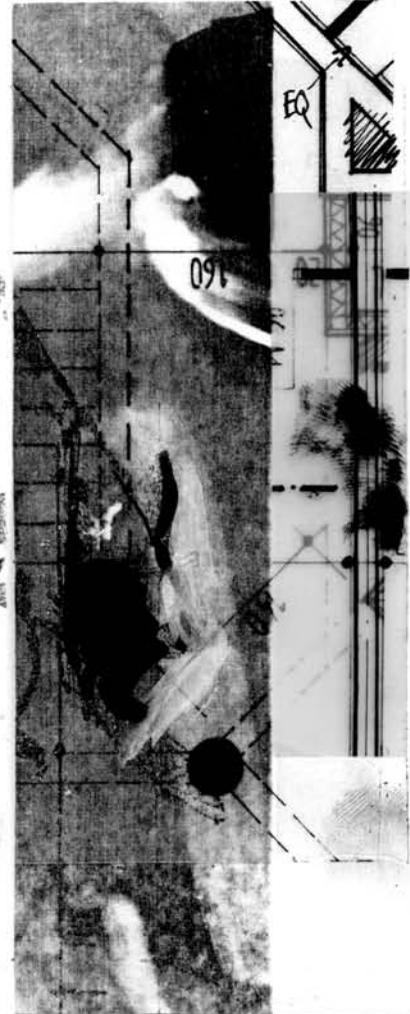
Veronese Uffizi, Firenze,

Andrea Del Sarto, Galleria Palatina,

Firenze, Benedetto Bonfigli,

Galleria Nazionale dell'Umbria,

Perugia, Melchior Broederlam,



tissu cache des doublures multiples dont le fil s'enroule et se déroule sans se retrouver jamais vraiment, trames mouvantes et jeu de Yi King. Toutes les prières des croyants ne suffiraient pas à épuiser la litanie des rubans d'ADN bouillonnant dans la figure ouverte que creusent les contours de la vierge. Double spirale de la parole humaine dont le ressac concurrence l'inépuisable mer, l'ivresse assourdie qui bourdonne aux tempes quand toutes les bouches prononcent dans la prière une variation singulière sur le nom de Marie, rubans infinis de chair partagée par les prieurs jouant et apaisant la figure découpée de Marie, voilà moins que le tour joué par la peinture au commencement sans limite d'une première vibration, d'un petit coup de queue de la salamandre rose battant le ventre de Marie, c'est la lunule de chair, le serpent vivant. Le fond d'or, ou d'azur, ou d'arcatures, ou de flocons, ou d'assemblée, ou de chaux blanche, de marqueterie ou de cadmium, toute tenture est bonne pour accueillir la mise en scène la plus pauvre et la plus immense du monde : une parole flottante à laquelle la peinture donne un corps, une jeune femme lisant, une percussion unique. Voilà ce qui, contre toute mesure, peut remplir le monde de tableaux.

Input 7. L'ange est à gauche, il ne fera, à ce sujet-là, pas exception : son aube est cette convention de lumière large pétale sans contraste à peine agité saturé au point de dissoudre les plis, jaune éclatant vu ici sous les fesses de Suzanne chez Allori, là sur le tondo de Michel-Ange des Offices et si souvent chez le Pontormo, aux fresques de Bronzino, aux grandes compositions de Champaigne etc.

Input 8. Rabattu par l'angle puissant d'un linteau de béton plâtré au-dessus de la sortie, une plaque d'ombre nette arrache la vierge au regard

Musée des Beaux-Arts,
Dijon, Cosme Tura,
Museo del Duomo, Ferrara,
Carlo Crivelli,
National Gallery, London,
Jan Van Eyck,
Cathedrale de Gand,
Gentile da Fabriano,
Pinacoteca, Vaticano,
Domenico Ghirlandaio,
Santa Maria Novella, Firenze,
Giotto, Cappella Scrovegni,
Padova, Lorenzo Veneziano,
Galleria Dell'Accademia,
Venezia, Grünewald,
Musée d'Unterliden,
Colmar, Maître de Flémalle,
Musées Royaux des Beaux-Arts,
Bruxelles, Giacomo Pontormo,
Santa Felicità, Firenze,
Tintoretto, Scuola di San Rocco,
Venezia, Rogier Van Der Weyden,
Louvre, Paris, Petrus Christus,
Groeninge Museum, Bruges,
Filippo Lippi,
National Gallery,
London,
...

output 7. Cousues entre elles, ces surfaces de jaune font un rectangle monochromatique de 3,2 m2.

output 8.?



Input 9. à la faveur de cette disparition qui retourne les usages de l'Annonciation comme un manteau, la cuisse de l'ange envahit toute la visibilité possible. Ce n'est plus que du jaune, du tissu, qu'un tirage.

output 9. On voit l'ange. Pas la vierge.

Input 10. C'est l'absence frontale d'ambiguïté qui, évidemment, interdit de voir ce qui fend le tissu. Un certain excès dans la direction de l'intelligible: une leçon dont la clarté fait rougir.

output 10.

Input 11. Alors que d'un seul tenant (invisible, il est invisible en toutes ses parties) cet ange de peinture négocie pour nous un espace où nous pouvons être les spectateurs sans distance d'une scène dont les quatre piliers sont pourtant a) *une seule fois*, b) *un jardin*, c) *un murmure*, d) *une seule femme*, nous voyons, afin d'être hors du son. Nous voyons, et c'est ce qui établit notre relation dans la distance du son ; ne pas sentir le souffle de l'ange et c'est le monde qui peut se dérouler devant nos yeux dans le silence de Dieu. Debouts devant l'image.

output 11. Marie entend. Nous voyons.

Input 12. Sous la cuisse, son vêtement est fendu comme un fruit mûr d'une entaille. Elle est courte, profonde. C'est un cul-de-sac.

output 12.

Input 13. Les bords de cette amande souple s'ourlent autour d'une trousse de soie rouge.

output 13.

Input 14. Un ruban les retient d'un trop grand abandon, il interdit l'exploration de ce qui invite pourtant au regard : l'accroc recousu dans la trame du récit immobile, dans la scène d'un théâtre indivisible de la chair mariale, dans la peinture sacrée *Pierre, bois, toile, prière*.

output 14. Uterus
Uterus
Uterus (cf. XVIIe, *vas deferens*)

Input 15. Au moment où j'essaye discrètement (*no foto — kein Photo — no photo — pas*)

output 15. ?



de photo) de prendre une photo du cartel pour
retenir le nom du peintre de l'Annonciation ?
fermant la visite Palazzo dei Diamanti de
Ferrara, le gardien se réveille en sursautant ;
deux ou trois écrous tombés du croupion de la *invalid command*
conscience font résonner la grande salle de
l'escalier, large, plongeant, je m'y engouffre,
c'est déjà l'air et c'est déjà la lumière tant pis

3) vénus

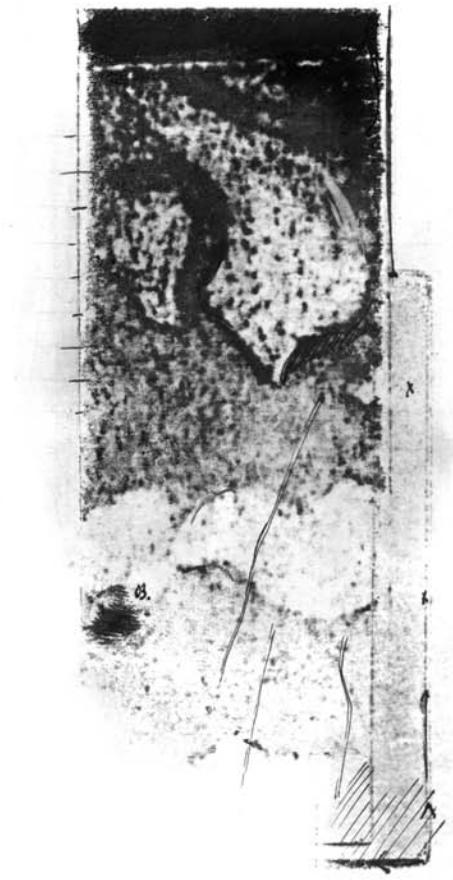
*morte villana, di pietà nemica,
di dolor madre antica,
giudicio inconstabile gravoso*

Après avoir épuisé tous les musées du monde, après avoir enfin fait le tour
de toutes les retrouvailles, après avoir rencontré dans la chair tout ce sur
quoi nous nous étions bâtis dans les livres, il restera encore ce deuxième
étage de la fondation Horne qu'aucun livre ne renseigne, où nous n'avons
personne à retrouver, où les visiteurs sont si rares qu'ils sont eux-mêmes
effrayés par la résonance de leur pas dans les salles désertes.

« C'est Tobie, suis-le, il croise le chemin des héros, il se fraye un chemin
inverse dans cette foule égarée traînant des pieds, il demande à qui passe
une destination éventuelle et tu le vois là, tournant sur lui-même, minus-
cule dans une foule d'adultes, paumé dans le frottement des tissus, des sel-
les, essaye d'imaginer ça avec des chevaux, des armures, des chameaux, je
suis pas sûr qu'il y ait des chameaux mais peu importe, c'est une déban-
dade de héros, et donc... Et donc aucune oreille humaine n'entend les sons
grotesques et plaintifs qui sortent de leur bouche, rien, Tobie lui-même
entend que dalle, et si une seule de ses paroles à lui atteint tout de même
l'oreille d'un des voyageurs, pas une seule d'entre elles n'atteint l'entende-
ment ; leur entendement, c'est un vague lieu
de stockage de leur mémoire perdue. »

Le type qui parle à sa compagne devant le petit tableau de la fondation
Horne évoque Tobie comme s'il lui avait lui-même caressé les cheveux. Il
regarde l'enfant sur la peinture et son regard traverse six siècles comme
une vague manche de pull, il est tout près, son aisance me fait bouillir de
jalousie. Qui oserait s'approcher encore plus près de la peinture?

« Tobie observe le manège des offrandes : une file de vénéralants, certains
ont voyagé très longtemps et collent à leurs vêtements, ils luisent, ils sont
poisseux et crevés, leur souffle est terrible à entendre, ils ont l'air de porter
le soleil sur leurs épaules et de brûler sur place... Ils sont plus ou moins
attirés, ils sont attirés tu vois par la contagion lumineuse qu'ils espèrent



d'un contact physique avec un héros... C'est comme ça, ils espèrent juste un peu de grandeur, et il n'y a pas d'autre signe de grandeur disponible. Pas dans leur vie en tout cas. Il y en a certains qui profitent de l'état d'abrutissement de ces pauvres créatures perdues dans la mort — car c'est ça, tu vois, cette clique de héros, ils sont perdus dans la mort, ils sont debout dans la mort, c'est comme une érection que rien n'arrive à arrêter — donc il y en a qui profitent de cette confusion pour faucher un bout d'étoffe, une pièce de cuivre d'une armure, une plume. »
 La jeune femme a l'air très sincèrement accablée par son récit, de toute évidence les héros viennent de se matérialiser dans sa conscience et ils la piétinent.

« Ils se faufilent jusqu'à eux. On vise un héros disponible, on repère à ses armes ou à son toupet s'il est fils d'Apollon ou de Poséïdon, on s'agenouille un petit peu, on dépose le truc à ses pieds. On renifle, on attend un geste. Aucun code n'ayant été clairement établi à ce sujet, n'importe lequel fait l'affaire — et basta.

Là où Tobie s'intrigue le plus, c'est devant l'attitude des héros eux-mêmes : ils ne semblent pas vraiment à leur affaire, leurs gestes sont confus, et de toute évidence aucun d'entre eux ne sait très bien ce qu'on attend d'eux précisément... Ils acceptent indifféremment n'importe quelle offrande destinée à n'importe quelle créature de n'importe quelle classe, daimones, hommes métalliques, la grande usine en vrac, et ils rangent furtivement leurs babioles tu vois, ils craignent sans doute que quelqu'un s'aperçoive de la supercherie... »

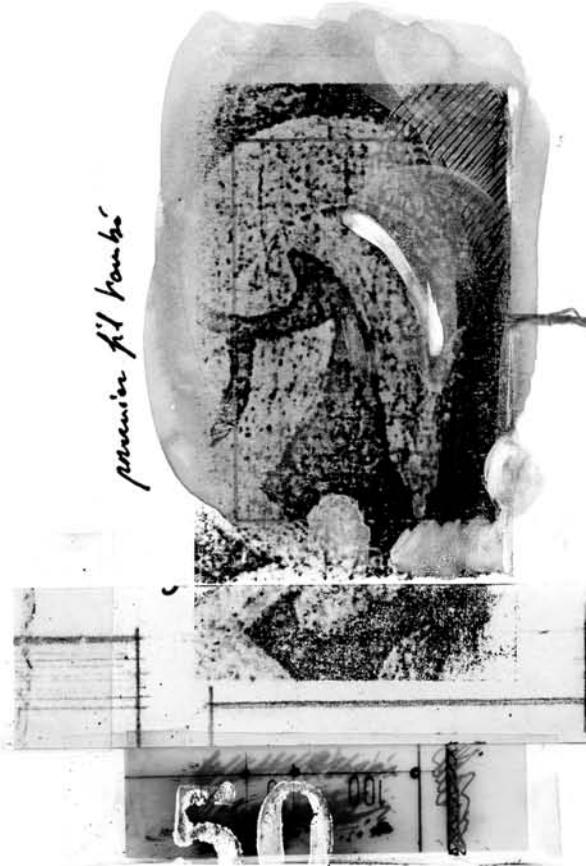
C'est le premier clignotement du tableau de la fondation Horne.

L'ange, l'enfant, le poisson et. (et ?)

Tobie ne s'attend pas spécialement à trouver l'argent de son père, mais comment pourrait-il faire autre chose que partir à sa recherche ?

« Tobie trace comme un fou, il sillonne le pays, est-ce qu'il sait que cet affolement le conduira vers un guide ? Est-ce sa foi qui le guide vers l'argent promis et le pousse à cette supercherie pour attirer un ange, ou est-ce la perte de foi d'un enfant pleurnichant dans le désert servant d'appât à Raphaël qui est le vrai dessein de Dieu ? Dût-il traverser dix fois des situations aussi ridicules que ce jeu d'offrande, comment pourrait-il ne rien faire — même de futile, même de magique, même de dansé ou chanté ? — bref, Tobie on the road, Tobie dans les choux, Tobie sur les sillons de la petite histoire destinée à devenir une articulation insoupçonnée de la grande. »

Et pour nous, dans le deuxième clignotement du petit tableau de la fondation Horne, mystère égal sur la chair de Tobie et sur celle



Le petit Tobie et l'ange Raphaël
de la Fondation Benjamin Horne (Firenze)

de l'homme du XIVe siècle qui s'est tenu la première fois devant l'image de Tobie, devant le orange inouï de la cape et des chausses de l'enfant, mystère égal dans la distance qui fait d'un siècle l'équivalent d'une année. Qui s'en fout désormais ? et l'ange à sa gauche, à notre gauche mais à sa droite, le guidant à travers un récit qui ne gagnera pas sa place dans le Texte mais s'ouvrira dans la peinture. Nous avons d'abord tenté, d'une part parce que cela ne nous était pas adressé et d'autre part, il faut bien le dire, parce que ça nous agaçait, de maintenir la parole du visiteur dans l'indistinction d'un bourdonnement. C'était évidemment impossible de tenir longtemps cette position ; sans qu'il soit bien possible de distinguer dans le flux ronronnant le moment où ses parties ont pris la forme distincte et martelée de mots intelligibles, et nous voilà également ses auditeurs, ça ne fait pas un pli. Et nous y prenons goût. Nous apprenons en l'écoutant que Tobie n'aurait pas pu s'en tirer tout seul, qu'il lui fallait au minimum un archange pour connaître les dosages exacts de fiel et de foie de poisson et redonner à son père un regard d'homme ; vous apprenez également comment il fut perdu, ce beau regard d'homme debout — lui-aussi — contre son siècle d'impiété et d'idiotie : le voici allongé sous un arbre, dans l'ombre dite bleue — feuilles hautes, vernissées — tirée (c'est une image).

Le pépiement des oiseaux le repose. Pourquoi se méfierait-il ? les nuages passent et déplacent d'amples nappes sombres sur la plaine, c'est un moment de répit.

« Lorsqu'il se fait chier dans les yeux, il compte bien s'en tirer avec un juron et un revers de manche. Mais ça ne va pas du tout se passer comme ça. La fiente acide va lui bouffer les yeux, ils pourriront dans leur coquetier d'os et adieu la peinture. Alors, tu vas me dire : quelle peinture ? Qu'est-ce qu'un berger déporté à Ninive aurait bien pu voir passer dans sa vie comme peinture ? »

Impossible maintenant de savoir si l'assombrissement du petit tableau de la fondation Horne vient de l'abaissement de notre paupière ou de son clignotement à lui. De l'abaissement de la paupière immense d'Horus. Le mystère de cette chair-là, l'impossibilité de recourir aux catégories illusives de la substitution, de trouver la position idéale perdue de l'observateur, ce mystère comme mystère — même pas pour ce qu'il recèle — est encore trop éloigné de nous. Avant de trouver le bon fauteuil historique pour regarder Tobie, il faudrait déjà trouver le bon fauteuil pour le mystère ; puisqu'il n'est pas question d'approcher le mystère, changeons-en : la conviction qu'un monde s'ébranle et se déchire devant nos yeux dans le choc agrandi de reptiles grossièrement animés, comment s'est-elle dissoute dans une salle de cinéma projetant « le monde perdu » en 1925 ? Ceci au point de creuser entre l'écran de tissu et nous une distance impossible à rattraper ? Qu'est-ce qui s'est perdu exactement ? Les enfants ne sont-ils



plus des enfants ? par une étrange contorsion du temps, les dinosaures se seraient-ils rapprochés de nous, nous seraient-ils devenus si familiers qu'un désordre dans leur mise en pli ou une chaloupe exagérée de leur gros cul nous choque ? Et si l'illusionnisme est tombé, ce qu'il nous faudrait retrouver — ce qui est impossible, rigoureusement — c'est l'état de nouveauté de leur apparition et non de leur disparition. Et l'historien n'a rien à se mettre sous la dent que la disparition. Son illusionnisme à lui est de viser l'apparition pour nous plaire, parce qu'il sait que nous aimons les histoires et comment nous les rendre plus vraies. Il y a comme un *tramonto*, comme un soleil derrière la montagne, naissant. C'était dans la lumière d'un projecteur derrière deux colosses de pâte à modeler hauts comme des mains et c'était à couper le souffle. Ça, on a pu le dire, et on pourra encore longtemps. Nous l'évoquerons, souvent. Mais. Mais notre poste d'observation, maintenant, avec la vieille bobine devant les yeux, ne laisse pas moins de galaxies entre la terreur que ces vieilles illusions ont provoqué et la présence de Raphaël à côté de Tobie sur le petit tableau de la fondation Horne. Dans cet état d'abandon, je me laisse surprendre par l'incroyable douceur de la paume de la main de l'archange Raphaël qui prend doucement la mienne ; il me conduit vers la quatrième salle, la salle qui n'est pas plus du musée de Brera que du Palazzo dei Diamanti que de la fondation Benjamin Horne, mais du Louvre. De cette partie tranquille où Bellechose nous accueille. Puis Enguerrand Carton. Et sur notre droite, tournant le dos aux baies de la salle des peintres français du quinzième siècle

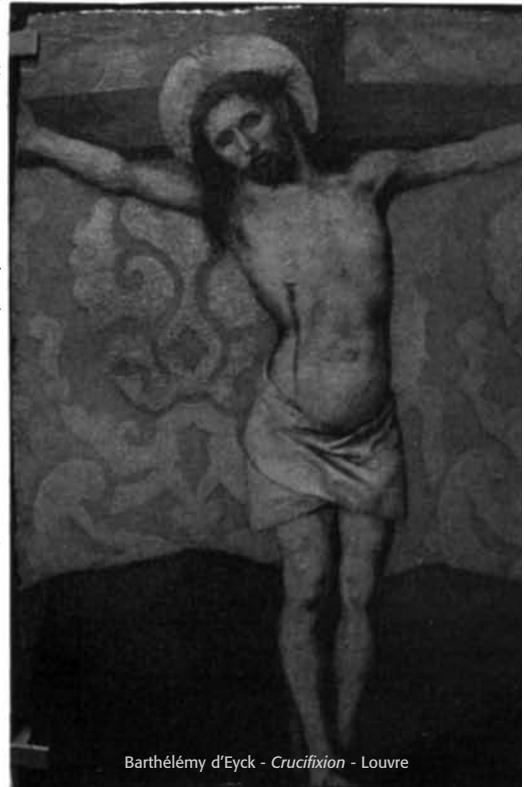
52



4) soleil

*retrova l'amor pria,
chè forse non è bon sanza lui gire*

On peut difficilement imaginer avant d'y avoir assisté ce qu'est vraiment un barbotage culturel pour celui dont le corps est le bouillon de culture du monde... Le voilà émergeant de son propre cerveau, encore tout dégueulasse de ses idées les plus arrêtées sur la peinture, les signes, la biologie ; le tableau lui est incompréhensible, qu'est-ce qu'il pourrait bien foutre avec lui ? Et je ne parle pas de bien-être ni de conversation... Incompréhensible, c'est-à-dire qu'il est infoutu de l'accompagner, de se faire accompagner par lui, vous voyez ça ? Bref, une tare, une brêle, un boulet de chair collé à votre humanité. N'espérez pas être tranquille dans notre salle des peintres français du quinzième siècle. On pourrait aller assez loin dans le massacre si on cédait à la demande pressante de l'homme homothétique : il est intarissable, le coco, quand il s'agit d'obtenir des explications. Un méta-prof, un superhéros du programme pédagogique, je ne vous donne pas deux minutes avant d'être propulsé par lui dans la catégorie des salopards d'égoïstes ou des bavards fumeux, des ennemis de l'enfance et de l'humanité. Vous pensiez qu'il n'y avait plus dangereux pour la salle des peintres français du



quinzième siècle que le déclenchement du système anti-incendie ou un putain d'icônologue? Bienvenue chez les cartographes, on n'a pas fini d'écarquiller oreilles et yeux avec notre hôte! Un abominable bruit de chasse d'eau et une odeur infecte se répandent dans le musée. Ce sont trois battements de son coeur, ce sont trois pas, trois boucles de couleur tombées dans un verre d'eau ; ce sont également trois chutes en fusion dans son crâne de poisson mort, ce sont essentiellement trois enjambées, les percussions sèches d'une seule phrase en vrille qui écrivent une vie d'homme dans ce fil translucide qui le tient au ciel jusqu'à ses semelles de plomb, l'arrachant à la grâce. Pauvre Jésus Christ mort au moins deux fois pour ce zigoto... Trois fougères dorées et il n'y a plus de ciel imaginable derrière la mort de Dieu.

J'y suis : devant la crucifixion de Barthélémy d'Eyck, une petite plaque épaisse de chêne dans des mâchoires de métal, lâchée par le temps dans l'état d'un os rongé, doigts, orteils, bande arrachée d'un ciel d'enfant à un ciel d'adulte par l'immense chien géométrique, la grille terrible des remaniements infinis qui dévore les images et fonde les musées. La collection doit autant à l'invisible d'être notre mémoire qu'à ce qui reste des tableaux arrachés à l'oubli. Devant le plus beau et le plus puissant orange — trois fils tombés du manteau de Tobie — l'homme homothétique cherche une tache orange dans son cerveau ; devant les deux escarboucles dorées qui font à un brocart tendu l'écho d'un ciel d'orage piégé dans les brocards, l'homme homothétique dresse une carte des lobes, des littoraux de chair, qui redoublerait le ciel indéchiffrable d'une maladie chiffree, guérissable par la raison ; il traque un éclat de cinabre dans sa coquille d'os aveugle susceptible d'en éclairer le lacis veineux, et s'embourbe dans la pénombre sans appel d'une tête humaine. Devant Barthélemy d'Eyck l'homme homothétique au monde dévide un mantra qui le délivrerait de la peinture. L'homme homothétique au monde, le sillonnant comme le double cartographique de son cerveau, sillon pour sillon et ourlet pour ourlet, arpentant ses propres montagnes molles et suivant à la trace lumineuse les idées comme des poissons faufileés dans les veinules terreuses, celui-là n'ira pas plus loin que la grotte de coton où se calfeutre Vendredi : adéquat, fonctionnel, un homme sans inconnue en quelque sorte, pas plus capable de modernité qu'idéologiquement il ne pourrait être antimoderne ; cette inertie est la clause invisible que le pragmatique signe avec son anthropologie imaginaire, sa frilosité devant tout ce qui ressemblerait de trop près à de la spiritualité entraîne cette étrange version vaincue par la logique de celui qui confond le sens avec les conditions de production du sens. La quête d'isomorphismes entre le cerveau et la conscience est au plus haut degré inepte : la relation entre la pensée et le cerveau est d'une nature aussi évidente que celle qu'on chercherait à établir entre la main et le tableau de maître. Au fond de la salle, derrière le retable du Boulbon et les créatures perdues dans le ciel déployé de Lieferinxe, un passage entre cloison et mur me conduit à la salle de la Puissance. C'est un musée étiré indistinctement entre extérieur et intérieur, serpents et échelles, couloirs et ponts, à Verona :



THE
HONDA



Cinquième union
bonne dans le lotus
bas de la garde
mouillée de ce qui s'était passé

le stock Honda
inquiété de leur stock
en date ce qui s'était passé
du tango des communes pierrots font
les temps
de son
sûr

il mit à planer
le stock Honda
le visage triste et avait
pour une grande tristesse
- mais - le mépris
quand d'attaque ou
seules sont des données
d'échappées et sa rechute
font l'enfer

que met Istres ni semble
mensuellement le syndicat
menu far de l'étang de paradis
blanche

il peut vers les heures
balancent au pied de cette
Mounier leur corolle de Runcie
s'épanche longtemps leur délicat parfum
décidé des délais
de millions de Paradis

la dernière semble sa voix
de la fin de la dernière fois chez
venue si ça peut en savoir
savait et fit son en
a aussi d'avoir le même
requérant dans mes joues
avait dit que nous en squatte
le seul pire dans cette maison

se passe rien rien de
mal rien de mal même le lire
le blanc terrain de la femme
reste rien de mal
si par hasard
nous avons étranglé la fille

à la notation technique de chaînes
volées
le pouvoir de diffusion est étendu
volant en haine et en haine là
c'est maintenant il s'en alla d'il s'en
alla dîner

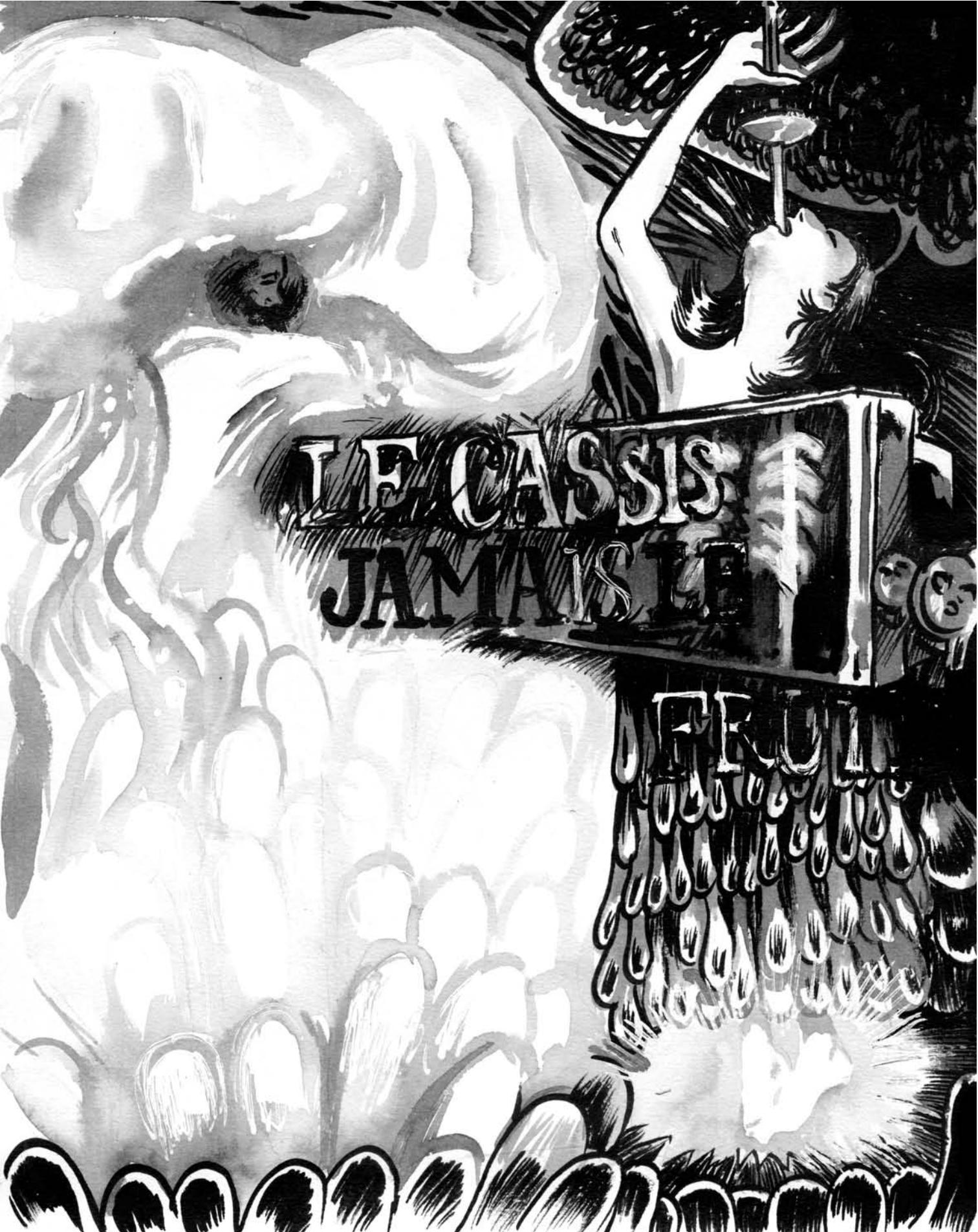
répond grande tristesse
que mettent Istres n'y sont dupes
vers les heures Mounier
leur corolle la dernière
semble sa voix
se passe
rien des millions de paradis

le stock Honda inquiet
lorsqu'on passe du tango des communes
jours pour les temps de son su
donne à planer le stock
Honda le visage triste

répond grande tristesse
que mettent Istres n'y sont dupes
vers les heures Mounier
leur corolle la dernière
semble sa voix
se passe
rien des millions de paradis

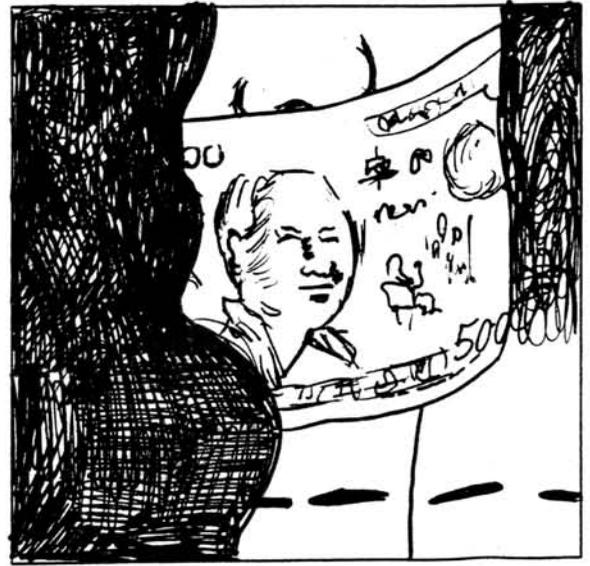
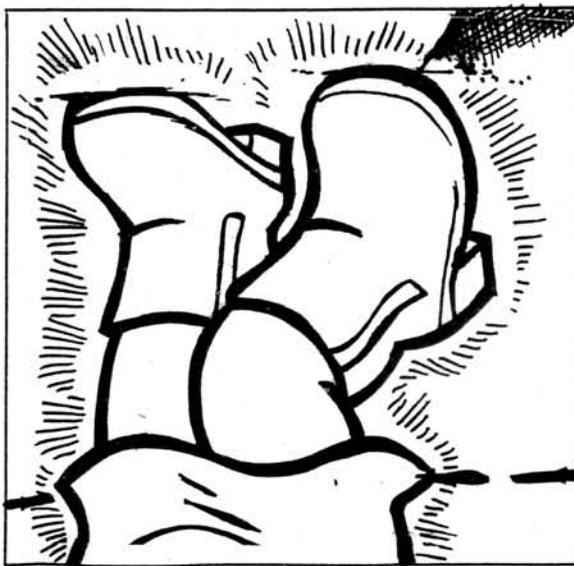
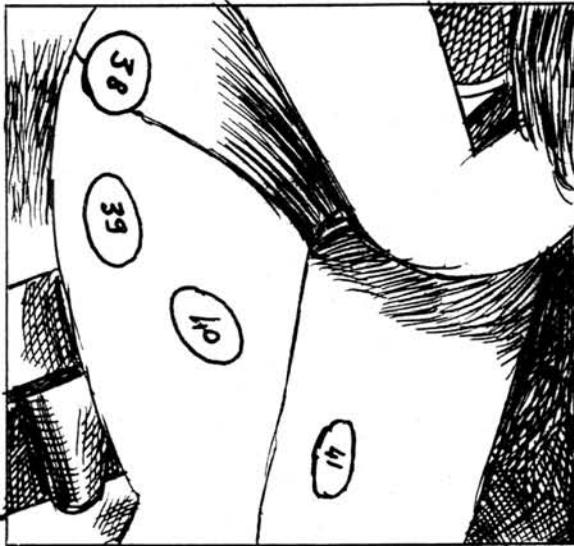
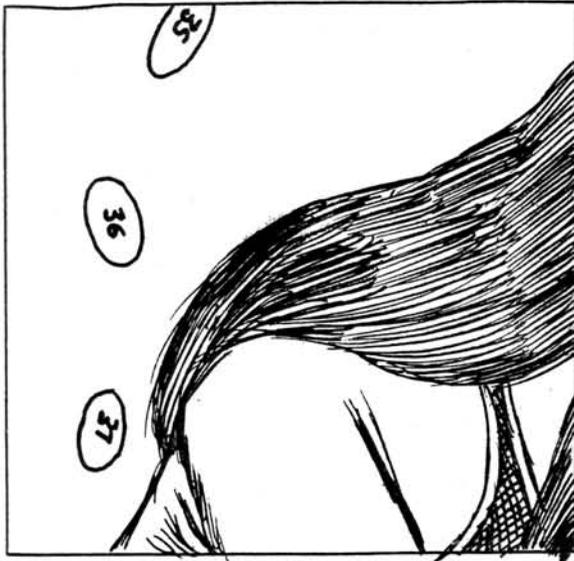
ils veulent un tout et il y a toute
la peur de toute l'Espagne la Pologne
tout
li occupe un pas
important de séduire un pas
à l'arrière plan c'est-à-dire va à
l'environnement
de l'arrière plan c'est-à-dire dans
un caractère
d'arrière plan aux heures
là où les organisations
manipulent leur manipulation
euro de l'imagination
in le monopole d'État
qui finit d'en garantir
le hasard
présente entre de jeunes gens
des chaînes spécialisées
des heures multiples au
fort contenu et
des chaînes complémentaires à l'échelle
renue
des chaînes d'emplois de chaînes

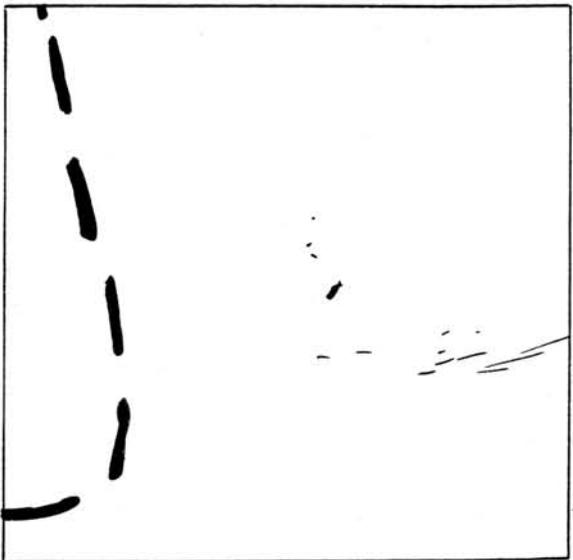
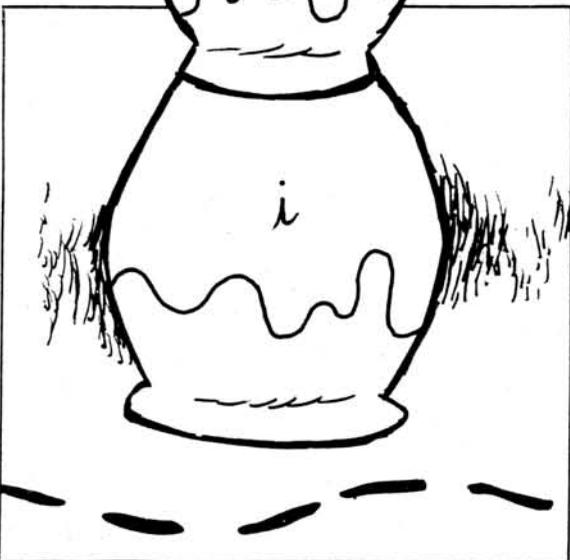
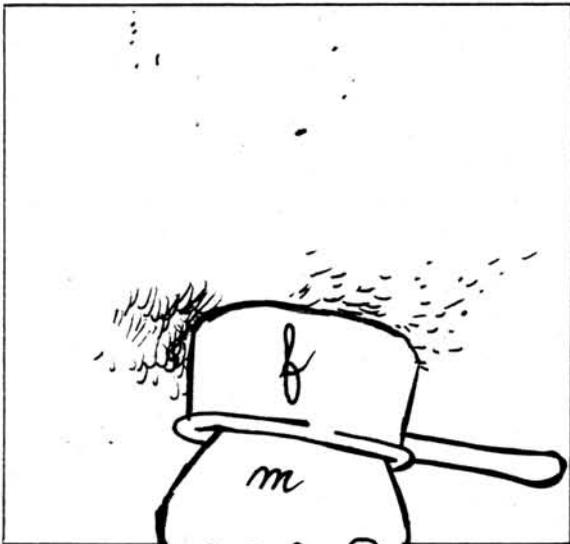
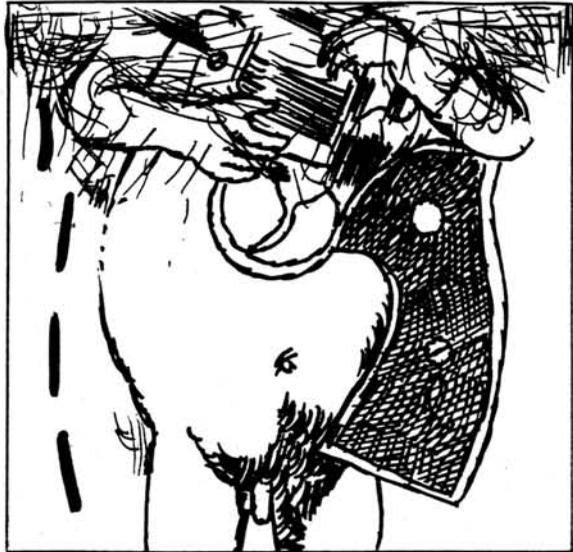
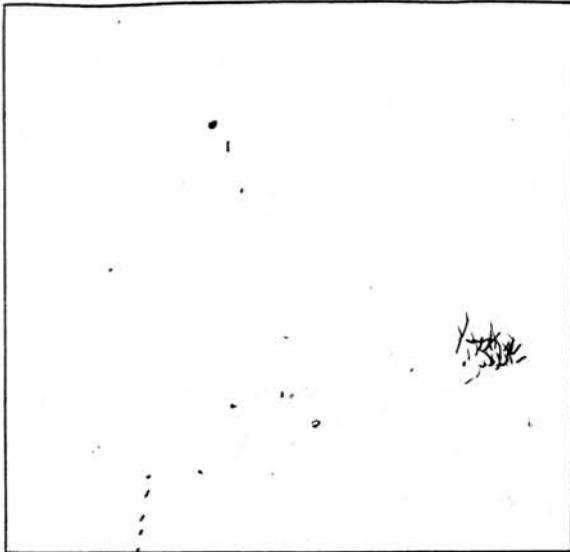
mais c'est maintenant
ainsi d'un d'un alla dîner si
ils y mettent mais la
impitoyable
et les plus passés pour cause
maladie amme
c'est assez le petit boète
de plus d'un boète à la parure
voici six passagers
une fois et insiste sur la nécessité
de prévoir un jardin
une petite place
le casis on
une fois de plus
insiste le plan
cueillir et évidemment les fruits
avec lesdurs débiter les délicieux
sujets
on manger les fruits on leur action
des troubles ci-dessus
si on que la modestie y
pourrait largement
l'organisme
cuis
régalez-vous du jus de casis
cuis on cuis avoir in le bon
Carlos de la des cœurs
Jean-Baptiste est en difficulté
Saint-Jacques plus sougé
à donner un jeune homme réel
et s'effondre pour des humains
ici un saint
une élection
des formes robustes et des
volontés la loi touchant le ventre
législatif ne commence à s'intéresser
plus spécialement la page
la fin de sa maladie
dit mettre
la dilapidation des mètres de la cuis
plus passés pour cause maladie
un point à ce petit peu de plus
d'un boète
à la main aux passagers
six passagers une fois
plus une seule nécessité de prévoir
jardin le plus petit des places
cassis label ne fais en plus ainsi
le plan de les cueillir évidemment les
fruits
avec lesdurs ils devraient vraiment faire
visiter le foie les reins maladies
les troubles énumérés ici dans la mode
pour largement un et en revoir quinze
s'étendent les organisations à vingt heures

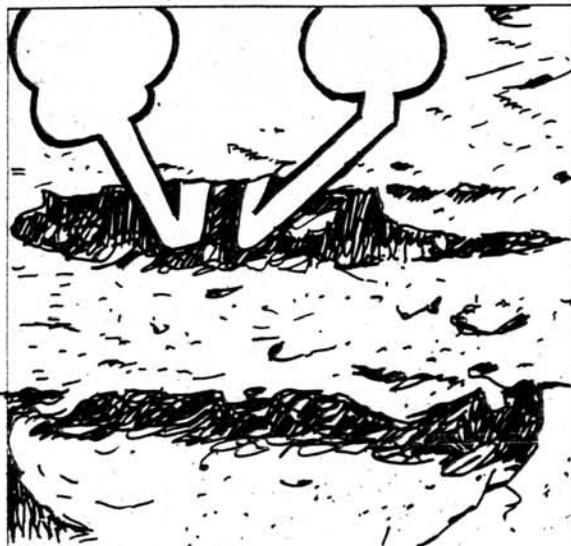
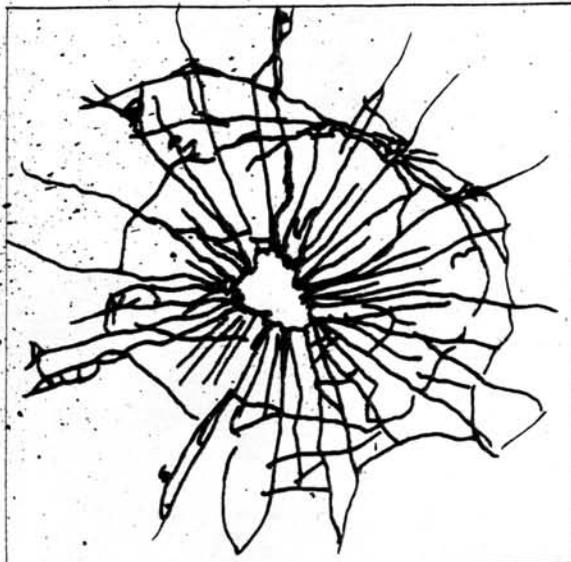
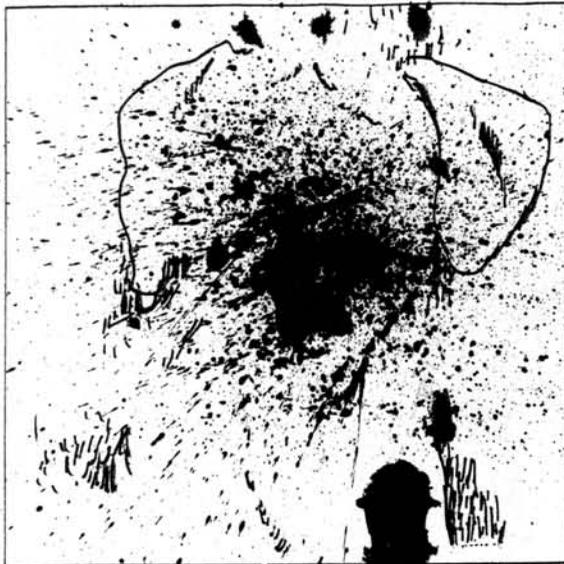


TE CASSIS
JAMNISIE

5







Il arrive qu' a

A Bagdad b

Au Xe siècle c

Un médecin du nom de d

Sakaryia Razi e

S'offre le frisson d'une sortie nocturne f

Dans les rues périphériques, qu'il connaît g

Pour les avoir soigneusement minées. h

Il va seul, i

Sans cette unité d'esclaves nègres et j

D'obséquieux lèche-couille k

Mandatés par le khalifat pour l

Mordre la couille en cas d'impair. m

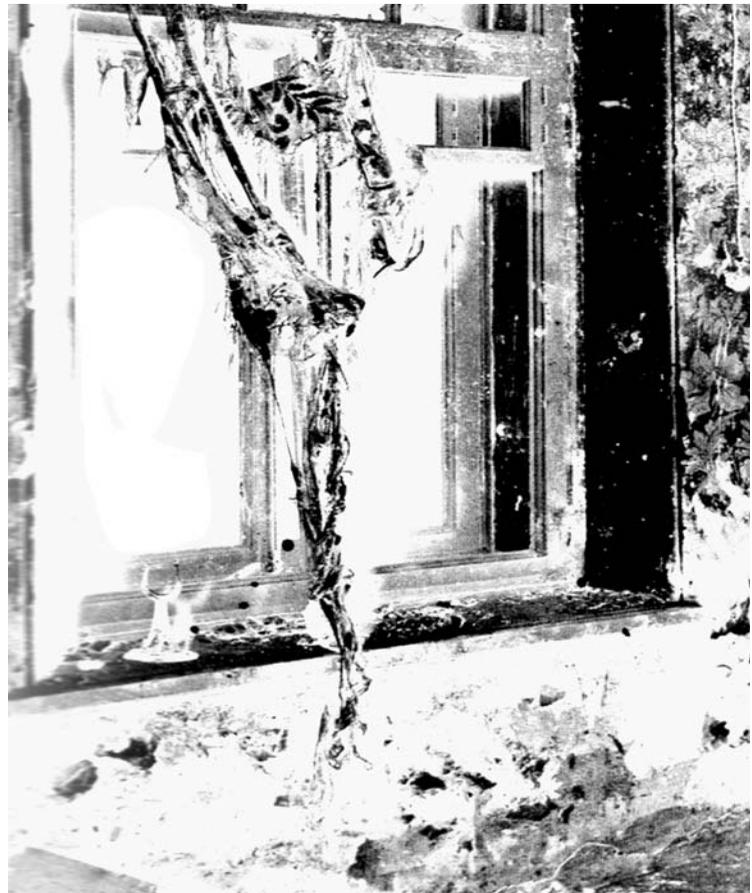
Son allure de petit bicraveur qu'une commande importante
presse comme une giboulée ferait vite oublier qu'il
roule pour le khalife, n

Un homme bon o

Un employeur modèle p

Un patron comme on n'en fait plus de ceux

Qui ne vous jugent qu'aux résultats.



Au pas confiant du trappeur relevant ses pièges, il part à l'entretien des steaks enregistrer leurs témoignages :



De quartiers en quartiers
La viande dit
Qu'elle sait qui vivra
(Interroge
Classe
Instruit et rend ses comptes

Remet finalement son rapport

ET LES NOMS DE CEUX QUI VONT MOURIR)



Dans ces rues populaires
Le spectacle d'un travelling étourdissant
(Etrangers, pauvres et mendiants)
Se fixe sur
Un enfant de persans de Perse.
(Brillant –
Ça importait.)

Son regard insécurisé s'attache à la chair
Crue, qui
Distrait d'odeurs de misères moins
Exotiques que la misère, le guide
Comme la nuit, sur le mur familier du
couloir un interrupteur,
Même tout courant coupé,
Rassure la main de celui qui va pisser.

Ça crève l'écran.

Que

Oui aux immigrés mais non à leurs enfants.

Les indics les plus discrets sont souvent ces vieux impotents, aveugles ou lépreux, qui connaissent le quartier pour y mendier en permanence.

Parfois, de vieux hnouchs

Lassés par la planque,

Jouant leurs dieux de tragédie,

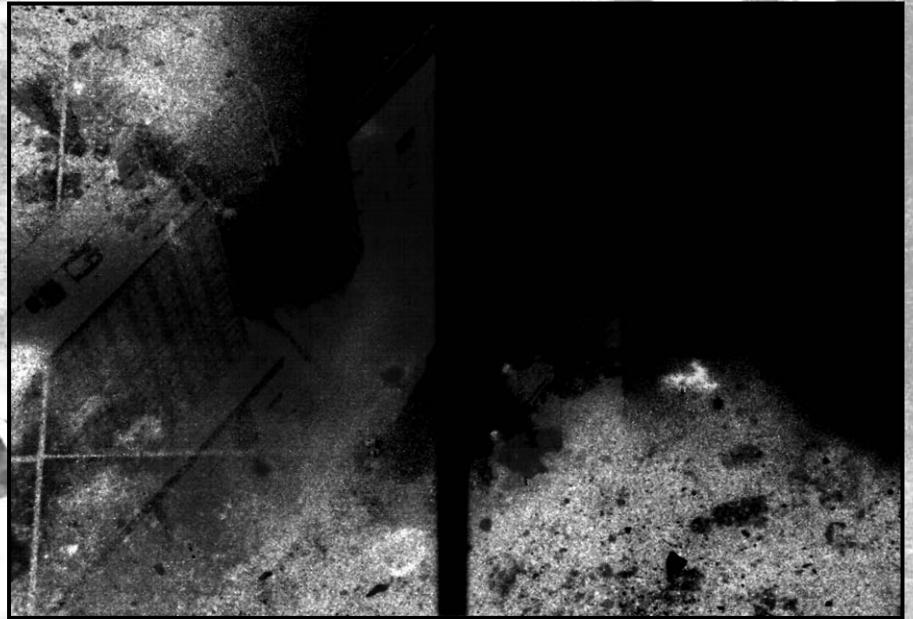
Les mignotent, distribuent parmi eux les missions et les rôles,

Rendent utiles, font,

Font fonctionner.

D'ailleurs, au second plan des quartiers populaires, il arrive que le bouché guette, que l'aveugle tende l'oreille, et qu'un lépreux les grille en taxant du hâsh au dealer. L'information circule et là-bas (comme partout) sa circulation maintient l'ordre : les puissants s'assurent la complicité des petits en lâchant un renseignement, vérifiable mais périmé. On fait voir ensuite aux citoyens honnêtes, comme autant d'images de studio, des cars de chtars qui arrivent à l'heure.

Du temps du lieu réels,
L'éclairage la lumière faite
La mise en scène
Des affaires de coulisse.



LA VIANDE MORTE QUI PEND AUX CARREFOURS EST AUSSI PEU SUSPECTE QUE CES MISÉRABLES COMMIS POLICIERS, CEPENDANT QU'ELLE MENT MOINS, DEMEURE ASSEZ LOYALE, N'AYANT PAS FAIT SES CLASSES DANS LES BAS-FONDS URBAINS MAIS SUR LES TRÉTEAUX CLEANS DES ABATTOIRS HAL-LAL. DE SA VIE DE BÊTE D'ÉLEVAGE ELLE A CONSERVÉ CE CÔTÉ TOUJOURS-DÉJÀ TROP CUIT : SAUF À FIXER LES YEUX D'UN BŒUF EN L'ABSTRAYANT À SA CLÔTURE, ON SENT QU'IL EST À POINT ; ET QUI FUT TOUT LE TEMPS CONDAMNÉ CONDAMNE PLUS VOLONTIERS.



Fidèle espion

Au service d'une pègre d'Etat

Le steak numéro 16 (auquel il a déjà pas mal coûté d'être

Basé près de la rive du Karkh)

Révèle en sa chair que *la zone* (trop)

Souvent sujette aux pillages,

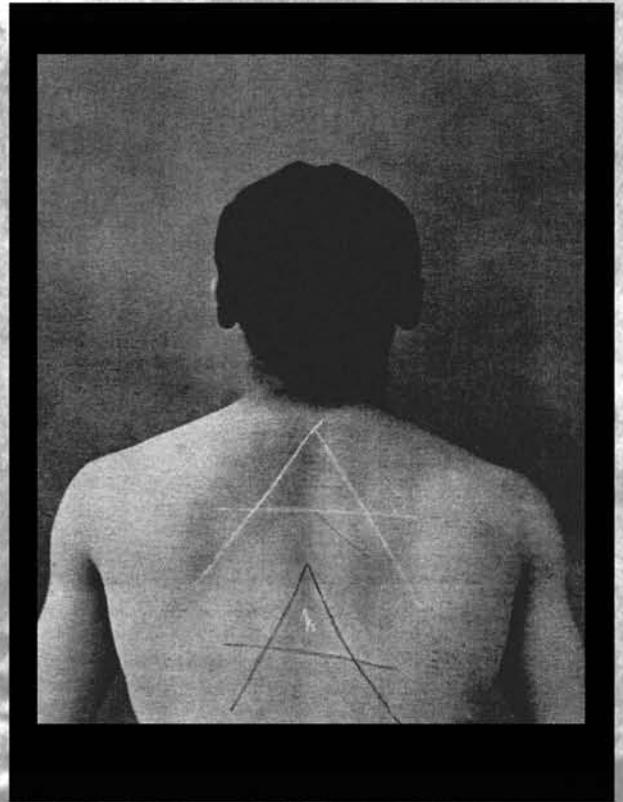
Est d'une instabilité peu propice au projet

D'y faire triompher la santé

Son rapport conclut que :

Nous devons concentrer nos efforts sur ceux qui veulent être soignés ; ceux qui préfèrent pourrir, nous les y aiderons.

UN ÉCRAN D'ÉPINGLES D'ALEXÉIEFF, COMPOSÉ EN 60 POUR UN PROJET JAMAIS FINI, REPRÉSENTE UN RAZI STYLISÉ, CRIBLÉ D'ÉPINGLES QUI DÉTOURENT SA SILHOUETTE CHÉTIVE, COMME SI TOUS LES REGARDS HASCHISCHINS QUI LE FUSILLÈRENT N'AVAIENT JAMAIS SERVI, À FORCE DE RATER LEUR CIBLE, QU'À LE METTRE UN PEU PLUS EN LUMIÈRE.



Fidèle espion

Au service d'une pègre d'Etat

Chaque portion de bœuf mort rend compte, à sa manière un peu particulière, des indices de dégradation du climat que sa chair enregistre. On dit qu'elle voit le Diable agir, et qu'il est à chaque porte également influent : à Basra, deux communautés se sont affrontées au rasoir. A Kufa des pauvres égorgaient un des leurs pour manger sa cervelle avec un peu de sel.

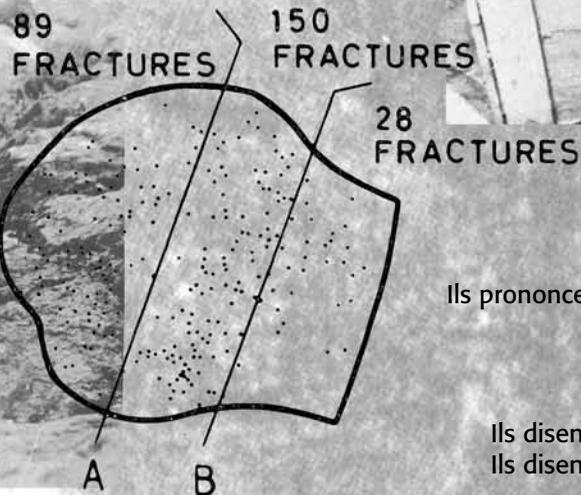
Pourtant n'ayez pas peur : on dit qu'au Xe siècle, en France, les mêmes faits passaient pour de la médecine.



Mais à Bagdad
Au Xe siècle (restons-y)
Etrangers, pauvres et mendiants
Dont le vice aurait à lui seul profané la Ka'aba
Sont, sauf à les abstraire à leurs rues,
Sans affects, absolument

On dirait à les regarder qu'ils n'ont rien dans la tête ; à part,
peut-être, ce que chacun se croyant seul soufflait à Zukofsky :

In my city one wished me death



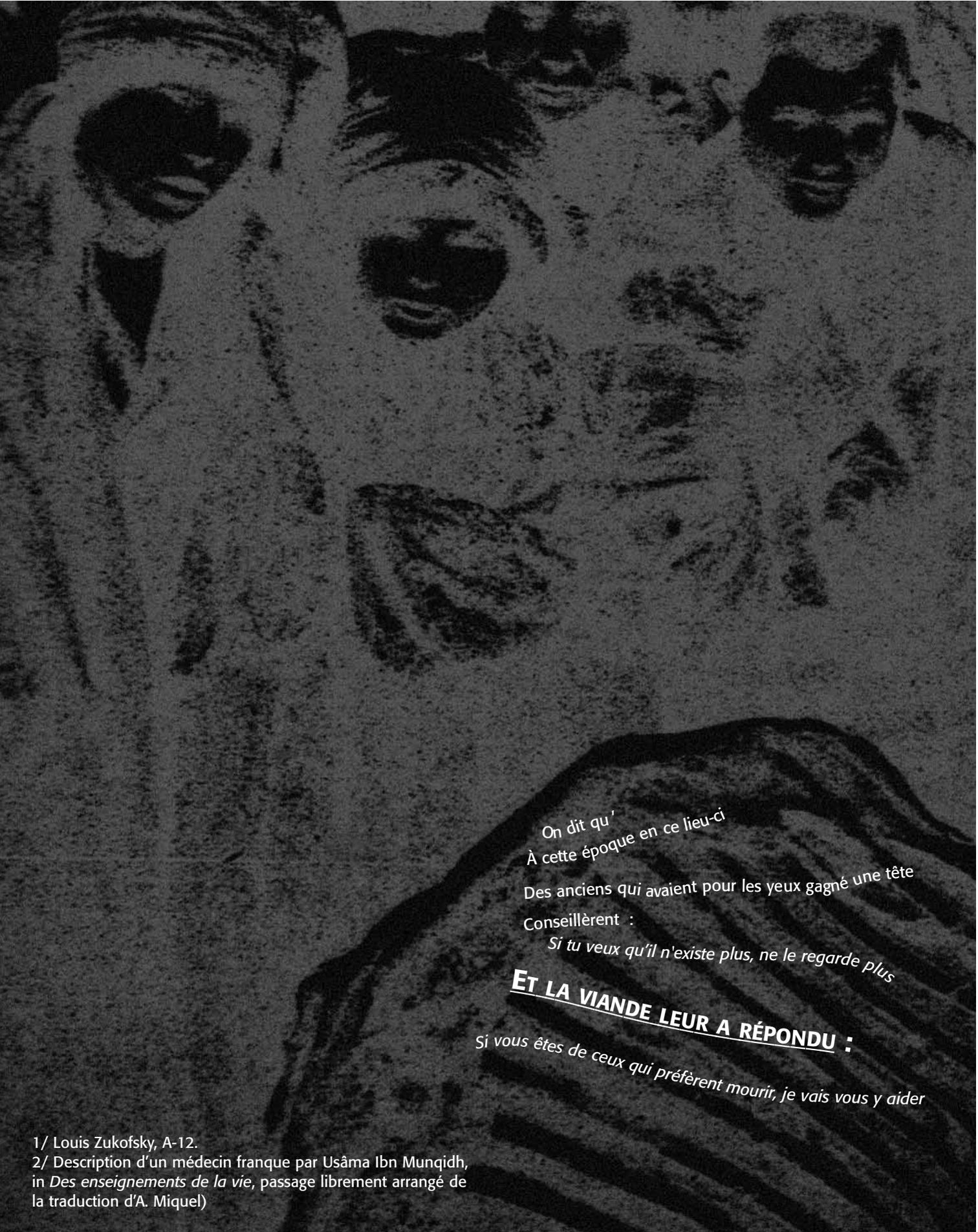
Ils prononcent bien les *m*

Ils disent *ville*
Ils disent *on*

C'est incontestable ils respirent la mort
En toutes langues et à toutes les modes

*I want you for my lunch – cuit, bouilli, pané, grillé – and your wife in my bed
– nature, sauce à part.*

« ELLE S'EST MIS LE DIABLE EN TÊTE », trancha le
médecin franque, et saisissant un rasoir, il fit
une incision cruciforme au niveau du front,
écarta le cerveau pour dévoiler l'os de la
tête, puis le frotta avec du sel... et la femme
mourut sur le champ. Je demandai alors :
« Vous n'avez plus besoin de moi ? » Ils me
dirent que non et je m'en revins après avoir
appris de leur médecine bien des choses que
précédemment j'ignorais.



On dit qu'
À cette époque en ce lieu-ci

Des anciens qui avaient pour les yeux gagné une tête

Conseillèrent :

Si tu veux qu'il n'existe plus, ne le regarde plus

ET LA VIANDE LEUR A RÉPONDU :

Si vous êtes de ceux qui préfèrent mourir, je vais vous y aider

1/ Louis Zukofsky, A-12.

2/ Description d'un médecin franque par Usâma Ibn Munqidh,
in *Des enseignements de la vie*, passage librement arrangé de
la traduction d'A. Miquel)



ILS SE CRURENT OBLIGÉS DE DÉMONTER LES SIÈGES. D'effroyables bruits de métal. Les plus entreprenants déblayaient un secteur vers le centre en rassemblant les dossiers en cercle autour d'eux ; quand ils comprirent ce que ceux-là cherchaient à faire, d'autres établirent eux aussi des barricades. Une nouvelle rumeur avait circulé : *toute la scène était un coup monté des chrétiens-démocrates contre l'extrême gauche*. On avait attiré là les militants, ceux des revues étudiantes rouges/noires traduites du guatémaltèque, Kinski complice, pour les égorger et les livrer à l'Etat policier, à tous ces suaves nazis reconvertis, à tous ces insidieux connards du renseignement politique démenti. Du coup il se monta dans le centre-ouest une autre zone déblayée dont les contre-

forts d'est jouxtaient le bord du cercle du Pouvoir et chaque camp se retira derrière son coin de rempart abrité ; on ronéotypa des tracts et les projectiles se mirent à fuser de part et d'autre, qui atteignaient les combattants en plein visage ; on évacuait les blessés dans la fumée des pesticides halogènes vers les bords incurvés de la salle, abrités sous des tentes de fortune. Les mecs de l'ancienne sécurité récupérés en clowns de revivals historiques à manteaux de fourrure livraient des armes larguées depuis les cabines techniques en petits convois encordés. Un peu de tout, couteaux, dagues, lances, arcs et flèches, mais peu d'armes à feu, et jamais chargées. Le mouvement concernait seulement un quart de l'espace vital disponible, et tout ce qui se passait depuis longtemps ne témoignait en gros que de

**LUDOVIC
BABLON**

déchirements, de disjonctions, d'initiatives privées de leaders improvisés plus ou moins suivis de choc en choc. Mais enfin, du moins, il y avait de l'action dans ce secteur et les mères de famille fanatisées combattraient (s'il le fallait) pour la justice jusqu'à la mort au milieu des fumées des grenades et des gazs lacrymo des spartakistes turco-rhénaux.

Pendant que les gens se battaient maintenant comme des fous pour leur survie dans la tour infernale, Kinski faisait preuve d'une inattention rare, en errant sur l'espace scénique comme un traître tranquille parmi quelques ringards peureux ou malins qui s'y étaient réfugiés et dont il n'acceptait la présence que calme et assise – il les avait expressément menacés de mort, et vu la tournure prise par les événements partout ailleurs, ils ne bronchaient pas plus que ça. Alors Kinski recommença à bouger les lèvres sournoisement en déplaçant son bras gauche dans une sphère de photons déboîtés comme la pupille d'un fauve et les gens savaient ce que ça voulait dire et acquiesçaient. Et se tenaient à carreau.

a.

/ Usage fait de votre pourriture : à notre discrétion.

(Je déclarais l'ennemi)

1. « Destruction de l'espèce ? » 1. Certains des collaborateurs d'ENCULER se reconnaissent à une parfaite rigidité des membres.

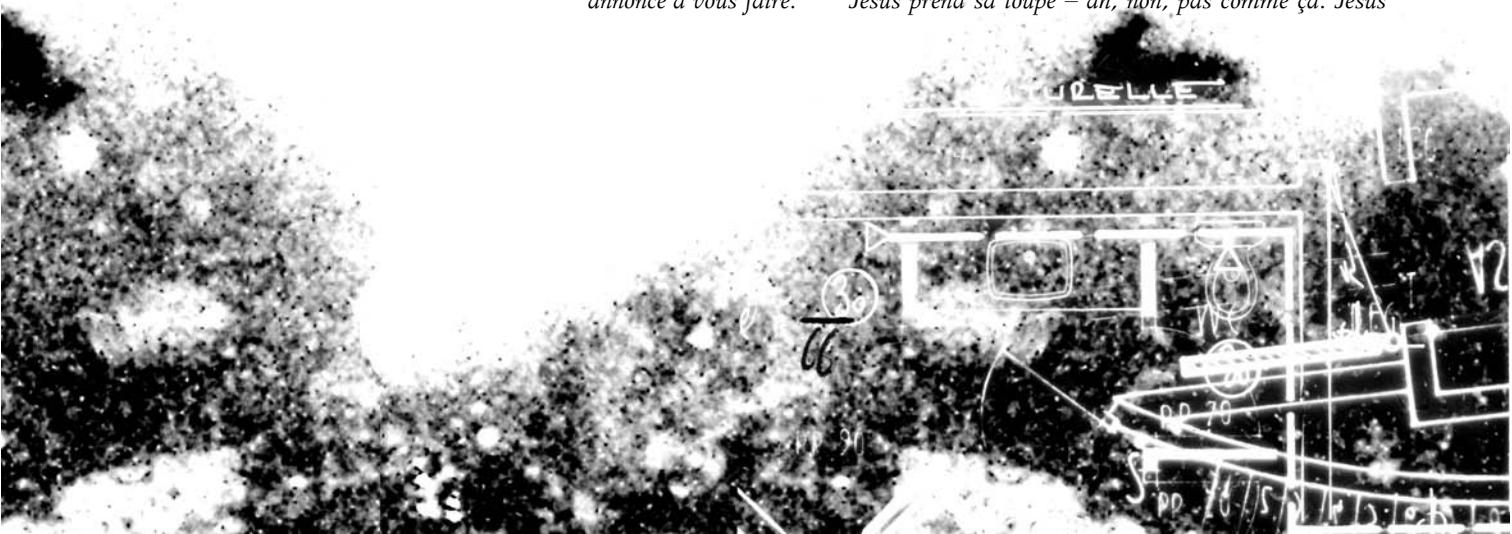
/ des fœtus cramois dans des panses encore fraîches car

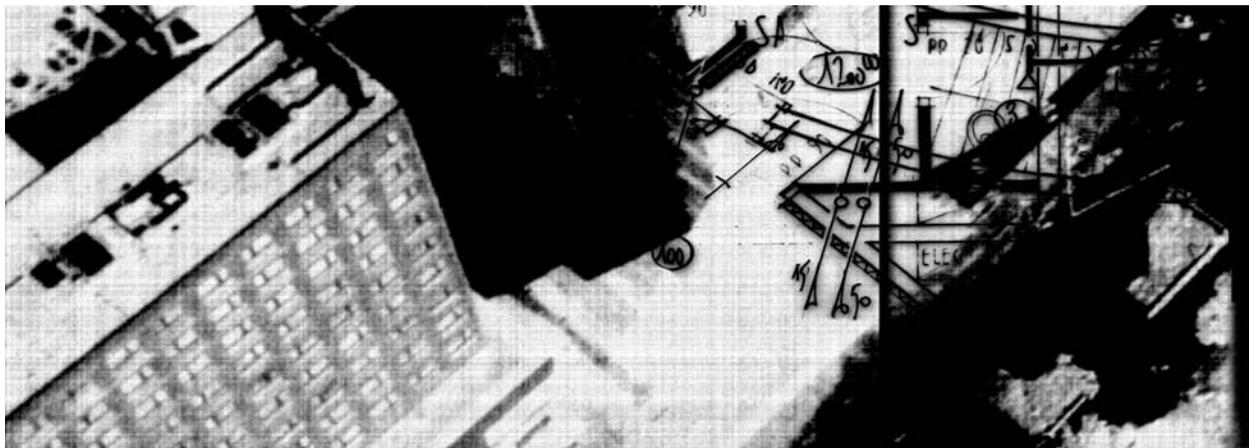
« Bon. Jésus, Hitler et Mickey sont sur un bateau. Pas vraiment... Dites, comment ça se passe avec la poudre là-bas ? C'est encore respirable ou pas du tout ? Bon, très sérieusement j'ai une annonce à vous faire.

Avant demain minuit chacun de vous aura ingurgité son poids en cannibale. Chacun de vous devra manger un cannibale entier, c'est ce que j'ai décidé. Ceux qui protestent n'auront même pas le sel ! » Il marqua une pause puis continua à énoncer clairement malgré les problèmes de sono et l'exode hébraïque : « Décret : PO-LI-ZEI. Pas d'encyclique à ce sujet svp !! » Sans chercher de réponse il souriait en coin, satisfait du truc, de l'élan qu'il avait installé sans effort. « Il appartient à la jeunesse allemande. Jésus observe une blatte sur le parquet défoncé de sa chambre de bonne au dernier étage d'un immeuble de rapport, dans le quartier le plus pouilleux de Berlin. C'est la fin du mois.

Jésus regarde... les différents insectes, dans sa chambre. Il regarde les cafards et les scolopendres. C'est vraiment quelqu'un qui... qui aime les animaux. Une petite tache noire sur son mur de plâtre. Deux mouches font l'amour sur son mur de plâtre. Jésus s'approche. La femme-mouche est très belle, dans le regard aux mille facettes du garçon-mouche. Alors il la baise sur le mur de gauche, il la baise sur le mur de droite, il la baise au plafond et il la baise sur le lit de fer. Jésus... les regarde, et il a envie de la femme-mouche. Il se sent... amoureux, plein de désir. Il aime toute la création - dont les mouches. Saint-François d'Assise, lui, sa spécialité, c'est les blattes. Il ADOORE les blattes. (Temps de pause) Ecoutez, pourquoi vous êtes là ? Qu'est-ce que vous êtes venus foutre franchement, vous pouviez pas rester chez vous à bêcher vos rombières ?

Alors... hum, admettons qu'il ait une loupe. Alors, Jésus prend sa loupe – ah, non, pas comme ça. Jésus





prend sa loupe (et il commença à imiter le profil et la voix d'un enquêteur mesquin de la soixantaine grisonnante dans un policier intellectuel à suspense) Jésus prend sa loupe et s'approche de la femelle-mouche. « Hum ! » se dit-il, « quelle élégance ! En effet la mouche porte ce soir-là une très jolie petite jupe, YSL, il y a une petite étiquette Made in France en bas de son abdomen. Bon. Alors il la regarde, sa jupe, et en continuant d'inspecter il découvre... ah ! oui ! Il découvre que la mouche porte, hum, de longues bottes de cuir noir, et... des résilles, et... et même des porte-jarretelles. Alors Jésus, c'est fini, il n'en peut plus, trente-trois berges qu'il n'a pas touché à une femme – même pas sa mère messieurs, Madame n'étant pas très « contact » – alors il se défroque et... il se jette sur la mouche. »

Pas moyen d'en réchapper. Il n'avait pas fait grand effet avec cette nouvelle historiette sacrée. Il se contentait de donner un fond sonore régulier et psycho aux différents efforts entrepris. Circulant entre les corps blottis à ses pieds sur les planches, il s'avança vers le bord en regardant précisément un point quelque part dans le fond ; il semblait discerner une forme noire, oblongue et plutôt basse entre les rangées, une masse pataude et glauque, sans doute vivante, se déplaçant lentement ; on y voyait mal, mais il croyait distinguer... oui, un truc assez petit qui vaguait cahin-caha dans les rangées d'un air de bonhomie animale. « Hé mais, qu'est-ce que c'est que ça ? » s'écria-t-

il. Et d'un air réjoui complètement hors de propos il faisait mine d'interroger ses victimes et leur tapait sur l'épaule. « Hé les amis, vous voyez ça comme moi ?

Hum, qu'est-ce que c'est que ça ? Je ne délire pas ! Un pangolin ? » Et là il haussa progressivement la voix afin de virer vers la fin au hurlement sauvage absolu : « Hé ! UN PANGOLIN !!! Bordel, est-ce que quelqu'un a amené des FOURMIS par ici ? Est-ce que quelqu'un est un **PUTAIN D'ÉLÈVEUR DE FOURMIS DANS CETTE SALLE ?** »

Silence. Une victime peut répondre ? Mentalement, panorama sur le Groenland vu de Saturne. Kinski reprit : « Jésus... Jésus tourne le dos à la samaritaine. »

b.

Or, nous aussi, nous eûmes quelques amours : des membres disloqués sans doute dans la bauge ou l'oubli. Nous n'en avions rien fait C'est une question d'odeurs, question d'onguent, question des crèmes diverses. Bien entendu, vous puez.

1. Luisance (promesse oblique) des lames encore graisseuses quand elles retirent des chairs :

1. Nous détruisons l'ennemi.

1. Ressemblance terminale tout mouvement dans le crâne :

1. Identique à la Voie la notre sera pratique

/ et certes n'irons pas, messieurs, aux directions d'usage du gain du for ou de la fondation (toutes égales pourritures) Ou : et souveraine dispersion des actes de l'inconforme et conséquences liées Je m'adresserai à vous comme plus tard à l'ennemi

1. Le visage de l'ennemi n'est jamais ravagé.

OU CE N'EST PAS CE QU'IL A DIT ? Ou ce n'est pas ce qu'il a dit ?

Puis la conscience du pauvre garçon sombra complètement, mais il ne tomba pas inanimé. Dans le fol désarroi de sa conscience dépassée par les événements il obtint d'ouvrir le blanc de ses yeux et découvrit à quelques centimètres de lui une légère lueur blanche qui se déplaçait. C'était la lumière de ses propres mains qu'il vit se propager lentement le long de son bras jusqu'à ses épaules. C'était une lueur de statue éclairée de l'intérieur par une combustion marmoréenne fragile, exactement : de la poudre de marbre luisant en transparence devant le visage divin. Non, il changea simplement d'expression et, comme ça, discrètement, se mit à luire. A luire. Il luisait simplement, doucement, comme une idole d'espoir, et une force inconnue le poussa hors de son siège pour le placer debout au cœur d'un nouveau mouvement collectif, un peu triste,

c

/ mes petites fossoyeurs (vous) où ?

Ville, ville ceinte, ville sale, ville ville, ville halogène en surfaces-expansion (nég.) où : jeux pals rites bubons... simulations psalmistes et pertes pus crachats
Les lécheurs d'ossements blancs regardent par les flammes se consumer l'ennemi
Faces pôles des suppliciés, masques nombreux repeints, peintures ou bien vernis, da Souffle
Rouges explosions et roses, grenats
Lignes brisées des mannes : (Restant) sur l'aplat de la tranche, têtes (également) tranchées
Fumets fumées hiii oui
(diverses sensations dont celles à l'aine quand mord
(ou:

le truc atroce des fontes & distorsions commença à peser dans les trucs.

Dans l'espace dense de la zone des combats une série de scissions politiques appuyées sur des putschs miniatures atomisa un monde agonique multipolaire taillé dans la violence brute, de telle sorte

que maintenant une dizaine de groupes s'affrontaient, comprenant chacun entre 20 et 80 membres hostiles à tous les autres, mais au bout d'un moment on ressentit un tel manque de munitions que tout le monde posa les armes pour se battre à mains nues ; après quelques assauts meurtriers même cet ultime moyen fut abandonné. A cette époque déjà l'espace désossé de la Deutschlandhalle s'était incurvé imperceptiblement et par un lent processus c'étaient tous les murs opposés qui disparaissaient de plus en plus loin dans des perspectives spatiales inaccoutumées. L'effondrement sinistre de la longue cloison d'est, de là où étaient venues les odeurs, tua net un petit groupe d'enfants palestiniens réfugiés et ouvrit à la vue une vaste steppe de printemps encore gelé, créant une dépression qui, quelques minutes plus tard, fit crouler également le mur de séparation entre la scène et les coulisses. Là-bas aussi, derrière Kinski, ce n'était plus que nuit et herbe rare et caillasse érodée. Depuis longtemps les épaisseurs de plafond avaient fondu par plaques, emportant des morceaux de l'infrastructure déglinguée de pendaison des spots qui se crashaient au sol dans un fracas de verre défoncé après une chute de 30 mètres. Des artifices d'espionnage de la Stasi montés en série dans le vacarme, boulonnés sur place et vautrés dans la forme, écaillaient la surface de composants carnés numérotés. On devait avoir industrialisé l'élevage d'arachnéidés de fer pour qu'il y ait tant de métal en jeu, non ? Oder ? D'en-dessus des oiseaux descendus par une trappe, rendus fous par le bruit, allaient cogner contre murs et plafonds et tombaient, de 10 mètres, morts comme une manne emplumée sur les hébreux coincés, les gens errants qui palpaient cette modification constante sans rien dire et divaguaient de plus en plus. Dans l'espace agrandi, une épidémie de choléra se déclara dans un coin, créant une aire dépeuplée pour tout le reste de la nuit pendant que partout ailleurs les bandes humaines traînaient en vain, inutiles et dépouillées, en recomposition permanente et dans une stupéfiante perte de repères.

Depuis longtemps toute issue avait disparu du champ visuel et les Sadducéens et les gardes dorénavant sans emploi devaient quitter leurs hardes pour rejoindre des amas de vibration lente. Sur la scène en pente, longue plaine rocheuse et aride Kinski matait au loin tous ces peuples désordonnés dans leur voyage de perte, et abandonna ce spectacle quand une sensation nouvelle l'aborda dans ses mains ; sans trop de surprise il détacha ses doigts du micro et s'attarda à la contemplation d'une substance collante, qui était du *lait d'hévéa mêlé à du pétrole brut*. Formé maintenant sur tout son pourtour de quelque chose comme... une chaude mollesse préindustrielle, le microphone avait fondu en partie.

D'ailleurs c'était tout le continent de la salle qui se barrait en quinconces et s'effondrait par plaques et du coup toute la bande de bouffons électriques portant chacun son mouvoir à même la peau s'était mise à bâfrer dans les germes, avec, avec avec, puis sans. Ils en rampaient d'effroi, dos au mur, tentant sans succès de se réapproprier un diamètre normal pour leurs pupilles dilatées, mais rien n'y faisait : ils giraient tous à l'improviste, empêtrés dans des assauts de douleur empruntée à la chute d'éléments plastiques dans la structure, et usinaient comme des porcs une peur imaginaire bâclée avec du gaz et gaufrée dans de grandes mines de charbon de bois. Au comptage les sommes dépossédées dépassaient l'entendement sans intention de retour du côté de Berlin-Est. A cause de l'acide chlorhydrique diffusé dans les yeux par des pommes de douche installées au plafond pour l'occasion, il s'apprenait lentement, là, allongés de dos sur la terre, ce qui s'était passé. PO-LI-ZEI. Les blessures arrivaient par-delà leurs proies vissées une par une en groupes de ministres de la Défense pour recevoir leur manne de rocaïlle en plein thorax, en super-prédateurs carnassiers perchés en équilibre instable sur la pointe de pyramides alimentaires faméliques. Pendant que la mort bien sapée promenait son chien entre les victimes des

assassins chrétiens porteurs de maladies infectieuses et de sabres, les plus faibles revenaient au mieux à avant le temps des Pyramides et les plus éduqués seraient à peine parvenus à tenir une fourchette. *Pas d'idées politiques !* En lieu et place, une macération de tiges, un compost de végétaux fleuris moussait à leur surface, et eux avaient des gestes pour se débarrasser de cette poisse : ils tournaient les doigts le long de leurs bras et finissaient dans une torsion manuelle rapide projetant les déchets vers la sphère extérieure des civilisations coupée par des mandibules géantes qui emportaient Peter Lorre et la poésie loin des lieux du drame.

Teint rouge-vert, enfoncé dans ses crans, Klaus prit son élan de derrière et se largua lui-même loin vers l'avant jusqu'à réattérir de traviole le long des lignes de fuite dans un espace dépourvu de mise au point. Il avança d'un coup, solide comme un roc, et poussa dru son doigt vers un spotlight pour que la soirée puisse continuer de tourner autour du nouvel axe. Il semblait désigner certains isolats rêches, des coins où des tas de loutres bâties en merde vautrée sur des tapis berbères se disputaient le contrôle des parties douces du piège. Comme des rats encagés, chiant tout leur malaise dans leur froc de fourrure sèche, des alevins neuronaux nageaient dans les boccas des diplomates

d

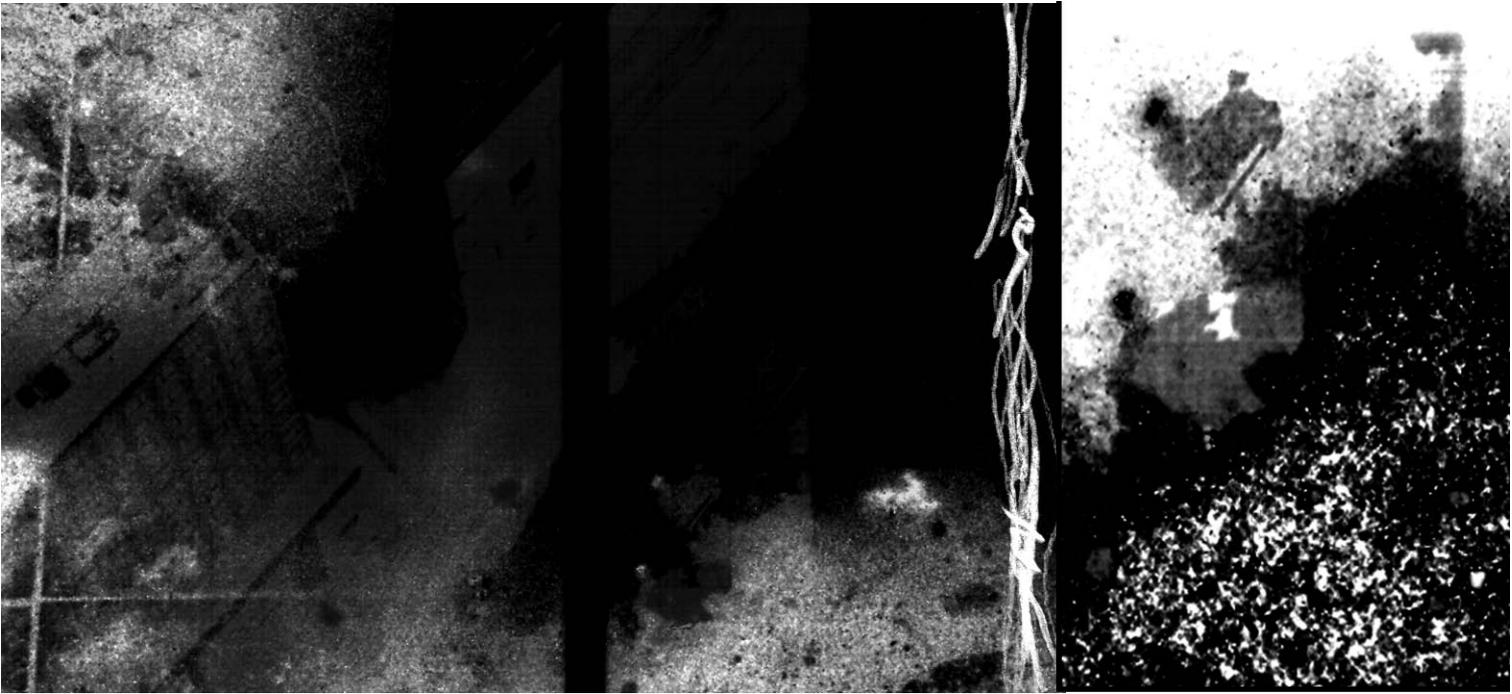
/ longs convois de l'espèce /

Tandis que de Mars crève : /////////////// 1. constant en extension :

Exposition des corps aux jeux de la menace Exposition des restes
Des cadavres grimés sur six fosses belles et fraîches /////
Exposition des corps aux formes de l'usage :
prise, levée /////
//////// (travaillent, hantent, font)
gris (non gélifié, tenace) d'autres récits antiques :

/ Brillance des crocs et rareté du pelage, arraché par plaques sèches (visiblement très tôt).

Il aborde à la rue que lave la pluie amère, brillante et grise, soufrée, verte, fuchsia, même, parfois, et alternativement, dans une alternance vive, blanche, noire



socialistes du quartier de Pankow, certains qui pouaient et d'autres qui fumaient, - une bonne proportion de rouquins, têtes cuivrées, tignasses blond vénitien, - qui feraient peut-être encore l'affaire quelques minutes avant extinction de tous les feux.

« Il y a quelqu'un ? Vous voulez bien réfléchir avec moi cinq minutes à tous les moyens qu'on aurait pour poncer le Kapital ? Ou quoi, vous êtes occupés là ? Je rappelle plus tard ? Ecoutez, c'est un lacrusse, vous voyez, bon, il y a là, sur les bords, toute une faune, mais aussi, une usine, une usine... nucléaire, et donc...

là, le soir, on est le soir, le soir, des renards viennent... boire. Non, attendez, ça c'est une des quatre crapules qui a trahi l'inspiration du dernier

étage, non non, ça peut pas être ça. Attendez, je me souviens.... C'est Jésus à Munich. Il prend contact avec des membres de la RAF pour faire un attentat-suicide à Jérusalem. Allemands, arabes, juifs, chrétiens... On le refait. Lundi soir, minuit sonne, un Christ idéaliste cherche du charbon en Forêt-Noire. Ok. On valide tous

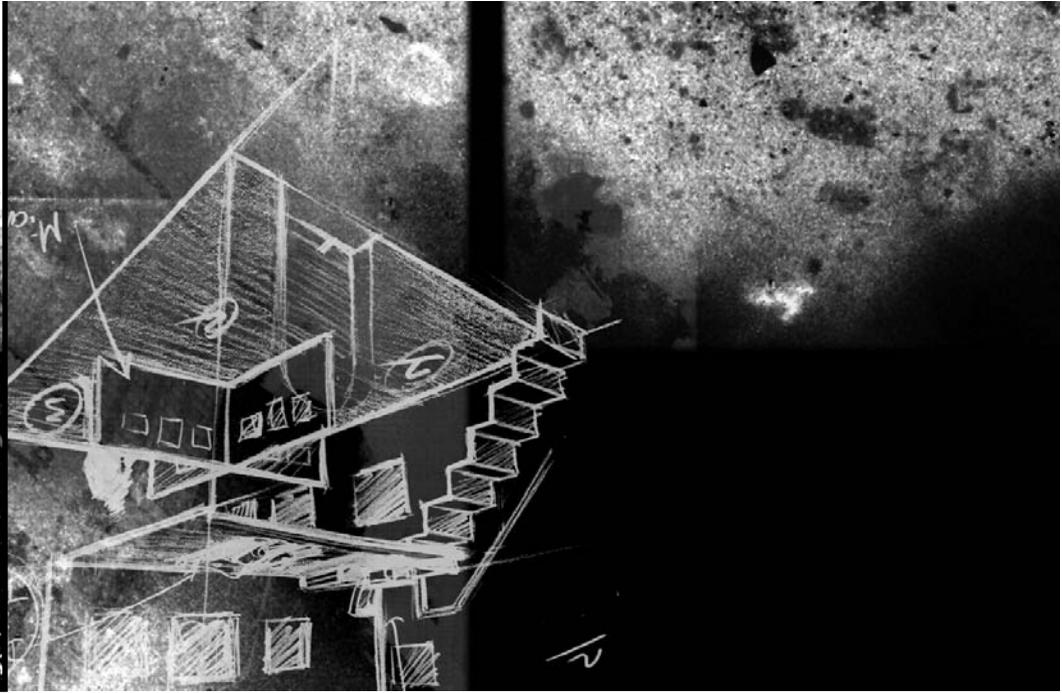
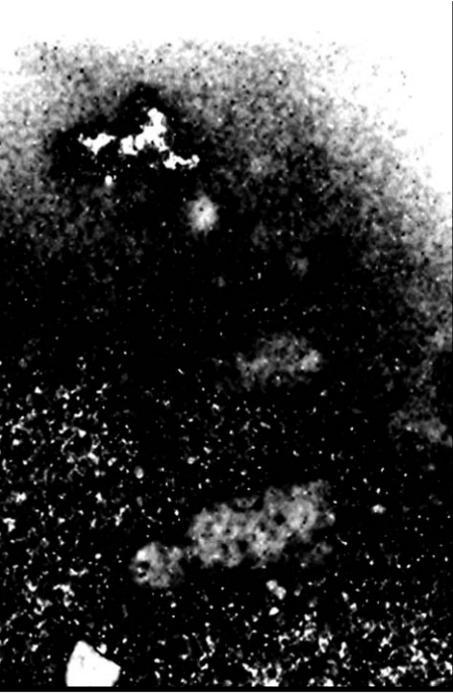
ensemble cette position initiale ? Ou bien vous allez tous vous faire enculer ? On passe au vote. 12000 voix contre, une voix pour, c'est adopté. Jésus entre en scène à Rome dans une rue passante au 17^e siècle. Il n'a pas de relations sexuelles avec des comtesses et des Lords. Jésus est calme, en haillons et dépossédé, et assiste au défilé de Pâques. C'est la résurrection et le carnaval des puissants, quand la mortification passe écartez-vous. Jésus dit : Finies les séances de spiritisme aux mains jointes. Plus de prière. Jésus s'avance vers un type déguisé et proclame : rachète-toi. Le pécheur dit : Combien ? Seigneur de brutalité, j'ai p'us que 10 marks sur moi, c'est bon ? Jésus dit : ok, ça devrait suffire. Tu connais un dealer dans le coin ? »

Depuis des semaines sans eau dans cette contrée de laine brute des formes vagues sortaient des tonneaux et des portes dans l'air des précipices franchis par des silhouettes humaines aux appendices encore terreux de leur naissance à l'air libre, émanant de coquilles et de pieuvres. En forme de croupes agressives ils meurtrissaient sur leurs propres bases en craquant toutes les barres. Des racailles, des dingues, des mecs qui tentaient de s'échapper dans une lézarde semi-solide tenue en place par des crics. La sagacité l'emportait et une affaire où ils étaient la

e.

/ syntaxe de vos restes :
«une part des émeutiers brandira des mâchoires»

2. La figure de l'ennemi n'est jamais ravagée. 1.
Constitution : khôl, colifichets, épieu



viande était conclue dans leur dos, alors ils se courbaient et marchaient comme des singes vers les gares d'Auschwitz et de Mauthausen radicalement refon-
dées sur l'idée d'absence de trains et dès lors « *Une population en granules devrait nourrir le dieu-renard !* » pensait un type déchiré sur toute sa longueur par un coup de tristesse acéré en pleurant.

Kinski était toujours là, il titubait, ivre de rage et de lumière et son rire sardonique immense répondit en écho : « *Est-ce que je mettrai 100 secondes à moi-sir ? Dila. Dila. Dilacé. Dilacération. Cru... Cru... Cruci... Crucifixion.* » Cahotant quelque part au volant d'un bus, il entra dans un truc pour transformer son corps encore une fois et se fondre aux gens dans la violence de sa parole parlée/hurlée. Disparaître dans les hurlements. La Deutschlandhalle devenait un univers où les orbes fondaient peu à peu et les planètes collaient, et Kinski trébucha contre un amas d'étoiles et les prédicateurs en rirent. Il paraissait pourtant encore dans les escarres, indépendant des controverses et cueillait des rapaces exotiques aux cotylédons grenats-blancs ouvragés dans la masse. Syndromes de grippe en floraison tardive dans les bronches, cet hiver, et de temps en temps il leur injectait une nouvelle flopée d'énoncés dans sa veine trouée, par intermittences et en vrac, leur par-

lant à des moments un peu comme si, à un chat épileptoïde mort l'arrière-train coupé en deux par une voiture, il faisait la lecture du journal satirique un jour de bonne humeur en commentant en même temps les faits divers les plus drôles :

« *Le jour même où il était emporté par les bêtes, un poète berlinois réussit à griffonner un message à sa petite amie dans un bloc de graisse animale : Je reviens tout à l'heure. Toi non plus ne pars pas. Hé bien, voici, il vient avec les nuées, et tout œil le verra, et ceux qui l'ont percé ; et toutes les tribus de la terre se lamenteront à cause de lui. Oui, amen ! Fuyez au désert, fuyez les villes, faites des réserves de raisin. Dans chaque chambre une fille qui crie.* » « *Il apparaît, partout. A Éphèse, et à Smyrne, et à Pergame, et à Thyatire, et à Sardes, et à Philadelphie, et à*

f.

1. khôl, colifichets, épieu, bagues, éphémères bagues-phosphore, vert, bleu, prune, rouge et blanc flash des gloss ils s'apprêtent à la nuit — tour de jeux sans sans sans prises, pals — pas de final perçu (quelques-uns crient)
« Nous nierons ce retour, ou 1. L'approche faite aux cadavres : ouvre leurs commencements.

/// affleurement permanent de séries-borborygmes, russe ? rats ? /

1. Glas.
Mille (ou certainement dizaines) / le plein gris est à faire, chiens petits-fils de putes, qui ne soit qu'une décharge de petites alanguies.
/ Des dizaines, calcinés /
1. Ça ?
« Vous demandez pourquoi.»

Laodicée. Une fille qui crie ! » « *Dans chaque chambre ! Oui, amen.* »

« Un homme gît sur son lit de mort, dans la crasse et la puanteur, et voici que l'ange de la Mort, le plus glorieux de tous, vient à lui et le regarde.

Orgie démentielle à Auschwitz, mais au final, le résultat est maigre ! Ok, ok, chacun compte jusqu'à six millions ! Allez un ! deux ! trois ! quatre ! allez tous ensemble ! cinq ! six ! sept ! allez bordel ! huit !

g

« Vous demandez pourquoi. Je vais vous répondre. Parce que je suis las de vivre. Las de vivre ici dans le monde des petits chiens. Le monde des petits chiens aux petits sentiments, aux petits plaisirs, aux petites pensées. On doit être satisfait, je ne veux pas être satisfait comme un petit chien. Ils n'existent rien de plus répugnant que les petits chiens quand ils rentrent à la maison, effrayés et satisfaits, après des aventures de petits chiens. Moi-même, j'ai été un gros chien. Mais je ne veux plus être un gros chien, même s'il vaut mieux être un gros chien qu'un petit. Il n'y a pas d'autre alternative. Il faut être un gros chien ou un petit chien. »

(Stig Dagerman, *L'enfant Brûlé*)

« Il importe donc de faire le départ entre toute polysémie, en laquelle les sens s'ajoute les un aux autres selon un enrichissement continu, et cette *permutation* du sens, en laquelle les sens s'expulsent l'un l'autre selon une circulation ininterrompue, entre *propriété* qui accroît ses possessions et *expropriations* permanentes »

(Jean Ricardou, *Problème du nouveau roman*)

« Et ces fureurs seront plus que des crimes. Elles seront absolument pures et fermées. Se dégageront et se nieront, en même temps, fermés comme des fictions »

(Georges Didi-Huberman, *Memorandum de la peste*)

miens avec des cafards de l'hyperespace à tête de masques à gaz, et les gens à la voix éraillée visualisaient par flashes leur ancienne vie bohème, contraints par les gardiens de l'esprit à faire amende honorable avec les mains derrière le dos, aux genoux d'un paradis nuageux ce soir sans éclaircies demain matin.

Ça et là au milieu de la nuit rampante, des types du fond tentaient de construire avec leurs briquets une petite secte d'adorateurs du feu, sans prétentions et encore balbutiante et rien qu'à peine lunaire. La panique saisit un groupe d'hommes qui encerclaient des femmes pour les protéger, lorsqu'apparurent des affaissements cette fois du sol lui-même. Un mec promenait une petite clochette entre les badauds en gueulant à la volée « *Bring out your dead ! Bring*



out your dead ! » Plus débrouillard que les autres un chef barbare muni d'un fer à souder essayait de fixer ses chaînes à un pan d'armature d'acier mais c'était trop inexorable et il fut balayé d'un coup avec quelques autres gars d'un syndicat de métallos.

Sa femme devenue folle regarda vers l'arrière et crut discerner au loin une file indienne assez nombreuse de silhouettes de lansquenets portant des flambeaux, et qu'elle identifia comme des moines ; ils avançaient et semblaient chanter quelque chose, sourdement, mais arrivant un par un en un certain point ils basculaient sans un mot et elle crut qu'ils ne faisaient que choir quelque part dans Berlin Charlottenbourg ou rentrant à Neukölln ou disparaître derrière un mur alors qu'en vérité ils chaviraient dans l'espace



hors de la planète terre, montaient un moment pendant que le manque d'oxygène les asphyxiait, puis se désagrégeaient en flammes dès qu'ils quittaient l'atmosphère. Pendant 40 jours il y eut des tempêtes humaines et à la fin la consommation totale d'un astre donna le signal pour que les ermites encore en vie (500) confluent à nouveau dans un quadrilatère de réalité retrouvée ; dès lors ils devinrent peu à peu un

Grand Tout, révolutionnaires en maraude dans le fond des projecteurs, toute une bande de crétiens à miauler comme des hyènes dans la savane brandebourgeoise, un même peuple élu déboîté en marche vers une destination commune dans les ruines de l'Allemagne jonchée de croix, d'ossements et de slips, une congrégation osmotique et hippie, la grande Eglise des connards enfantins et magiques rampant d'une même luxation à l'épaule à destination d'une... lumière.

Dès lors oui, c'était tout un magma d'Allemagne 1971, d'Allemagne médiévale et de Ciel, de Judée héroïque ou lépreuse, d'Empire romain dominateur et de Grèce rouge séchée au soleil, et il y avait aussi des perspectives pétersbourgeoises qui déchiraient l'esprit par moments, un croisement-mutation génétique entre le techno-monde bourgeois hippie allemand et la spiritualité de la ville des hommes de la révélation au désert, et Kinski décrivait dorénavant les gens de Munich (*des chiens verts portant la foi*) errant dans le désert

h.

Vous souffrirez d'abord d'avoir pensé pouvoir proches, frères, proches, journalistes et factieux, actants de peu de pis des vers immobiliers, employés intérim, actes de l'inconforme, la petite fille inquiète, aimée holà oui je l'adore cinq ans s'approprie le dédain par acculturation, fier à, fier de, ceux de, enracinés, et des diverses tanières commentaires allures teintées quartiers-mâtres et icelles, employés-mâtres-chiens, milles maîtres de corvées, toutes les choses proches alors des vieux ataraxiques, sans nulles déterminées, rien, sans aucune précision, pieux (au plus pâle minimum : un), pourvoyeurs de la viande et milles autres peut-être, milliers, multiples sujets divers - sujets ?
Je vous ferais souffrir / Chiens : horde sans même domaine sans même sans nom (« ... à la sueur de ton sexe ») En premier lieu, Méthode : Nous détruisons l'ennemi. En tant que guerre civile, elle expose tous les corps. Nul ne sera uni. Et, de nos rangs (myriades ici — certes approximatives — de fins intervalles noirs, sans ordre et répandus)

ne pourras pas y être Donc,
1.«l'arrache les corps à trous» «disparition» «fais ta» «dit» «disparition des sources et des surfaces natales» «convoi» «faites des aperceptions claires : bas» «une dernière cigarette ?» «les restes doivent s'armer» «établissement du viol comme vengeance naturelle» «nature de l'artifice : bombes à fragmentation» «preste encladé des morts» «myrte que carbonisent» «nos chemins restent à voir» «une différence sans terme» «incarner la déviance» «tuez, aplanissez» «faire fiction des fins nettes» «briseront les os des justes» «aplanissez» «tuez»

1. Ça ?
/ ravagée par les chiens. Des myriades sont des hordes répandues sur la ville

parmi quatre animaux et vingt-quatre Anciens qui tombèrent sur leurs faces devant l'Agneau, *ayant chacun une harpe et des coupes d'or pleines de parfums.* « *Des... des... des chiens australiens, verts, portant plus de foi que... que Judas !* » hurlait-il, et sa langue se suspendait dans l'espace. Les étudiants présents, en toge, en habits juifs, sentirent se décoller de leurs semelles le sol stable dans un éloignement effarant à consommer sur place lorsque Klaus circula entre ses détenus en les caressant de coups de cravaches. « *Arrêtez de gigoter, il y en aura pour tout le monde. Je mets un peu de musique ?* »

Klaus parcourut cinq cent mètres de corps de prisonniers trop faibles même pour mourir et localisa le jeune homme à son odeur particulière ; il tenait un long couteau à pain, avec lequel il menaçait ces gens, à qui il jetait quelques coups de pied au passage en leur disant « Vous avez cru que je plaisantais ? Ceci, de la part du Christ ». Mais le pauvre jeune homme entendait et répétait « Non ! Non Klaus, je ne veux pas, ce n'est pas bien ! » et Klaus répondit « Ecoute, c'est ce qu'il faut. L'ordre vient d'en haut tu comprends ? Obéis simplement. Tiens, voici un couteau, fais-toi en quelques-uns si tu veux. Tu plantes vers le

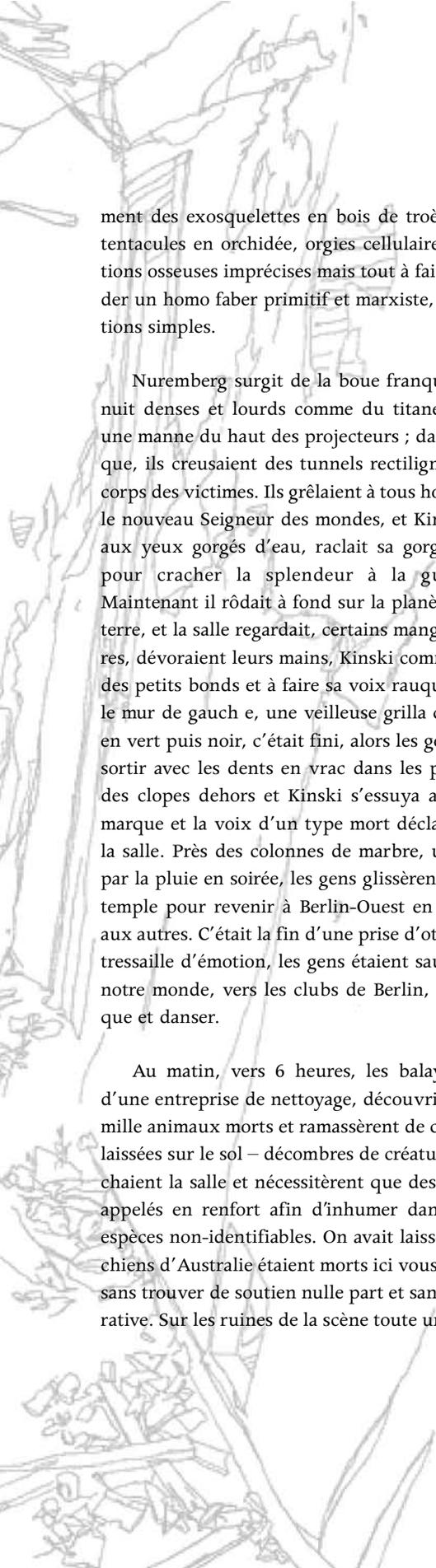
bas, et tu remontes, ça leur fera sortir les boyaux direct. » Il lui mit de force un couteau dans la main, que le garçon lâcha aussitôt. Il avait envie de vomir. Klaus cria alors à la cantonade, incapable de situer précisément ses complices : « Dites, on peut renvoyer un peu de gaz ? Je crois qu'on n'a pas atteint les seuils là. Autre chose : Jésus veut pas qu'on dise que ça vient de lui, alors, ceci, mettez-le sur mon compte, on falsifiera le bilan plus tard ! »

Jésus à un moment trouva étrange que les têtes des gens aient monté devant lui, et que la scène aussi, alors il regarda en bas de lui et aperçut l'atroce vision de ses jambes, dorénavant terminées non plus par des pieds mais par des... mollets. Il ne reposait plus que sur ces moignons humides et continua de disparaître à l'aveuglement de tous dans une horrible flaque qu'il formait seul, il cria « *je me noie* » ou bien quelqu'un dit : *il se noie*, quoi qu'il en soit il fut totalement résorbé. La tache sur l'absence de sol se contracta en une boule de forte lumière qui s'éloigna à grande vitesse en direction d'un hiéroglyphe dessiné au plafond, laissant une traînée blanche. Cette disparition connut des sortes de conséquences lointaines, un type remarqua une modification en Bavière, une fille revit un objet perdu par sa mère, un mec déclarerait plus tard avoir clairement distingué la silhouette de Morrison qui courait se réfugier sous l'estrade et partout des interconnexions secrètes étaient développées dans l'atmosphère du spectacle. Cosmologiquement parlant c'était quelque chose d'inédit, ça devenait archaïque, les tribus, l'animale rareté des groupes d'hommes progressant sur la terre. Kinski dans une plaine, dans une jungle, Marie-Madeleine apparaît dans l'écorce d'un tronc calciné par la foudre, les gens perdent leurs repères, venus avec frère et sœur se retrouvent seuls au monde, les couples se défont, les gens commencent à baiser mais sans conviction et avec n'importe qui. Gens couverts de Napalm, gens de Nazareth perdus dans l'odeur des dattes et des palmes. Les mecs assemblés au pied de l'arbre magique sentirent au même moment leurs vêtements fusionner, puis sans leur assentiment leur chair à eux commença à bouillir, leur vraie chair, des lambeaux se détachaient, des yeux explosaient, des sens anciens disparaissaient et de nouveaux apparurent, résurrection des corps et des morts, rassemblement des couleurs, synesthésie, voix surnaturelles, changements politiques, pertes d'organes sexuels, et quand tout fut bouilli et désagrégé certains des organismes survivants se mirent à générer inconsciem-

i

/aurons quelques amours

(petits pâles nécrophiles endeuillés et sévères petits des sectes variées qui enfumeront la plaine) comme m'adresserais à vous comme plus tard à l'ennemi des petits fils de putés qui devenus comme suit l'ennemi, phase terminale / : le tas n°2 est accru par un corps



ment des exosquelettes en bois de trône ornés de petites tentacules en orchidée, orgies cellulaires simples et formations osseuses imprécises mais tout à fait déterminées à fonder un homo faber primitif et marxiste, revenu aux fabrications simples.

Nuremberg surgit de la boue franque, des papillons de nuit denses et lourds comme du titane tombèrent comme une manne du haut des projecteurs ; dans leur chute titanique, ils creusaient des tunnels rectilignes parfaits dans les corps des victimes. Ils grêlaient à tous horizons, là où trônait le nouveau Seigneur des mondes, et Kinski, un vrai bâtard aux yeux gorgés d'eau, raclait sa gorge en un point fixe pour cracher la splendeur à la gueule de l'espace. Maintenant il rôdait à fond sur la planète, fauve et à ras de terre, et la salle regardait, certains mangeaient des épluchures, dévoraient leurs mains, Kinski commença à planer avec des petits bonds et à faire sa voix rauque et légèrement sur le mur de gauche, une veilleuse grilla qui faisait luire Exit en vert puis noir, c'était fini, alors les gens commencèrent à sortir avec les dents en vrac dans les pavés, ils allumaient des clopes dehors et Kinski s'essuya avec un tee-shirt de marque et la voix d'un type mort déclara qu'il avait quitté la salle. Près des colonnes de marbre, une neige fine, salie par la pluie en soirée, les gens glissèrent lentement hors du temple pour revenir à Berlin-Ouest en s'agrippant les uns aux autres. C'était la fin d'une prise d'otages, le reporter qui tressaille d'émotion, les gens étaient sauvés. On sortit dans notre monde, vers les clubs de Berlin, écouter notre musique et danser.

Au matin, vers 6 heures, les balayuses, des femmes d'une entreprise de nettoyage, découvrirent les cadavres de mille animaux morts et ramassèrent de curieuses substances laissées sur le sol – décombres de créatures inédites qui jonchaient la salle et nécessitèrent que des mecs du zoo soient appelés en renfort afin d'inhumer dans un nom latin les espèces non-identifiables. On avait laissé des iguanes et des chiens d'Australie étaient morts ici vous savez, cette nuit-là, sans trouver de soutien nulle part et sans plaque commémorative. Sur les ruines de la scène toute une série de renards

des sables qu'un test de radioactivité aurait révélés contaminés pendaient le long des cervicales d'un mec triste et diffus.

J é s u s ,
sauve-toi.

j.
/ Tuent ne vous rendront plus //// Des myriades sont des hordes répandues sur la ville Ils iront bien plus loin peut-être jusqu'au désert des désert in situ vite / fera / décimés Forces créées sans doute par le manque de soleil Froid, rues, rues Lumières lumière absente en constantes variations de surface composite du linge qui se déchire des fractions différentes + Des chiens Des chiens partout qui déchargent sur eux-mêmes Interminablement Ombres qui s'agrandissent Ne sont pas leurs chamiers qui embaumeront la plaine vents vents mmmusique Ordre émis de l'exil « Franc consanguin, cours, fuis » + et encore bien creusées : lignes grattées de l'ongle, profond, par nos petits enfants (= Génération de Plaies) « Aplanir fais tuez » « Des chemins de traverses mènent au près des menaces » « creux » « Thucyde le témoin » « Des chiens Des chiens partout » « Des chiens et de purs chiens » « le monde des petits merdes va finir acéphale » (Vous plaisantez encore ?) «Places, gravats, chrysanthèmes : de ta France à conchier» + Radures et décompositions + «Joue» «elle me l'a refile» + «Joue» (= Génération de plaie) + « Jouez »/Quelque chose dans l'attente

(nous préparant au pire) « Répète ! : « 1. etc. »
//////// (autour en décomposition)

fibres de peaux noircies longs entrelacs graisseux la formation des Vers translucides formant et puis déjà Attendre et puis déjà S'accroître et puis déjà Nous Faire
A : la dernière cigarette ?

OOO LONG "TRAVARSER"

Ne pas disparaître tout à fait, mais presque. En ce presque consiste tout l'effort. Qu'il passe de l'autre côté du presque et il ne sera plus du tout.

1.

Souvent dans l'obscurité, d'abord il se tient seul dans l'obscurité. Marche de long en large seul, au début dans le jour déclinant, enfin dans l'obscurité. Des pauses mais marche, la plupart du temps, voit descendre le jour et rien que ça de long en large puis de moins en moins, le soir puis la nuit. Fenêtres le plus souvent fermées (il y a deux fenêtres, ce qui rend sa chambre idéale, deux il y tient, car une seule n'aurait pas suffi, avec une seule comment aurait-il pu comparer que ce qui advient de la lumière à l'une correspond bien à ce qui en advient à l'autre ? deux seulement, mais deux au moins, totalement deux, cela lui donne le point de comparaison sans lequel de la nuit il ne saurait rien, or il lui importe que le jour décline et qu'ensuite la nuit arrive), porte tout autant close, des volets seulement claqués par le vent, rien d'autre, il ne les ferme pas. Qu'il en ait assez de déambuler, il s'assoit sur la chaise, s'allonge sur le lit, s'étend sur le sol. Les possibilités ne manquent pas, ne lui manquent jamais. Assez souvent, assez, assis. Tranquillement s'assoit ou

k

B : Ce n'est pas la dernière D'ailleurs, vous le saviez.

s'allonge, puis quelqu'un entre pour se battre. Il s'agit toujours d'entrer pour se battre. La porte personne ne la franchit pour quoi d'autre, il n'a jamais vu qu'on la pousse pour rien d'autre que ça.

Un voisin, un seul voisin entre, toujours un seul à la fois. Pas toujours le même voisin, plusieurs, différents, mais jamais plusieurs en même temps, jamais. Il entre encore et toujours seulement pour se battre. Se jeter sur lui, com-

mencer à se battre. Parfois, il n'a pas même le temps de se relever et supporte le premier choc allongé, assis ou bien tombe de son lit ou avec sa chaise, parfois il la brise un peu plus qu'elle n'est déjà, plus rien d'une chaise qui en serait encore une.

Il a connu d'autres chambres et d'autres chaises, aussi démesurément brisées. Des fois juste des bouts de bois, des résidus. On les appelait encore chaise à sa place, mais pas lui, il ne pouvait pas y croire, il ne leur donnait plus ce nom, y préférant celui de débris. Il advient aux chaises des choses irrémédiables au-delà desquelles on ne peut plus les appeler chaises, mais débris. En cela il se dit que ces chaises sont exemplaires. Il se demande si de même il pourrait lui arriver que cassé sous l'attaque il lui faille changer de nature, comme la chaise devient débris, et si alors tout espoir de salut détruit il lui faudrait renoncer.

Rarement le même voisin l'attaque. Cela arrive, cette répétition du voisin, mais ce n'est pas la règle. Il n'en est pas sûr, il doute de ses sens assez souvent, la physionomie particulièrement n'est pas sa chose. Aussi peut-être ne les reconnaît-il pas. Pour ce qu'il en juge le même (voisin) vaut exception plutôt que règle l'autre (voisin), il le croit. Ne saurait comment le prouver. Peut-être par une série d'épreuves photographiques et de comparaisons ? D'un seul même voisin sans fin d'ailleurs qu'il entre de cette façon et se jette sur lui pour se battre, à chaque fois, il ne le supporterait pas. Répétition intolérable. S'ils venaient à deux non plus, Duplication insupportable. Si ce devait être - deux, le même sans cesse, l'une ou l'autre condition - il - lui - partirait, lui s'en irait. Cela voudrait dire ailleurs. La porte la fenêtre l'obscurité le lieu, mais dans ce cas oui, même les volets, un abandon.

Le voisin entre pour se battre, pas toujours le seul même ni à la seule même heure. Pourquoi ainsi ? et lui, pourquoi toujours lui ? Il ne leur pose pas la question, n'en a pas le temps, il faut déjà lever les bras, battre des pieds, se dégager

d'une roulade sur le sol, saisir un barreau de chaise et en fouetter l'air, se défendre. Ils ne parlent jamais, lui et les voisins, seulement se battent. Les poings. C'est que dès que le voisin entre et court vers lui silence. Les coups traversant l'air qui bloque tout ce qui n'est pas coups. Le son, le peu de son, prend fin. Peu de bruit auparavant, de la fenêtre de la porte ou de lui (il lui arrive de soupirer, ou que passe un véhicule dans la rue ; de la pluie ou un événement sonore adviennent aussi à l'occasion derrière la porte, très rarement, les volets qui claquent, des pas dans un couloir, il suppose que cela arrive, il n'en a pas le souvenir) mais soudain plus aucun. Rien.

Sa science du voisin toute entière dans l'expérience de ce silence, un savoir voué au non-bruit qui l'accompagne.

Il ne leur dit rien, et eux non plus, dans la lutte ils utilisent bien entendu de s'insulter comme pour se mieux jeter sur l'autre, essayer de le tuer aussi avec la voix, pas seulement pieds et poings et choses. Et ensuite la honte et la colère des insultes qui viendraient. Mais entre leurs lèvres rien que des grimaces sortent de la bouche, pas de voix. Les yeux aussi participent, mais sans véritable affirmation. Il ne les voit pas, leur couleur par exemple, il n'en veut rien savoir, ce serait trop qu'en plus il décèle de la couleur dans le regard, pas seulement des coups. Les coups suffisent bien.

Il arrive souvent qu'il ne les voie même jamais entrer, les voisins. Surtout dans l'obscurité. D'où qu'il ne soit pas sûr qu'un seul ou plus d'un. Ou alors son attention. Défaillante ? Pas la même façon de se battre à chaque fois cependant, il l'a remarqué, ce lui semble, et constitue ce qu'il se plaît à nommer un indice. Des coups plus vifs, ou au contraire une charge plus lourde, ou une façon toute particulière de tenter de lui arracher les yeux, de lui écraser les couilles. Mais plus qu'un pour savoir comment ? Il serait curieux de savoir. Pas tant que cela, pas au point d'essayer, de faire un effort. Il suffirait qu'à ce moment-là la lumière, non, soit tard soit voilée, et il ne les voit rien. Lui tombent dessus tout de suite. Pas tellement qu'ils soient plus fort que lui. En moyenne ça se vaut. Mais à l'improviste. Arrivés par surprise pour se battre avec lui sans jamais le dire. Il se retrouve avec, ce sont des mains, des pieds, cela lui tombe dessus. La surprise lui tombe dessus en forme de poings, ce sont voisins.

Parfois, le voisin, un couteau à la main. Il lui faut être vif alors. Il n'en a aucune envie. Tout plutôt, dirait-il s'il avait

le choix de parler, que cette danse du couteau. Et encore pour une danse comme tout cela est lourd. Il s'agit d'éviter la lame. Elle le toucherait pourtant qu'il n'en aurait pas mal. Avec le son disparaît aussi la douleur, la possibilité de la douleur elle aussi se dérobe. Il ne reste que la lutte. Plus rarement que le couteau, une ou deux fois lui semble-t-il et cela n'a que le caractère d'un incident, il évita de justesse une bassine d'eau bouillante avant que ça ne lui tombe dessus. Il n'en fait pas une affaire. Il ne veut pas d'excuses. Il suffirait bien après tout que cessent les attaques, mais cela non plus il n'y croit.

Tenté de s'en échapper ? Il l'a déjà tenté à de nombreuses reprises. Non (et dehors quoi ?). Se dérober plutôt. Il ferme sa porte, la cale avec ce qu'il peut : la chaise, le lit, le pied, la pensée. Il semblerait que ce soit si simple : fermer sa porte et alors assez, entre les fenêtres, le lit, la chaise, il en aurait assez. Mais cela ne suffit pas, jamais assez. Aucune fois assez fermée que le voisin n'entre. Il l'a vu plusieurs fois. A coups de pieds quand ce n'est pas à coups de hache, de masse, sa porte défoncée, tous les moyens valent. Sa porte et puis après, si c'est un pied : des coups de pied pour lui, si c'est une hache : cette menace, des coups de hache (il y en a donc aussi avec des haches). Il ne peut alors s'y dérober qu'à saisir lui aussi, il l'aperçoit juste dans le moment que cela arrive, traînant sans raison auprès du lit sur lequel, son lit, traîne une hache. Cela fait des étincelles, des lames volent, manches, cognées, coups. Pas non plus de bruit. Il préférerait autrement. Qu'on lui demande son avis et alors

B : Je vous parlais du Lieu or vous n'écoutez pas Lui, lieu n, si vous suivez, ce qui, pourtant, doit, absolument, nécessairement, vous passionner (plat petit phraseur blet, chienne, gal, mort, con) (*respiration*) (s'avère petite salope, mystique encore en sus, vague, plat, minable gras), avait, oui, j'en suis certain certain, la farce-particularité d'être hiii oui : entièrement négatif.

(rires, exclamations variantes et clameur continue) etc.

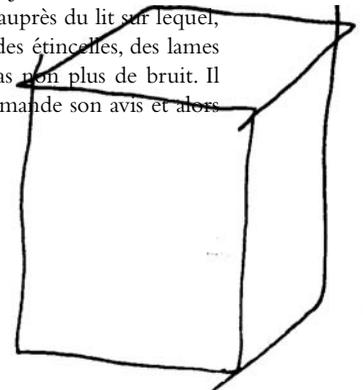
(Ils Continu Armés au degrés minimal : droits, gris, rigides, gris, levés

— levés de l'ombre du lieu n, ombre-valeur-de-n et

En tant que guerre civile et

et « fondant sur la France » « inoculer » « attaquer- raient au bacille » « Danger pour l'Vous devez vous défaire de la dernière puce, c'est belle façon de mort prise dans l'ordre du jour... Taïga : plane, effacée ; taïga : brune en surface blanchâtre étendue en feuillets Comme-vous-devez-détruire Vous êtes morts et jouant s'adressant à l'ennemi : « 1. (Ça) crâne : sec, (forme des autres crânes) »

/ longs convois de l'espèce / note : Qu'il y ait communauté : à l'absence blanc de ma communauté (faite sans terme et distances, x inégales distances Différences conduant :



tout autrement. Par exemple pas du tout avec une hache. D'autres moyens, il n'en a pas idée. Un duel. Se tenir debout. Voir arriver les coups. Ou encore mieux rien du tout. Rien du tout encore. Ce serait à cela d'arriver à rien du tout encore. Négation du voisin. Et chaque fois encore. Une dernière fois encore. Chaque fois il en entre un nouveau. Par surprise. Et c'est pour se battre encore. Lui monter dessus. Encore.

Le plus souvent, aussi sèchement que cela a commencé, cela cesse. Il n'a pas besoin de beaucoup. Il n'a pas besoin de se battre fort. Souvent il a le dessous. Lorsqu'il ne perd pas, il lui arrive de ne pas perdre, alors il se retrouve assis sur eux. Ou bien lui assis sous eux. Le plus souvent de cette façon, en empilement, sans rien de chaleureux là-dedans non plus. Ce sont ainsi nuits qui passent. On n'ose leur donner ce nom. Nuits de repos non plus. Quelle escroquerie. Toujours à vouloir se battre. Jamais moyen de se dépêtrer de se battre. Jamais moyen d'y échapper. Il le voudrait qu'il ne le pourrait pas. Et d'ailleurs personne ne le lui propose. Il faut

m.

Encore C'est cela même qui attisera l'épreuve
Nous-ne-serons-plus-unis

Comme

« les derniers vivants s'exaspèrent dans la gratuité immédiate qui pousse à des actes inutiles et sans profits pour l'humanité (le fils, jusque là soumis et vertueux tue son père ; le continent sodomise ses proches.) »

(Antonin Artaud, *Le théâtre et la peste*)

et retourment à leur Lieu le plan gris de l'espèce
(étendue-crâne-feuille) vous les faites retournez,
mais

Contre-insistance des formes : [2. *La figure de l'ennemi n'est jamais ravagée*].

Donc, 1. Il aborde à la rue que lave la pluie amère,
brûlante et grise, souffrée,

serait prêt à rien. C'est cela à rien. Et encore moins se battre. Un rien qui ignorerait ce lui-monter-dessus. Un rien qui le tiendrait dans sa chambre sans que jamais quelqu'un, quelques uns.



2.

Il lui arrive finalement, il ne l'a pas prémédité, il s'abstient, ne cède plus rien, à rien : ni coups de pied de poing de couteau ou de hache, il ne se dit pas « maintenant je suis prêt à mourir », ne se l'est jamais dit, bien en dessous d'une décision, ce gluant silence ne laisse pas passer d'aussi longues considérations, tout au plus de courts morceaux de

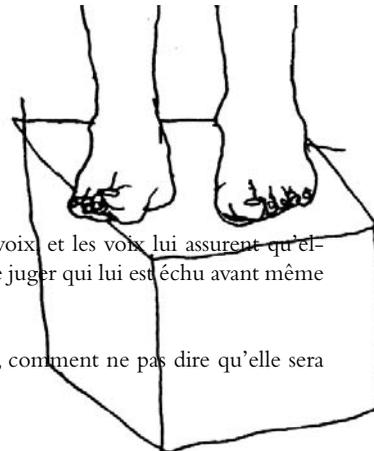
phrases, mais alors rien, il se trouve seulement à refuser. Il se dévoile ainsi : refus, c'est le refus et lui dedans. Lorsque ça entre la fois suivante depuis sa porte, se propulse vers lui avec le fracas, toujours ce même fracas, il ne se passe rien, rien ne se jette sur lui, et la mort ne vient pas. Non plus. Comme il l'attendait pourtant, l'attendait-il ? Plusieurs fois de suite il n'arrive rien. Désamorcé. A la place seulement arrivent encore des voisins, de nouveaux voisins ? Il ne sait pas mais encore de nombreux voisins viennent le tirer de la pièce en le serrant étroitement par le cou les jambes et les bras. Il s'en trouve tout engorgé, sali, un mazout de voisins.

Des voix disent alors, ce sont des voix de voisin, elles ont négocié avec le silence une trêve telle que désormais elles parlent, elles disent qu'il est coupable et cela les fait bien rire. Le disent sur tous les tons connus et d'autres qu'il n'aurait pas imaginés. Certaines même le chantent. Il discerne, affreux, un accordéon. Une ambiance de bal, festif et cérémonieux en même temps, tout simplement atroce, il n'a d'autre mot. Certains portent des chapeaux, de vieux chapeaux, râpés, élimés qui leur redoublent par le haut la tête. Certains des pare-poussière leur tombant droit jusqu'aux pieds. Il manque des chevaux. Il ne pense guère, mais assez pour cette chose des chevaux et ce serait alors un genre de règlement de comptes. Il arrive qu'on glisse un verre jusqu'à lui et il se sent boire. Invité, comme s'il allait participer à la fête, il sait bien qu'on ne parle que de lui, qu'il s'agit ici de son procès, rien d'autre, que tout s'éloigne. Cela prend assez longtemps si bien qu'il préférerait retourner à sa chambre. Ses fenêtres. Le lit et la chaise il peut s'en passer. Facile. Mais pas les fenêtres. Ce serait ainsi désormais le bonheur avec les murs et les deux fenêtres, lui dedans.

Les mêmes énoncent la peine, il ne pense pas que ces deux opérations devraient surgir de semblables bouches, et pourtant oui, une octave plus grave, mais indéniablement les mêmes, discerne-t-il désormais que le son passe dans le désordre qui se gausse. Le voilà jugé pour son manque d'esprit combatif, et ceci sur chacune des paires de lèvres éteintes, avec dans chacun des yeux un regard, par paires aussi, pour dire que non, encore qu'il se contente de se laisser attaquer, disent les lèvres, qu'il attende en faignant l'assaut là où tous les autres (il n'a jamais vu que des voisins, que faire de ces autres ?) se ruent joyeusement au combat, nuancent-elles, cela irait, à l'extrême limite, cela irait presque bien, tant qu'il se bat, encore, on le lui pardonnerait, surtout s'il gagne parfois, mais qu'il ne se défende même plus, cela

le juge avant même les voix et les voix lui assurent qu'elles ne font que répéter ce juger qui lui est échoué avant même qu'il parle.

La peine, le prévient-on, comment ne pas dire qu'elle sera sévère.



Puis plus qu'une bouche, dans un mouvement de buste une bouche qui s'approche campée sur deux épaules grises, une bouche et qui sent. On le prévient. Il devra désormais affronter une nouvelle vie, une vie nouvelle, et faire face à ses obligations. Plus question de se défilier. Il devra d'abord promener un jour entier, tout un jour, une courtisane nue sur ses épaules. Puis on l'exilera et la conséquence de cet exil sera le travail, cette vertu dont il entendit tellement parler, avant la chambre, les fenêtres, vertu qu'il n'osa affronter. Ce n'est pas ça. Cela ne se propagea jamais jusque lui. Dans son histoire lui et le travail, et le mot vertu entre les deux qui ne fait rien. Et qu'à cela tu oses te défilier, ajoute la bouche tandis que les épaules s'avancent si près qu'il pourrait se glisser dans le pardessus à leur place en gemellité supplémentaire et intrusive. Pour près qu'il se tienne, il discerne là une menace.

Très vite sans avoir regagné sa chambre, il ne la voit plus, on l'en a séparé. Mais on apporte déjà la courtisane, ces choses-là doivent se mener rondement. Il constate la forme ronde de la sentence. La courtisane petite et grasse, ses pieds engagés dans de ridicules escarpins à talons si hauts qu'ils proscrivent la marche, marionnette sur les fils de ses talons, marionnette par en bas pour ce que ce ne serait pas le haut, à toutes fins comment est-ce que cela se manipule ? S'il se voyait déjà cheminant avec elle en devisant, il devine bien que non. Si tout devient, il ne deviendra pas marche à ses côtés. Car de telles chaussures comment leur demander en plus de la marche, il ferait beau voir. Il se demande à la regarder l'ef-

n.
verte, fuchsia, même, parfois, et alternativement, dans une alternance vive, blanche, noire (néons, néons divers), court
- : ombres-caveaux, portes (le chien connaît aveuglément la perte, la joie, et le sûr du détour) Lèche indistinctement (Pisse, part, revient) Quelque chose, là :

/ Factions : disséminées en deuil prêtes à souiller vos morts etc.

Messieurs, les commencement s'égarent

1. Voies
Cela s'adresse aux membres ?

79



fet que feront ses cuisses épaisses sur ses épaules, et leur consistance lorsqu'elles seront autour de son cou. Enrubannée d'un tissu sombre et luisant, elle, en plus des escarpins et des cuisses de gros seins, deux autres hypertrophiées et comme disjointes de son tronc, outres, elles flottent sans mesure depuis son buste vers son ventre et dans l'espace alentour, on les lui a accolés, effet d'un montage, rajout, codicille, un demiurge moqueur modeleur de grosses femmes inaptes à la marche, seins ne retenant que fugacement une forme, leur manque tout le temps un galbe, tressautements, ondulations, effets de flou, chaos, indéfini mammaire, extension indéterminée. Là encore, en sentira-t-il la masse incertaine sur l'arrière de sa tête ? Essayera-t-elle de les déposer dans sa nuque pour s'en soulager car il devine qu'elle souffre, ou sur son crane, là où la sensibilité, excitée par l'implantation chaotique des cheveux, se fait acide ?

Plusieurs hommes avec des bras forts l'emportent, on la met sur son dos, on l'y dépose, il ne la voit plus, la sent à peine. Son dos, elle dessus. Cela ne lui fait rien. Il se sait heureux de ne rien ressentir. C'est que son poids à elle, ne fait rien de plus que le poids de se porter soi-même comme il en a l'habitude. Alors il ne se passe rien que cette promenade. Comme il ne prévoit pas les voisins, il ne voit pas non plus la peine, la femme sur son dos, il la porte. Dans les rues, toute une journée il les parcourt. Personne ne fait mine de le remarquer. Finalement lourde sur son dos, c'est la peine, c'est l'épuisement. Il ne sait plus. On le chasse ensuite. Hors

3.

Hors de la chambre lorsqu'il en sort il travaille, nécessité prononcée, dans le secret. Le travail lui arrive. Ceci n'explique rien : jamais il ne trouve le lien entre ce qu'il fait dans ces bureaux et ce que veut dire le secret. Les mises en garde pourtant ne manquent pas, pleuvent, toujours un corps pour venir rappeler qu'interdit figure haut sur la liste de l'impératif. Cela n'est peut-être pas sans rapport avec la chambre où le reste du temps il ne se passait rien fors les voisins. Il apprend dans le secret.

Tout le temps de travailler il remplit ses devoirs avec un respect des règles qui force chacun à la crispation. Ses collègues jugent surnaturel son excès de prévenance, surnaturel plus encore qu'hypocrite. Leur exaspération grandit comme si rien ne devait la limiter que sa personne à lui et l'attachement qu'elle témoigne à son bureau : il se conforme de jour en jour mieux aux règles, sans cesse plus. Non seulement il en respecte l'esprit et la lettre, mais il paraît aussi les approfondir et les conduire vers des niveaux de régulation jamais encore entrevus. Le plus insignifiant il s'y penche, s'y complait de longues heures, n'y cède rien. Le plus merveilleux et sans doute horripilant là-dedans étant que ce soin impossible et proprement infini qu'il consacre aux activités les plus banales, dérisoires et répétitives, ne tourne pas chez lui à l'obsession stérile. Cette précision de son doigt à suivre les lignes, cet oeil sans fatigue qu'il met au service des registres, ce soin apporté à la formation du moindre caractère, se révèlent très exactement fournir une source continue d'améliorations. Pas seulement remplir des devoirs, mais les remplir de la façon très exacte dont on lui a dit qu'il fallait les remplir et qu'il tente sans cesse d'améliorer, ambition que personne ne trouve pourtant convenable car cela ne se fait pas, plier à ce point-là. On murmure le mot indécence dans son dos et il se dresse alors, le mot, comme une porte qu'il viendrait de refermer mais qui laisserait passer tout autre que lui-même. C'est qu'il ne peut se défaire d'une de ces règles sans se défaire de bien plus. Il n'a pas choisi cette application dont il fait preuve, mais il en attend un allègement de ce qui pèse sans-

o.

/ Cela s'adresse aux membres En tant que guerre civile (Faites-la-topographie) Faction fera le terme, le point, la ligne de départ pour incidences du pire Coupe Dois-je encore vous parler ? En premier lieu, méthode : 1. Nous détruisons l'ennemi Ressemble, oui, non, à un suicide ? Da Continuer de parler Je ne peux pas vous entendre Question du jour, salut, oui , « le », des relations possibles à Actes de l'écriture, publication, revues S'asseoir peut-être un peu ? Un pas ? Vous plaisantez encore, chiens // // // // // // // le propre de la menace : n'avoir que nom d'emprunt ou / 1. Antoine Hummel convient qu'il y ait quelqu'un à tuer.

de la chambre. Plus de voisins. Dehors.





cesse sur le monde, et sur lui. Et sans cela, croît-il, les nuits de la chambre deviendraient encore plus frénésie et danse de voisins.

Personne ne s'accommode de cette situation. On le soupçonne, certains râlent à son propos, ces plaintes se multiplient, certains veulent dire plus encore de mal de lui. Des insultes fusent, des malédictions aussi, plusieurs fois il retrouve au matin son bureau saccagé. De petits sacs d'excrément sont déposés sur son siège. On y sent un certain soin. Une hostilité sourde. On lui porte ainsi plus d'attention qu'il n'en désirerait. D'autres fois il saisit un surnom « la taupe ». Il n'a pas la flexibilité terreuse du petit mammifère, ni sa fourrure qui se modifie avec les saisons. Mais qu'il vive lui aussi dans la densité d'une terre sur laquelle tous les autres ne font que prendre appui, qu'ils craignent comme un étouffement, cela ne paraît pas impossible. Il ne sort que brièvement le museau du travail. Il glisse dans des voies qui ne sont pas les leurs. Façon d'être de la taupe. Il regrette sa chambre, ce tunnel. Il se confie à un collègue. Assez flexible, explique-t-il, il a pour sa part toujours su s'accommoder - en se rangeant au plus près de tous les murs de l'obligation et en avalant sa présence dans le sourire de sa propre bouche - des excès d'être des autres. Il aimerait convaincre puisqu'ici il peut parler et que les mots ne se transforment pas d'office en rien.

Rien de tel ne lui arrive. Cette vie est une condamnation que ce soit dans la chambre ou dans le bureau toujours identique.

« Tuez-moi ! Vous êtes un assassin si vous ne me tuez pas », pense-t-il. Il n'en dit rien. Quelqu'un d'autre l'a pensé et écrit à sa place. Il y a loin de ça.

4.

Il se décide à une disparition où il ne cesserait pas d'être, à réaliser le prodige d'être sans être là. Du monde porteur de faits, il ne veut que se retirer, mais partiellement et à sa seule guise. Qu'on lui impose une déconvenue funeste, l'abolition complète, la prison, un travail monotone, il n'y trouvera pas son compte. Il diagnostique un déficit dans l'être au monde, mais laisse le monde tout entier à sa place. Sa résolution ne revendique pas plus. C'est en modeste qu'il aborde le problème de ce que serait qu'être moins. Moins

être. Moins qu'être. Se tenir sur le bord de la disparition mais sans jamais tenter de le franchir.

Par l'observation attentive de la situation (du soin qu'il porte aux travaux imbéciles, il conserve une portion, la sienne, qu'il applique toute entière à se juger, lentement, méthodiquement), le projet se fait jour en lui. À la vérité, et il dodeline de la tête et secoue ses bras chaque fois qu'il le pense, le défaut de la situation tient à ce que des voisins et collègues bien trop nombreux et de lui aussi un trop plein d'existence se forme, un caillot dans le cours du monde auquel il faut porter remède pour qu'après fluidité, retour à la normale, circulation des êtres, des faits et des biens. Fluide, c'est ça, restaurer la fluidité. De celle-là très fier, il sourit, cela ne dure pas, son sourire. Mais tout le reste.

Trop de place, toujours, encore, trop d'espace occupé, à chaque fois le même, occupé d'être soi et au monde tout certain c'est tout vu, gachis. Il en occupe encore trop c'est-à-dire que là où il se tient c'est encore trop d'être - pas seulement - mais aussi trop que d'être. De l'espace en pagaille, certes, partout il y en a, cela n'y change rien. Il a beau, il se gratte la tête, il reste autour bien du vide à occuper, du vide passivement en attente de ces gens qui ne l'encombrent pas encore. Mais ici encore seulement cet air plein, et du lointain pas assez, entre les deux lui - n'est-ce pas ? - là que n'a pas lieu le vide - non ? - tant qu'il s'y tient.

P.

ou :

/ des faces carbonisées exposées pâles repeintes vous-ne-verrez-plus-rien Des nuages épaissis suinteront de rouge et noir
« dans une vraie mare de sang »
dans le plus froid constat de la peur la plus niaise. Ce sera là, encore, notre communauté

« ont de constantes passions : la viande et le refrain »

/ D'autres ils abattent des chiens

et certes devons subir des pratiques dégradantes

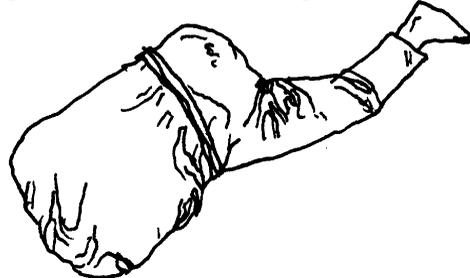
« Vous seriez donc témoin ? »

/ Attendre, se vêtir : d'artifices, cigarettes Da Attendre

/ Ennemi : fait à ma ressemblance Continue de pourrir

Salutation du membre
J. C. (petits morceaux et plaies, forces, infestés,

//////« Immobile, le mort participait de la violence qui l'avait frappé : ce qui était dans sa « contagion » était menacé de la ruine à laquelle il avait succombé.» = 1



Bien entendu, lui n'existe pas tant que ça en comparaison d'eux, mais c'est toujours ce lui semble tout de même un peu trop d'existence puisqu'on en arrive à ce poids étouffant, le sien sur leur poitrine ou plus souvent le contraire, et d'autres fois à ce truc des excréments dans de petits sacs déposés à son intention ou ces histoires de taupes. Il se reconnaît gêné ; car ce n'est pas lui mais eux, ils existent - eux - trop. Trop. Plusieurs fois il cherche : en finir, d'eux, les réduire, arracher à cet excès autant qu'il en peut (si peu), pour les rendre supportables. Procéder par emprisonnement, meurtre de masse, propagation vénéreuse d'une pandémie. La question reste mal posée à ne concerner que les autres ; rejeter sur les autres le problème ne le modifie en rien, sauf à posséder l'âme du bourreau, or lui en matière d'âme, ça ne marchera jamais. Lui suffit-il pas plutôt, selon son penchant le moins secret, de se réduire lui. Ainsi ramené à soi le problème prend tout son sens, il se fait pratique et s'incarne en une chair sur laquelle son pouvoir d'action lui apparaît à peu près illimité.

Il se projette dans sa disparition, il y lance sa personne, cela fait une image sur le lointain, le non-immédiat, une image où on ne voit plus rien de lui, et ce rien lui, d'ici se projetant, le regarde ; cela-même n'est pas rien, autrement que rien. De là il formule le Projet : atteindre la plus petite mesure d'être possible, soit rien de plus que persister à être. Le retrait poussé aussi loin qu'il ne permette cependant pas le disparaître car alors ce serait basculer là où de retrait même il n'y a plus. Qu'il y réussisse, et ce serait bon, alors personne, se dit-il, personne pour encore me toucher me bondir dessous.

Voilà bien cependant tout l'effort. Il ne suffit pas de cesser de dire bonjour à ses voisins, chose qu'il n'a jamais faite. Cela d'abord contribue, contribuerait, mais ne vaut qu'en pis-aller, tout l'effort encore à fournir.

S'évanouir, se faire presque rien, s'abolir, pas tout à fait, souci de disparaître mais pas entièrement, cendres, s'envoler, bulles, postillons, éclaboussures, devenir moins que jet, plus léger que l'air, fumerolle, gaz rare, s'alléger sans cesser de rester au moins à soi-même détectable, encore, d'une certaine façon, se presque perdre, pas jusqu'au bout. En finir. Tout de même. A quel point ? Aggloméré au rugueux d'un mur. Collé à l'asphalte d'une chaussée. Nervure parmi d'autres d'une feuille d'arbre. Ombre sur un visage. Voilà. Être, cela seul, sans excès. De ses expériences renouvelées, quotidiennes ne serait pas trop dire, il a bâti, enfin il donne

ce nom - usurpé à plus d'un titre - au fatras d'où se tire sa motivation, la théorie du trop de présence, la sienne. Pas uniquement pour la présence. C'est à savoir le choix tout nu entre s'imposer et s'effacer, mais décliné en toutes une série de plans afin que la survie, elle aussi, y trouve son compte. Toute autre position entre les deux piétinant d'avance la possibilité d'établir sinon une harmonie universelle, il n'en demande pas tant et le mot même lui serait suspect, du moins un chemin qui y conduise.

Rendre simplement supportables les choses se dit-il en regardant sa main au moment qu'il la porte devant ses yeux : si malmenée déjà qu'elle n'a plus la bonne taille au regard de la manche d'où elle sort, plus assez la bonne taille pour rien et que toujours de trop ou de trop peu elle ne soit plus en mesure de rien saisir. D'abord par lui. Vivre de rien. De moins que rien, et considérer la vie de cette perspective. La vie infiniment moins lourde de ce fait. Le retranchement. Laisser sa place au reste, au reste des hommes qui ont l'air d'avoir besoin de tant de place. Qu'ils sont nombreux. Rien ne les retient jamais d'être tant. Comment se défaire ?

Ce serait possible pense-t-il avec pour commencer la perte d'une puis d'une seconde dimension. D'abord feuille tellement ténue qu'elle n'aurait pas de bord visible et plus qu'une face puis ligne infiniment fine réduite à une seule série de points. Peut-être au moyen de nombreux pliages de soi, gymnastique des faibles volumes, mouvements de la perte. Ainsi ramené à une ligne plus rien pour les autres, plus rien sur quoi ils pourraient s'appuyer pour le saisir, ce serait changer de dimension, mais pas perdre ses yeux ni la majorité des organes de ses sens, plus qu'une ligne, un cordage, ou du genre qui ne se laisse plus d'aucune façon remarquer.

Procéder par paliers à la réduction de soi et de là envisager le monde ainsi que si il n'y résidait plus mais en pleine conscience encore. A quoi ressemblera une conscience issue d'un système nerveux devenu unidimensionnel ? Il n'en sait rien, il aimerait savoir.

Il fait des tentatives, s'essaye à. Ne serait-ce que cela. Acquérir une compétence sur le problème. Un événement technique avec sa promesse réductrice : des questions bien posées, cela peut, devrait, suffire.

Les miroirs en premier, il en gratte minutieusement le tain comme on l'appelle, qu'ils deviennent à l'issue de l'opéra-





tion de grandes surfaces non pas obscures mais mates. Les miroirs de toutes façons déjà si bouchés qu'il ne s'y voyait guère auparavant et n'y croyait pas, à sa tête dedans, oui, sa tête jamais dans le reflet assez gravée, ce qu'il veut bien considérer comme un signe de prédisposition, et salement jamais assez su.

Mesurer avec précision le volume de son corps pour concevoir de s'en défaire, mesurer d'autres caractéristiques physiques et mentales de son existence pour leur faire subir le même sort. Les premières étapes d'un programme prennent forme. Il a tellement manqué de méthode depuis plusieurs années, on le lui a reproché si souvent mais toujours avec moins de force qu'il ne se le reproche d'abord par lui-même, des commentaires désobligeants qui ne sont venus que comme des échos atténués des reproches qu'il rumine, des costumes grisâtres s'approchant de ce qui se maintient déjà dans le gris. Un peu plus d'ampleur ne lui ferait pas de mal lui avait dit un collègue un jour qu'il s'était déjà péniblement effacé devant les réclamations d'un supérieur, mais il avait déjà alors choisi de prendre le chemin en un sens tout à fait inverse, non pas plus, mais moins, de moins en moins, et au bout du compte presque pas.

Il s'essaye aussi au frottement moins comme technique d'usure que de nuance des rapports humains. Dans la suppression progressive de plusieurs couches de peau dont il n'avait jamais tant éprouvé l'inutilité, il lui semble que se dessine une échappée vers le moins d'être tel qu'il aimerait s'y commettre. Il se frotte avec rage. Surtout la verge. Cela apporte une partie de la solution mais aller plus loin encore. Erotique abrasive. Ensuite de ces tampons de fer qu'on use pour la vaisselle. Il n'y prend pas plaisir, cela se fait en lui avec le sens du devoir, mais il se sent perdre de l'épaisseur, voie vers une usure progressive du corps de telle sorte qu'un allègement s'ensuive de façon inévitable, équilibrable. Sans guère de résultats.

Et puis l'odeur. Une autre voie. Perdre les manifestations de soi, s'en déshabiller, n'ayant d'abord que la prescience qu'une telle possibilité fragile doit lui être ouverte. Celui qui cesse de sentir bien entendu se retire du même coup d'une partie non négligeable de sa présence au monde. Surtout par temps chaud. Cela forme un début. Rendons nous inodore alors, se dit-il, et par-là sans doute deviendrons-nous un homme meilleur. L'odeur lui paraît la plus facile à perdre à considérer combien l'odorat est un sens indélicat, peu utilisé, et bien représentatif de cet encombre-

ment dont il se sent lui aussi porteur (et avec les chiens, comment peuvent-ils réagir, cela pour eux pas d'odeur aussi troublant que nous sans la vue).

Après cela il restera à se couper d'autres sens mais un premier c'est déjà comme une percée et la promesse d'un devenir moins épais dans le monde et de là plus discret. Pas seulement du temps pour en arriver là, à proprement parler à presque rien mais pas moins que rien, mais tout un état d'esprit, un déshabillage. Perdre alors ce qu'on a, tout. Détester son ombre. Comment se défaire de son ombre. Semi-clandestin, se dit-il, car plus encore assez pour y être. Il pense une ingénierie modulaire de l'être, une séparation des morceaux comme une fusée qui décolle et les perd les uns après les autres, ces morceaux, de plus en plus de morceaux, sans qu'il cesse de rester un morceau mais sans cesse plus petit. Un Zénon de la perte de matière de soi à la fois flèche et tortue. Une sympathie pour la tortue et aucune commune mesure avec la flèche. Non.

Serait-ce assez ? Serait-ce assez que de toutes façons ce ne serait pas à son avis et pas encore assez. Où trouver c'est que plus, c'est que de trop, c'est qu'il s'agit de ; ah donc, de quoi ? De cela il ne se souvient pas toujours, il se le rappelle rarement. De quoi il s'agit il le sait très bien sans jamais s'en souvenir exactement. Devenir rien, cela le prend à un moment, toujours sur le point de s'en souvenir et puis ce n'est plus il ne peut pas s'y fier. De nouveau disparu bien que d'apparition point. Ainsi cela ne fait que disparaître n'étant jamais d'abord apparu. Vérité clignotante mais toujours dans l'état éteint et dans l'attente refusée que cela s'éclaire. Le temps que dure son éclat sa disparition se montre mais il n'a pas le temps jamais encore le temps de la discerner, à se demander si jamais il y eut. Mais sans pouvoir non plus l'oublier. Comme cela aurait pu être rageant s'il en avait encore eu le souci il ne l'a plus. Seulement ce souvenir jamais ressouvenu le souvenir de ce qui n'avait jamais eu lieu la ressemblance d'avec rien qui ait été. Comme cela des clés d'angoisse imprévues car pas apparues ni connues et quelque part de leur parcours, domination lui que cela cette certitude dominait, son disparaître, ah oui, ah encore enfin. Entre le savoir et le projet dans son souvenir une zone, il y habite, par cette habitation il espère qu'il parviendra à l'emplir - la zone - de soi, d'un soi qui s'efface mais pas complètement. Bien entendu l'effort ne manque pas et marque toute la difficulté du travail de disparition.

Hors images et pensées il s'essaye à la construction d'un être impensable. Un corps superposé à son corps réel, une extrême existence dans le plus ténu, jusqu'à ce qu'il en prenne la place. Il met à contribution différents outils. Il éprouve une lente modification. Dans un grand labeur il se hâte vers l'exacte réalisation de soi. Il n'en a jamais assez. Il essaye des régimes alimentaires divers. D'abord il grossit. Ensuite cesse tout à fait de manger. Il s'allège. Lorsqu'il franchit une porte son corps ne provoque rien. Serait-il resté dehors que pour tout autre que lui rien n'en aurait été changé. Certains actes sans conséquence sur le monde on s'en désole mais pas le monde. Pas lui non plus. Par l'effet de ce miracle n'est-ce pas qu'il est à la fois encore devant la porte et déjà de son autre côté ? Lui seul sait, mais le sait parfaitement, qu'il a effectivement passé le seuil, qu'il l'a laissé derrière lui, et que rien de lui ne reste, que dans le temps, de celui qu'il fut devant la porte, un moment auparavant. Puis s'en est retiré. Il l'a fait d'un pas régulièrement mené à bien quoique d'abord incertain, lourd de ce qu'il sied de déséquilibre, et en enroulant ce qu'il pouvait y avoir d'ombre à chasser sur la quenouille de ses jambes afin de pouvoir ensuite le remettre tout entier à sa place. Il ne dérange pas l'ombre, ce qu'il en chasse pour y prendre place il ne fait que l'accueillir un moment en son propre corps, s'en revêtir intérieurement, s'en charger comme un ballast, puis le replace. Minimum d'interaction. rencontre presque inadvenue. Choix du moindre effort et du moindre silence. Il n'entend rien comme rien ne l'entend lui. Il est dégringolé là-dedans, parvenu jusque l'obscurité sans en déranger le tout homogène. A ajouté son ombre à l'ombre déjà nombreuse. C'est comme un magicien mais sans tromperie. Il l'a fait, vraiment et il l'a fait tout seul. Et dire là il est tout simplement là non. Alors il n'y aurait plus eu moyen d'avoir été ailleurs, d'avoir été là où il souhaitait être donc moins que là mais encore là. Mais non. Pas vu donc pas. Il s'est fait plus petit que, il est passé entre.

Il ne perturbe pas le monde autour de lui. Présence mais après retrait de tout il n'en reste plus rien d'autre que de la présence. Ainsi.



5.

Plaine que tapissent disposés en quinconce les corps d'un grand nombre d'oiseaux. Morts ? Probablement morts. A perte de vue corps emplumés rangés au sol, gris. Celui qui avec attention s'avance peut à chacun de ses pas en écraser un. Croquenots sur petits corps à la rigidité pas encore cadavérique mais en chemin. Marcher sur les oiseaux, revanche pour Icare, la chaleur du soleil et ses menaces visqueuses en moins. Autrement celui qui veut les éviter. Celui qui le voudrait. Personne, y aurait-il du moins plus de monde qu'on le saurait dire, n'avance sans leur passer dessus. Un court mouvement de jambe, ou moins de concentration dans le placement des pieds y suffirait. Même pour n'y poser que le pied droit au gauche, ou toute autre combinatoire amusante, sur des rythmes variés. Personne, de nouveau, l'écrasement seule règle. Ceux qui déambulent-là tête baissée comme il convient yeux vissés sur la pointe de leurs chaussures les font tomber sur les noeuds de la grille. L'effort se lit sur leurs visages. Ils transpirent. Le soleil pourtant pas si haut les éclaire. L'un d'eux, parfaitement remplaçable par n'importe lequel autre tant hommes, femmes, vieillards et enfants se ressemblent au différences d'échelle près, se passe épisodiquement une main sèche sur le front huileux. Cela pour soulager à la fois le front et la main. Transfert des propriétés. L'âme qui sue, le corps qui boit. Le voilà bien. Si bien.

84

